


FONDO PROVINCIA

FABLES

ET

CONTES INDIENS.



PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

LE

PANTCHA-TANTRA

OU

LES CINQ RUSES,

Fables du Brahme Vichnou-Sarma;

AVENTURES DE PARAMARTA,

ET AUTRES CONTES,

TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LES ORIGINAUX INDIENS;

PAR M. L'ABBÉ J.-A. DUBOIS,

CI-DEVANT MISSIONNAIRE DANS LE MEISSOUR, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE ASIATIQUE DE LA GRANDE-BRETAGNE ET DE L'IRLANDE, DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS, ET DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE MADRAS.

ILLUSTRÉ DE 13 EAUX-FORTES,

PAR M. LÉONCE PETIT.



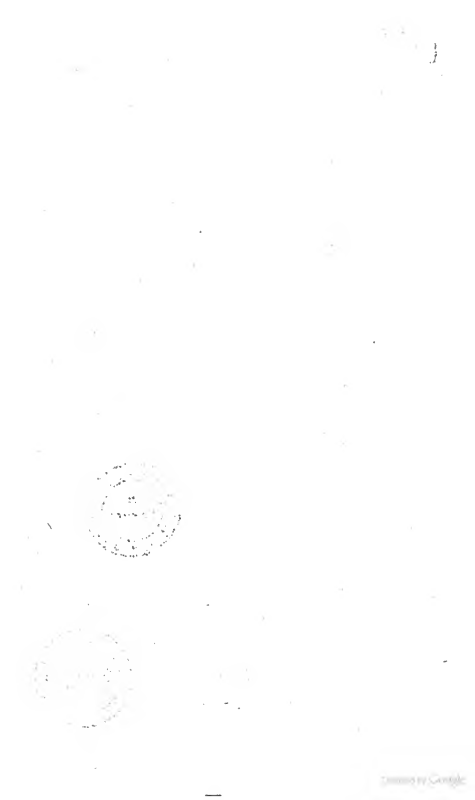
PARIS,

A. BARRAUD, ÉDITEUR, 23, RUE DE SEINE.

M DCCC LXXII.







A

La Société Asiatique

De Paris,

Par son très-humble

Et très-obéissant Serviteur et Associé,

l'Abbé J.-A. Dubois.

PRÉFACE.



Les Indiens sont assez généralement regardés comme les auteurs des trois inventions suivantes, l'Apologue, l'Échelle décimale et le Jeu des échecs. J'ai déjà traité des deux dernières inventions dans mon ouvrage (1) sur les mœurs des peuples de l'Inde; j'y expose quelques-unes des raisons qui me paraissent venir à l'appui de l'opinion qui les leur attribue.

Je remplis aujourd'hui l'engagement pris dans ce même ouvrage de donner au public un recueil des principaux apolo-

(1) *Mœurs, Institutions et Cérémonies des peuples de l'Inde,* deux volumes in-8°., imprimés par autorisation du Roi à l'Imprimerie royale.

gues et contes qui ont cours dans le pays; quelques-unes des fables que l'on trouvera ici, sont connues en Europe depuis long-temps, quoique sous une forme très-imparfaite. Elles furent traduites en substance par Pétis de la Croix sur la copie persanne; mais on verra que le plus grand nombre de celles dont nous donnons la traduction ne se trouve pas dans l'ouvrage de cet auteur, et que celles qu'on lit dans son recueil, y sont dans un état mutilé et imparfait, et dans un style bien différent de celui de l'original. Le choix que nous publions a été extrait sur trois copies différentes, écrites l'une en tamoul, l'autre en telougou, et la troisième en cannada, sous le titre de *Pantcha-Tantra*, qui signifie *les cinq ruses*. Nous avons tiré de cet ouvrage tous les apologues qui peuvent intéresser un lecteur européen; et nous en avons omis plusieurs autres, dont le sens et la morale ne pouvaient être entendus que par le très-petit nombre de personnes versées dans les usages et les coutumes

indiennes auxquelles ces fables font allusion.

Outre le Pantcha-Tantra, il existe encore dans le pays un autre recueil d'apologues, sous le titre de *Hitt-Opadessa*, qui signifie *Instruction familière*, dont le savant feu sir William Jones a donné une traduction littérale en anglais. Cependant ces deux compositions ne diffèrent guère que dans le titre, et l'Hitt-Opadessa ne paraît être que l'abrégé du Pantcha-Tantra, ce dernier contenant un bien plus grand nombre de fables que le premier : peut-être aussi celui-ci est-il une copie de l'Hitt-Opadessa, considérablement augmenté dans des temps plus modernes.

Le cinquième et dernier Tantra ne se trouve pas dans l'Hitt-Opadessa et paraît être une interpolation à l'original; d'ailleurs le style dans lequel il est écrit, diffère de celui des quatre premiers; c'est le seul des cinq où la ruse et la fourberie ne sont pas employées pour arriver aux fins proposées.

L'Hitt-Opadessa est composé en vers sanscretam et dans un style fleuri, tandis que le Pantcha-Tantra se trouve écrit en prose dans tous les idiomes du pays. Il a été sans doute mis dans ce style pour l'intelligence du vulgaire, c'est-à-dire des Indiens qui n'entendent pas le sanscretam, ni le haut style de la poésie, dans lequel sont écrites presque toutes les compositions du pays. Cet ouvrage est du très-petit nombre de ceux dont les brahmes permettent la lecture au peuple, aussi est-il universellement lu par toutes les classes, et parmi les Indiens qui savent lire, il en est peu qui n'en connaissent le contenu.

On ne saurait fixer l'origine de ces fables, faute de date ou d'autres documens qui en constàtent l'antiquité d'une manière incontestable. Elles paraissent fort anciennes, et l'estime qu'on en fait dans toutes les contrées de l'Inde, prouve qu'elles ne sont rien moins qu'une invention moderne. Elles furent traduites

dans la langue de Perse dans le septième siècle de notre ère, sous le règne de l'empereur Nuchiroan, d'où l'on voit qu'à cette époque elles étaient déjà généralement connues et estimées. Je les crois au moins aussi anciennes que celles d'Ésope, si toutefois celles qu'on attribue à ce dernier lui appartiennent; ce que plusieurs critiques n'ont pas craint de contester, soutenant que les fables ne sont qu'une invention assez moderne; mais quant au Pantcha-Tantra personne n'en peut nier l'antiquité ni l'origine indienne.

Il semblerait que cet ouvrage fut écrit pour l'éducation des princes. La morale de plusieurs des fables dont il se compose, prise séparément, ne paraîtrait pas fort pure, puisqu'elles enseignent les moyens de parvenir à son but par la ruse, et souvent par la fraude, à défaut d'autre ressource; cependant, prises collectivement, la fin en paraît bonne.

Le premier Tantra, en montrant les fourberies de tous genres employées par

deux renards auprès du roi Lion, d'abord pour faire valoir leurs services, et ensuite pour perdre le taureau Sandjivaca, l'intime ami et le confident de ce dernier, paraît vouloir prémunir les rois contre les dangers auxquels ils s'exposent en livrant leur confiance à des hypocrites, à des fourbes qui par la flatterie trouvent le secret de s'insinuer auprès d'eux, et une fois maîtres de leur confiance se servent de l'ascendant qu'ils ont pris sur leur esprit pour leur rendre suspects leurs meilleurs amis et pour les perdre.

Le second Tantra enseigne les biens que procure une amitié véritable, et les avantages que trouvent les faibles surtout à se soutenir les uns les autres, et à se rendre de mutuels services.

Le troisième offre le tableau des maux auxquels s'expose l'homme qui se fie à des ames viles ou à des inconnus dont on n'a pas éprouvé les sentimens.

Le quatrième présente les dangers qu'on

court en se confiant à des êtres d'un naturel méchant.

Enfin, dans le cinquième se voient les suites funestes de l'imprudence.

Ces fables ont pour un lecteur européen le défaut d'être en général trop diffuses; mais c'est le génie des Indiens dans toutes leurs productions littéraires même les plus simples.

Un autre défaut peut-être qu'on pourra reprocher encore à ces apologues, défaut dont au reste les compositions orientales présentent de fréquens exemples, c'est qu'ils s'entrelacent presque tous les uns dans les autres, de sorte qu'une fable commencée donne lieu, avant qu'elle soit finie, à une seconde fable, interrompue bientôt elle-même par une troisième, et celle-ci par une quatrième; cependant l'auteur ne manque pas de revenir à son sujet, et de finir tous les récits commencés; mais cette manière de raconter fait naître de la confusion dans l'esprit du lecteur. Pour ne pas perdre de vue les divers sujets qui

se succèdent et s'entremêlent, l'esprit est obligé à une attention particulière, à laquelle on n'aime pas à s'astreindre pour des lectures de ce genre. On ne peut cependant pas disconvenir qu'il n'y ait un certain art dans ce mode de narrer, particulier aux Indiens, comme ont pu s'en assurer les personnes qui ont été à portée de prêter l'oreille à leurs récits.

Quoi qu'il en soit, je n'ai rien voulu changer au style de l'original, et cette traduction est aussi littérale qu'il m'a été possible de la faire.

La seconde partie se compose d'un petit recueil de contes assez généralement connus et racontés dans le sud de la presqu'île. Les huit premiers furent compilés et écrits en langue tamoule par le P. Beschie, ancien missionnaire jésuite dans le Carnatique; quelques personnes ont même supposé qu'il en était l'auteur, et qu'il les avait inventés dans l'intention de tourner en ridicule les brahmes et leurs usages; mais d'après les renseigne-

mens que j'ai été à portée d'obtenir sur ce sujet, j'ai tout lieu de croire qu'il n'en fut que le compilateur. J'ai reconnu le fond de ces contes dans des pays où ni le nom ni les écrits du P. Beschie n'étaient jamais parvenus, et je ne fais aucun doute qu'ils ne soient réellement d'origine indienne, au moins quant au fond, quoique ce ne soit en effet qu'une satire fine contre les brahmes.

Les trois derniers contes, connus de tous les Indiens, sont regardés comme se rapportant à des événemens réels, qu'on a mis sous cette forme afin d'en mieux perpétuer le souvenir.

J'ai traduit les huit premiers sur l'original tamoul compilé par le P. Beschie, qui a écrit son petit recueil dans un style et sous une forme tout-à-fait indiens; j'ai également respecté la diction de l'original, que j'ai suivi d'aussi près qu'il m'a été possible.

La lecture de ces contes fera connaître la manière de narrer des Indiens dans le

style familier, et pourra donner une idée du talent de ces peuples dans le genre comique et bouffon, genre dans lequel plusieurs d'entre eux excellent.

LE PANTCHA-TANTRA,

OU

LES CINQ RUSES;

Fables du Brahme Vichnou-Sarma.

LE PANTCHA-TANTRA,

OU

LES CINQ RUSES.

EXPOSITION.

Dans la ville de *Pattaly-Poura* régnait le roi Souca-Daroucha. Amara-Satty était son premier ministre. Le roi avait de sa femme Chitrâ-Rebai trois fils, Vasou-Satty, Ougraha-Satty et Mourca-Satty.

Souca-Daroucha vivait en paix avec tous les princes ses voisins; il mettait son étude à régner par la justice et la bonté; et les momens de loisir que lui laissait le soin de son gouvernement, son fidèle ministre savait les mettre à profit en lui expliquant des maximes morales.

Voici les plus remarquables de ces maximes qu'il faisait servir à l'instruction du roi.

Sloca (1).

« La plus belle qualité d'un roi est la pru-

(1) Stance ou maxime.

dence; la plus belle qualité d'une femme, la modestie; la plus belle qualité d'un savant, un esprit fermé à l'envie; la plus belle qualité d'un maître, l'humanité; la plus belle qualité d'un cheval, le courage qu'il déploie, lors même qu'il est dangereusement blessé dans le combat. »

Sloca.

« Soyez soumis à vos parens. Tenez-vous éloigné de vos ennemis. Montrez-vous poli envers les gens honnêtes. Vous ne pouvez avoir trop de réserve avec les méchans, trop de confiance avec vos amis, trop d'humilité avec votre *gourou* (1), trop de circonspection avec les femmes, trop de soumission si vous vivez dans un état de dépendance. »

Avec ces qualités, vous serez regardé par-tout comme un homme de bien.

Sloca.

« On n'acquiert de la gloire que par des actions éclatantes, et on n'obtient la réputation d'homme vertueux que par un esprit enclin au bien. »

(1) Ou directeur spirituel. Voyez *Mœurs, Institutions et Cérémonies des peuples de l'Inde*, tome Ier., page 164.

Sloca.

« Celui qui est élevé en dignité doit s'efforcer de plaire à tout le monde. Un homme vraiment courageux doit s'abstenir de toute parole de provocation. Une personne d'esprit doit se montrer condescendante envers tous. »

Celui qui fait paraître ces qualités aura partout la réputation d'un véritable *vitou vansa* (savant).

Sloca.

« La véritable vertu est modeste. Que le riche fasse de ses biens un usage honorable. Un pénitent ne doit jamais donner entrée dans son cœur à des sentimens d'orgueil ou à des mouvemens de colère. Dans le tribunal de la justice, ne vous laissez jamais conduire par le respect humain ou par la prévention. »

Une conduite conforme à ces maximes vous assurera l'estime générale.

Sloca.

« Celui qui exerce l'empire doit, avant tout, être dirigé par le désir de faire le bien. Une profonde connaissance du monde, une surveillance active sur tout ce qui se passe autour de

lui, une sage circonspection lui sont nécessaires. Il peut montrer de la colère lorsque les circonstances l'exigent; mais il ne doit jamais conserver de désir de vengeance. Lorsqu'il se trouve engagé dans le combat il faut qu'il renonce à l'amour de la vie, et qu'il s'avance avec courage sur l'ennemi. Se montrer généreux au milieu des richesses; inspirer des sentimens de générosité à ceux qu'il gouverne; savoir discerner le naturel des hommes par leurs discours et par leur conduite : voilà encore une partie de ses devoirs. »

Sans ces qualités, un prince ne sera pas digne du nom de roi.

Les vertus et les bonnes qualités enseignées dans ces maximes se trouvaient toutes réunies en un degré éminent dans la personne du roi Souca-Daroucha; mais malheureusement ce bon prince avait pour toute postérité trois fils qui ne faisaient paraître que les vices directement opposés aux vertus de leur père. Ils étaient indociles, opiniâtres, colères, prodigues; leur stupidité les rendait l'objet du mépris public, et ils joignaient à tous ces vices les sentimens les plus bas et les manières les plus grossières; chacun évitait leur rencontre; il ne se passait pas de jour que le roi n'entendît des plaintes sur les

excès de ses trois fils. Les mauvaises compagnies, le jeu, la chasse, les lieux de débauche partageaient tout leur temps.

La suite naturelle d'une vie si dissipée était une ignorance profonde et une stupidité qui paraissaient les rendre incapables de recevoir aucune éducation.

Le roi leur père se sentait accablé de la plus vive douleur; il gémissait de la conduite irrégulière et du naturel incorrigible de ses trois fils, qui, loin de s'amender, allaient s'empirant de jour en jour. Plusieurs fois il appela auprès de lui son fidèle ministre pour lui confier ses chagrins; il lui faisait une longue énumération des vertus et des bonnes qualités que doit posséder un bon roi, ajoutant avec amertume qu'il ne découvrait dans ses fils que les vices tout contraires à ces vertus, ornemens d'un bon prince, et que cette vue était pour lui le plus cruel des tourmens.

De quoi me sert-il, répétait-il souvent dans l'excès de sa douleur, d'avoir pour toute postérité des enfans aussi pervers? Plût aux Dieux que ma femme fût restée à jamais stérile, plutôt que d'avoir donné le jour à des fils aussi indignes de leur haute destinée! Nos anciens slocas ne disent-ils pas :

Sloca.

« Plutôt que d'avoir des enfans qui n'ont ni esprit, ni beauté, ni bonnes qualités, il vaut mieux mourir sans postérité. »

Sloca.

« Comme l'herbe desséchée qui entoure le pied des arbres peut embraser toute une forêt, de même aussi un enfant d'un mauvais naturel suffit pour déshonorer toute une famille. »

C'était ainsi que Souca-Daroucha exhalait sa douleur et la déposait dans le sein de son ministre. Amara-Satty possédait au plus haut degré toutes les qualités qui doivent orner l'esprit et le cœur d'une personne de son rang. Il réunissait tout ce que recommande le sloca suivant :

Sloca.

« Il faut qu'un ministre ait l'esprit équitable et le jugement droit ; qu'il connaisse tous les différens genres de vie ; qu'il se conduise avec dignité et indépendance ; qu'il jouisse d'une bonne réputation. Rechercher la gloire ; se faire à tous les caractères ; gagner les cœurs par des paroles affables et conciliatrices ; s'attacher à bien connaître le naturel et les dispositions de

tous ceux qui l'entourent ; savoir discerner le caractère des hommes par leurs discours : voilà encore une partie de ses devoirs. Il faut aussi qu'il se conserve sobre et tempérant, que toutes les sciences lui soient familières, qu'il connaisse tous les genres d'industrie. La prudence est un besoin pour lui. Il doit savoir toutes les langues. »

Amara-Satty avait l'esprit orné de toutes ces qualités, et tâchait de les inspirer aussi au roi son maître. Il partageait sincèrement la douleur de ce bon roi, affligé profondément de la conduite irrégulière et incorrigible de ses trois fils. Le naturel de vos fils, lui disait-il, ne justifie que trop la vérité de ces anciennes maximes :

Sloca.

« L'ennemi d'un fils, c'est un père qui contracte des dettes ; l'ennemi d'un mari, une femme qui se livre à des amours étrangers ; et l'ennemi d'un père, un enfant d'un mauvais naturel. »

Sloca.

« Comme la lune paraissant la nuit sur l'horizon, réjouit plus la nature que ne font toutes les étoiles ensemble, ainsi un seul fils doué de bonnes dispositions est préférable à cent autres d'un naturel pervers. »

Enfin, voulant tenter une dernière ressource, Amara-Satty conseilla au roi de convoquer une assemblée générale de tous les brahmes *vitou vansa* (1) qui vivaient dans son royaume; il espérait qu'il s'en trouverait quelqu'un qui entreprendrait de changer le naturel pervers et de réformer les habitudes vicieuses des trois jeunes princes, et qui tâcherait de leur donner une éducation analogue à leur rang élevé.

Souca-Daroucha approuva l'avis de son ministre. Il convoqua donc une assemblée générale de tous les *vitou vansa* qui se trouvaient dans son royaume; et lorsque tous ces illustres brahmes se furent rendus au palais du roi, celui-ci leur fit part du sujet de son affliction et leur dit qu'il les avait tous rassemblés dans l'espérance qu'ils lui découvriraient le moyen de réformer le naturel stupide et grossier de ses trois fils, et que quelqu'un d'entre eux se chargerait de leur donner une bonne éducation. « Si c'est avec raison, ajouta-t-il, qu'on vous donne le nom de Dieux brahmes, Dieux de la terre, rien ne doit être au-dessus de votre pouvoir; et dans l'affliction où je me trouve, vous n'hési-

(1) *Vitou vansa* est le nom qu'on donne aux personnes qui cultivent les sciences, et sur-tout aux poètes.

terez pas un seul instant à me rendre le service que je réclame de vous, quand ce ne serait que pour me témoigner par là votre reconnaissance pour les bienfaits sans nombre que je n'ai cessé jusqu'ici d'accorder aux personnes de votre classe. »

Les illustres brahmes *vitou vansa* avaient prêté une oreille attentive aux paroles du roi. Ils parurent tous interdits à la proposition qu'il leur faisait, et se regardèrent quelque temps les uns les autres en silence; enfin ils lui répondirent en ces termes :

Grand roi! la faveur que tu viens de nous demander est entièrement au-dessus de notre pouvoir; car bien qu'il soit vrai que nous soyons les Dieux brahmes, les Dieux de la terre, et que nous puissions opérer des choses extraordinaires, il nous est impossible de donner de l'esprit et une bonne éducation à des hommes que la nature a faits grossiers et stupides. Si tu veux savoir jusqu'où s'étend notre pouvoir, nous te le dirons sans déguisement : Nous saurions, si nous voulions, extraire de l'huile d'un sable aride. Nous pouvons ressusciter les morts. Il nous est facile d'apporter de l'eau de la rivière dans une couverture de laine, sans qu'il en tombe une goutte. Nous sommes assez puissans pour faire croître des cornes sur la tête d'un lièvre. Toutes

ces merveilles et bien d'autres prodiges plus extraordinaires encore, nous pouvons les opérer; mais donner de l'esprit et une bonne éducation à des gens nés grossiers et stupides (nous te le répétons avec regret), c'est une tâche au-dessus de notre pouvoir.

Le roi, mécontent de cette réponse des brahmes, entra aussitôt dans une grande colère contre eux, et leur dit avec beaucoup d'emportement que puisqu'ils se refusaient au service qu'il exigeait d'eux, il allait se venger en leur enlevant toutes les terres et les rentes qu'ils possédaient dans ses états, en les dépouillant de tous leurs priviléges, en faisant renverser tous leurs *agrahra* (1), et en les chassant tous ignominieusement de son territoire.

Parmi les *vitou vansa* assemblés, Vichnou-Sarma était un des plus savans. Ce brahme, voyant la colère du roi et les suites qu'elle allait avoir, s'approcha de lui, lui adressa la parole avec beaucoup de douceur, et l'engagea à réprimer cet emportement, lui représentant qu'il ne convenait pas à un prince de témoigner de la colère contre qui que ce fût, et sur-tout contre les dieux brahmes. Il ajouta qu'il

(1) On nomme ainsi les villages habités par les Brahmes.

se chargeait lui-même de l'éducation de ses trois fils, et que s'il voulait les confier à ses soins, il espérait pouvoir changer leur naturel et réformer leurs manières; qu'il ne demandait pour cela qu'un court espace de six mois, et qu'il tâcherait durant ce temps de leur donner une éducation analogue à leur haute condition et à leur élévation future.

Le roi fut au comble de la joie en entendant la proposition de Vichnou-Sarma; il n'hésita pas un instant à mettre ses fils sous sa tutelle; et pour lui témoigner sa reconnaissance, il lui donna aussitôt le *sapt-ânga* (1), c'est-à-dire, des joyaux d'or et d'argent enrichis de cinq espèces de pierreries, des étoffes précieuses de soie, des pièces de toiles fines, un palanquin, une maison et du bétel. Il fit appeler ses trois fils, les lui confia et le congédia avec toute l'assemblée des *vitou vansa*.

Vichnou-Sarma s'étant rendu chez lui, tous les autres brahmes l'y suivirent, et commencèrent par lui faire de vifs reproches sur ce qu'il

(1) Le *sapt-anga* (ou sept dons), souvent mentionné dans les livres indiens, est encore en usage parmi les princes du sang; on le donne aux personnes qu'on veut spécialement honorer : il consiste dans les sept articles mentionnés ci-dessus.

avait eu le vain orgueil de s'élever au-dessus d'eux tous, en se chargeant témérairement d'une entreprise dont le succès leur avait paru à tous impossible.

Vichnou-Sarma écouta patiemment les reproches des brahmes : s'avançant avec modestie au milieu de l'assemblée, il se prosterna tout au long devant les illustres *vitou vansa* et ayant obtenu la permission de parler, il justifia sa démarche en les assurant qu'elle ne provenait d'aucun sentiment d'orgueil ou de présomption comme ils se l'étaient imaginé, mais qu'elle était uniquement fondée sur un désir sincère de leur rendre service à tous : Je n'ai pu voir sans trembler, ajouta-t-il, la colère du roi et les extrémités auxquelles il allait se porter contre toute notre caste. J'ai voulu parer, en gagnant du temps, le coup fatal dirigé contre nous tous. Si je n'ai pas détourné les maux imminens dont nous étions menacés, je les ai au moins suspendus pour six mois : or pendant cet espace de temps combien ne peut-il pas survenir d'événemens imprévus qui nous tireront de cette fâcheuse position et me dégageront entièrement des obligations que j'ai contractées envers le roi? Qui sait même si, durant cet intervalle, le hasard et ma destinée ne me favoriseront pas et n'amèneront pas des in-

cidens propres à assurer le succès de mon entreprise?

Quoi qu'il en soit, n'est-ce pas beaucoup, si, dans les difficultés de la vie et dans les divers accidens fâcheux qui nous menacent, nous pouvons gagner du temps? et dans l'intervalle ne survient-il pas souvent des circonstances qui nous délivrent entièrement des maux qui nous attendaient, des hasards heureux qui facilitent nos desseins, et font même tourner à notre avantage ce qui d'abord paraissait devoir causer notre ruine? Daignez écouter un exemple qui vous convaincra de cette vérité.

La Fille d'un Roi changée en Garçon.

DANS la ville de *Barty-Poura*, capitale du pays appelé *Anga-Dessa*, régnait le roi Nihla-Kétou. Ce prince avait une femme qui demeura long-temps stérile; cependant, par le mérite des vœux et des sacrifices que son épouse et lui ne cessèrent d'offrir pendant long-temps, la reine obtint enfin des Dieux la fécondité. Malheureusement elle n'enfantait que des filles, ce qui affligeait vivement le roi, qui désirait avec ardeur avoir

au moins un fils pour successeur et héritier de son trône. Voyant que ses vœux n'étaient pas remplis et que sa femme continuait à ne lui donner que des filles, il conçut le dessein de la répudier pour en épouser une autre, et fit part de sa résolution à Vahacà, son premier ministre. Celui-ci, voulant favoriser la reine, fit à son maître de pressantes remontrances pour le dissuader de son projet ou du moins pour l'engager à en différer l'exécution; et comme la reine se trouvait alors enceinte, il vint à bout, après beaucoup de sollicitations et de prières, de lui persuader d'attendre au moins jusqu'au temps de l'accouchement: Ne se peut-il pas, lui dit-il, que l'enfant qu'elle porte maintenant dans son sein soit un fils, et que dans quelques mois vous receviez d'elle l'objet de vos désirs ardens? En attendant qu'elle accouche, ajouta-t-il, si vous voulez me la confier, j'en prendrai le plus grand soin, je la logerai dans un endroit séparé de ma maison, je ferai pratiquer avec exactitude sur elle toutes les cérémonies prescrites pour les personnes de son rang lorsqu'elles sont enceintes, et je ferai offrir dans tout le royaume des sacrifices aux dieux pour obtenir qu'enfin vos vœux ne soient plus frustrés.

Le roi céda aux instances de son ministre, et

lui livra sa femme pour qu'il prît soin d'elle jusqu'au temps de ses couches. Le ministre la conduisit chez lui, et lui assigna pour demeure une partie de sa maison où elle pût vivre avec décence et d'une manière conforme à sa dignité. Enfin elle accoucha, et cette fois encore elle mit au monde une fille.

Le ministre, qui connaissait les dispositions du roi, fut désespéré de cet événement et vit bien qu'il n'y avait pas d'autre moyen de prévenir la ruine de la reine, que de cacher le sexe de l'enfant et de le faire passer pour un garçon. Il s'arrêta donc à ce parti, et le jour même de l'accouchement de la reine, il fit publier, au son des trompettes et autres instrumens, qu'elle était accouchée d'un fils; il fit dresser dans toutes les rues des *tornams* (ou arcs de triomphe), et ordonna qu'on fît dans tout le royaume des réjouissances publiques en mémoire de cet heureux événement.

Cette agréable nouvelle porta à son comble la joie et le bonheur du roi : il voyait enfin exaucés des vœux si long-temps stériles. Il fixa le douzième jour de la naissance de l'enfant pour la cérémonie du *nama-carma* (1), et il donna ordre

(1) C'est-à-dire pour lui donner un nom. Voyez, sur cette cérémonie, *Mœurs de l'Inde*, tome Ier., page 211.

qu'on fît les préparatifs nécessaires pour que cette importante cérémonie eût lieu avec pompe dans son palais et en sa présence.

Cette détermination du roi jeta le ministre dans un nouvel embarras, et il fallut chercher quelque subterfuge pour empêcher que l'enfant ne fût vu du prince et son sexe reconnu. Le ministre appela en particulier le *pouhorita* (1), et après l'avoir gagné par des présens et des promesses, il lui déclara les motifs qui l'engageaient à cacher au roi le sexe de l'enfant, et le pria de lui rendre service dans l'embarras où il se trouvait; ce qu'il pouvait faire, en annonçant au prince que son enfant était venu au monde sous une constellation malheureuse, et avec d'autres mauvais augures qui ne permettaient en aucune manière de le montrer à son père ou de le produire en public, sans s'exposer aux plus grands malheurs, avant qu'il eût atteint l'âge de seize ans et qu'il fût marié.

L'astrologue se rendit aussitôt chez le roi; il lui dit d'un air grave et sérieux qu'il venait de tirer l'horoscope de son enfant nouveau né, et lui annonça d'un ton solennel que la constella-

---

(1) Ou astrologue du roi. Voyez *Mœurs de l'Inde*, t. Ier., page 180.

tion sous laquelle il était né, ainsi que tous les autres augures, étaient si défavorables, qu'il ne pouvait pas, sans s'exposer lui-même et exposer tout son royaume aux plus funestes accidens, voir cet enfant ou le produire en public avant qu'il fût marié.

Le roi, consterné de cette prédiction, appela son ministre, lui fit part de ce que l'astrologue venait de lui annoncer, et lui demanda son avis sur le parti qu'il convenait de prendre.

Le ministre, avec l'air d'une personne qui n'avait aucune part dans cette intrigue, essaya de consoler son maître, et l'engagea à se résigner patiemment à sa destinée. « Le principal point, lui dit-il, c'est d'être assuré qu'il vous est né un fils, et un héritier légitime de votre trône. Par cet heureux évènement, vos désirs se trouvent remplis. C'est un sacrifice pénible, sans doute, de rester seize ans sans voir cet enfant chéri; mais puisque telle est votre destinée, il faut vous y soumettre, et tous vos soins, pour le présent, doivent se borner à placer cet enfant en lieu de sûreté, sous la surveillance de personnes attentives à ce que rien ne lui manque, et chargées de lui donner une éducation royale. Si vous voulez m'honorer de votre confiance en le livrant à mes soins durant les seize ans qu'il est condamné à

vivre séparé de vous, je m'engage volontiers à avoir constamment les yeux sur lui, à lui témoigner sans cesse toute la tendresse d'un père, et à n'épargner aucun soin, aucune peine pour qu'il reçoive une éducation conforme à son illustre naissance et à sa haute destinée. »

Le roi, ayant prêté une oreille attentive au discours de son ministre, se conforma sans hésiter à ses sages conseils, et persuadé qu'il ne pouvait pas confier ce précieux dépôt à de meilleures mains, il le chargea du soin de son enfant, lui recommandant bien de faire auprès de lui l'office d'un tendre père jusqu'au temps où il lui serait permis de l'appeler sans danger auprès de sa personne.

Le ministre se chargea de la fille du roi, la mit entre les mains de personnes de confiance qui étaient dans le secret, et lui donna de bonne heure les maîtres nécessaires pour lui apprendre les sciences convenables à son rang et à son élévation future.

Enfin, vers l'âge de quinze ans, la princesse étant devenue nubile, le ministre s'adressa au roi pour l'avertir que le temps où il lui serait permis d'avoir son prétendu fils auprès de lui étant proche, il devait l'autoriser à lui chercher une épouse digne de son rang et à le marier; il ajouta

qu'on devait la chercher chez les rois voisins, et qu'afin de l'obtenir plus sûrement, il fallait en faire la demande avec tout l'appareil de la guerre.

Le roi permit à Vahaca de se conduire dans cette affaire comme il le jugerait à propos. Muni du consentement du prince, le ministre rassembla toutes les forces du royaume, et menant avec lui la fille du roi, il alla investir avec son armée la ville de *Pattaly-Poura*. La place se trouva bientôt réduite aux dernières extrémités, et le prince qui y régnait envoya des ambassadeurs à son ennemi pour lui demander à quelles conditions il voulait faire la paix, et lever le siége de la ville. Le ministre du roi Nihla-Kétou répondit qu'il n'exigeait de lui d'autre condition que de consentir à donner sa fille en mariage au fils de son maître, après quoi il se retirerait paisiblement avec son armée.

Le roi assiégé, ravi de pouvoir obtenir la paix à des conditions si faciles à remplir, consentit volontiers à ce qu'on exigeait de lui. On régla donc les conditions du mariage, et on fixa le cinquième jour pour la solennité des noces.

Pendant que ces événemens se passaient, il arriva qu'un géant Brahme, qui avait fixé sa demeure au milieu d'un arbre touffu d'un volume prodigieux, qui se trouvait près de l'en-

droit du camp où avait été logée la fille du roi, ayant vu plusieurs fois cette princesse, fut frappé de sa rare beauté et en devint si éperdument amoureux, qu'il crut pouvoir déclarer la violence de sa passion au ministre sous la tutelle duquel elle vivait, espérant obtenir de lui la permission de satisfaire ses désirs. Mais le ministre lui répondit que l'objet de sa passion étant déjà engagé ailleurs, il n'y avait pas moyen d'accueillir sa demande. En même temps, lui ayant appris l'histoire de la naissance et de l'éducation de cette fille, il lui fit part de l'embarras cruel dans lequel il se trouvait après avoir caché son sexe, et l'avoir fait passer jusqu'à ce jour pour un garçon, et supplia le géant de lui rendre un service important; ce qu'il pourrait faire aisément par le moyen de son pouvoir surnaturel et de ses enchantemens. La grâce qu'il lui demandait était qu'il daignât donner pour cinq ou six jours seulement son sexe d'homme à la princesse, et prendre pour lui le sexe de femme pour le même espace de temps; après quoi, il pourrait reprendre, s'il voulait, son propre sexe et rendre à la princesse le sien. Le géant accéda sans difficulté à la demande du ministre, et opéra aussitôt le changement que ce dernier avait désiré.

Cette métamorphose opérée, on célébra avec la plus grande solennité les noces projetées, et lorsque toutes les cérémonies furent finies, le ministre, se disposant à conduire auprès du roi son maître les nouveaux mariés, appela auparavant le géant Brahme qui avait prêté son sexe d'homme à la princesse, et lui dit qu'il pouvait le reprendre s'il voulait, et lui rendre celui qu'il avait pris.

Le géant répondit au ministre qu'il n'était plus en son pouvoir d'opérer ce changement. « Un génie voisin, ajouta-t-il, m'a vu dans mon nouvel état de femme, il a conçu pour moi une passion violente dont je porte maintenant le fruit dans mon sein : c'est donc moi, à mon tour, qui vous adresse mes prières; laissez-moi mon sexe de femme, et la fille du roi restera homme désormais.»

Le ministre ravi de cette circonstance, consentit avec une vive joie à la proposition du géant, et retourna en triomphe auprès du roi son maître. Celui-ci, apprenant que son fils était marié et allait lui être présenté pour la première fois avec son épouse, vint à leur rencontre et les conduisit avec la plus grande pompe dans sa ville capitale, où, dans l'excès de sa joie, il fit asseoir son fils sur son trône, et lui céda sa couronne et toute son autorité.

En terminant ce récit que les brahmes avaient écouté avec la plus grande attention et en silence, Vichnou-Sarma ajouta : Vous voyez par cette histoire tout ce qu'on peut gagner par le délai dans les entreprises qui nous paraissent les plus désespérées; un nouvel exemple vous prouvera que souvent des circonstances destinées à consommer notre ruine, tournent à la fin à notre bonheur.

Le Brahme jeté dans la Mer.

Vers le sud, dans le voisinage de la mer, se trouve une ville appelée *Nétra-Vaty-Patna*. Là vivait un brahme, réduit avec sa famille au dernier degré de misère. Ne pouvant plus supporter les maux qui l'accablaient, ce brahme résolut de quitter son pays, d'abandonner sa femme et ses enfans, et d'aller chercher fortune dans les contrées lointaines. Il était sur le point d'exécuter ce dessein, lorsqu'il fit la rencontre d'un marchand, nommé Ratna-Garba, qui, apprenant sa résolution, l'engagea à y renoncer, lui proposant d'entrer en société avec lui et de le suivre; il lui promettait une part dans les profits qui

résulteraient de son commerce, et lui donnait l'espérance de faire fortune dans peu de temps. Le brahme accepta avec joie la proposition de ce marchand, et s'attacha à lui dès ce moment.

Peu de temps après, ils se mirent tous les deux en voyage, et s'embarquèrent pour une île située à une grande distance du Continent, et où ils pourraient se procurer les marchandises qui faisaient l'objet de leurs spéculations. Le marchand fit tant d'acquisitions qu'il se trouva débiteur de sommes bien plus fortes que celles qu'il avait apportées. Pour obtenir crédit de ses vendeurs, il leur promit de revenir quatre mois après pour les payer et faire de nouvelles emplettes; et pour caution, il leur laissa le brahme, son associé, qui devait rester en gage jusqu'au retour du marchand. Celui-ci prit avec lui toutes ses marchandises et s'embarqua pour son pays; mais malheureusement le vaisseau qui le portait fit naufrage, et tout l'équipage périt.

Les créanciers de ce marchand, ignorant ce fatal accident, attendirent leur débiteur jusqu'au terme fixé pour son retour; mais voyant qu'il ne revenait pas, ils s'imaginèrent qu'ils avaient été trompés par lui, et se vengèrent de sa prétendue fourberie sur le brahme qu'il leur avait laissé en gage. Ils le firent mettre dans les fers

et le pauvre brahme mourut après y avoir langui dix ans.

Les créanciers, dont la colère n'était pas encore apaisée, ne voulurent pas permettre qu'on fît à ce brahme les cérémonies ordinaires des obsèques, et firent jeter son corps dans la mer. Son cadavre fut bientôt dévoré par les requins et autres poissons voraces, et il n'en resta plus que le crâne. Ce crâne surnagea long-temps à la surface de l'eau au gré des vents, qui l'agitaient dans tous les sens; à la fin les vagues le jetèrent sur le rivage : mais un long frottement contre les vagues et contre les objets qu'il rencontrait, l'avait rendu si poli et si brillant que sa première forme était presque entièrement effacée; on eût dit un coquillage des plus beaux; ajoutez que, porté par les flots de côté et d'autre, il s'était rempli d'ambre et d'autres substances d'une odeur plus suave que le musc le plus odoriférant.

Dans cet état, ce crâne fut trouvé sur le rivage de la mer par une personne qui, n'en connaissant pas la valeur, le vendit à bas prix à un voyageur étranger qui visitait les provinces voisines du Gange, et qui, se croyant possesseur d'un objet précieux, l'offrit à un *rajah-poutre* qu'il rencontra dans le voisinage du Gange. Ce dernier fut d'abord surpris de la rareté de cet ob-

jet, et l'acheta à un haut prix; mais en l'examinant plus tard avec attention, il y découvrit certaines sutures et autres marques qui en révélaient la première origine. Pour mieux s'assurer du fait, il montra ce prétendu coquillage à un brahme astrologue. Celui-ci l'ayant bien considéré, affirma que ce n'était autre chose en effet qu'un crâne humain, et ajoutant qu'il ne pouvait garder auprès de lui un semblable objet, il lui conseilla, comme une bonne œuvre, de rejeter ces restes de cadavre dans les eaux sacrées du Gange, afin que celui à qui ils appartenaient pût obtenir par là la rémission de ses fautes, et le bonheur du *souarga* (1).

Le *rajah-poutre* suivit le conseil du brahme et alla aussitôt jeter ce crâne dans le Gange : en sorte qu'après une longue suite de malheurs, ce brahme jouit enfin, long-temps après sa mort, du bonheur inestimable d'avoir ses derniers restes ensevelis dans les eaux du fleuve sacré.

Après ce récit, Vichnou-Sarma raconta encore plusieurs autres histoires qui démontraient combien il est important d'employer à propos le délai dans les diverses chances de la vie qui

(1) Le *souarga* est l'un des paradis des Indiens. Voyez *Mœurs de l'Inde*, tome II, page 395.

paraissent devoir nous conduire à une ruine certaine : tous les *vitou-vansa* assemblés autour de lui, que ses récits avaient vivement intéressés, admirèrent l'esprit de leur collègue et la sagesse qu'il avait fait paraître dans le choix des comparaisons dont il avait tiré sa justification. Ils rendirent tous justice à la pureté de ses intentions et reconnurent que dans l'extrémité où ils s'étaient trouvés réduits, Vichnou-Sarma avait cherché sur-tout à gagner du temps, moyen dont ces exemples venaient de leur prouver le succès presque certain. En même temps, l'esprit de prudence qui se manifestait en lui leur donnait quelque espérance qu'il pourrait, par la patience et la persévérance, venir à bout de réformer l'esprit et les manières de ses trois pupilles. Ils lui souhaitèrent donc toute sorte de succès, et se retirèrent.

Vichnou-Sarma, de son côté, forma son système d'instruction et se mit à travailler à l'éducation de ses élèves : pensant que le plus sûr moyen de leur faire goûter la morale était de la leur présenter sous des formes agréables, il recueillit un grand nombre d'apologues moraux que nous allons rapporter.

PREMIER TANTRA,

APPELÉ

MITRA-BEDAIA TANTRA,

OU

L'ART DE METTRE LA DIVISION PARMI LES AMIS.

Après que Vichnou-Sarma se fut chargé de l'éducation des trois fils du roi Souca-Daroucha, il s'appliqua d'abord à bien connaître leurs dispositions et leur caractère. Il avait constamment l'œil sur leur conduite et les accompagnait partout. Un jour que ses élèves étaient allés à la chasse, il les y suivit. Les trois princes se livrèrent à cet exercice sans retenue et sans modération, selon leur coutume, et après avoir parcouru les forêts et les déserts, et avoir tué un grand nombre d'animaux de toute espèce, se sentant accablés de fatigue, ils s'assirent avec leur précepteur à l'ombre d'un arbre touffu. Pendant qu'ils s'y reposaient, l'aîné des trois frères s'adressa à leur précepteur, et le pria de profiter de ce temps de loisir pour leur raconter quelque histoire amusante qui pût servir à leur faire passer le temps agréablement.

Vichnou-Sarma fut charmé de se voir ainsi prévenu par ses élèves, et se hâta de saisir une occasion si favorable à ses desseins. Fidèle au plan qu'il avait adopté d'avance de les instruire, en les amusant, par des apologues dont le sens moral leur fût facile à saisir, il commença en ces termes :

AVENTURES DU TAUREAU SANDJIVACA.

Le Taureau Sandjivaca, le Lion, et les deux Renards Carataca et Damanaca.

Un marchand nommé Dana-Nabica, de la ville de *Canta-Vaty-Patna*, avait entrepris un long voyage pour se procurer des marchandises rares et de grand prix. Il conduisait avec lui un grand nombre de bœufs destinés à transporter les objets de son commerce. Comme il traversait une forêt, un de ses meilleurs bœufs appelé Sandjivaca, ayant fait un faux pas, se prit le pied entre deux grosses pierres, et dans les efforts qu'il fit pour se dégager, il se démit la jambe. Le marchand, ne trouvant aucun remède à ce

mal, aima mieux faire le sacrifice de ce bœuf, que de retarder son voyage, il l'abandonna donc au milieu de cette forêt et continua sa route.

Le taureau Sandjivaca, ainsi délaissé, languit long-temps; cependant l'herbe fraîche et l'eau claire qu'il trouvait dans la forêt le rétablirent peu-à-peu; à la fin il devint gros et gras, et ne se ressentit plus de l'accident qui avait causé son abandon dans cette solitude.

Dans le voisinage habitait un lion; c'était le souverain de la forêt, et il y exerçait un empire absolu sur tous les autres animaux qui y avaient établi leur demeure. Ce lion avait eu pour ministres deux renards. Carataca et Damanaca (c'était le nom de ces deux ministres), s'étant, dans une certaine occasion, conduits d'une manière peu respectueuse avec leur maître, celui-ci les avait chassés ignominieusement de sa cour, avec défense de se présenter à l'avenir en sa présence.

C'était le temps que ces deux ministres disgraciés vivaient dans la retraite. Un jour le roi lion, altéré par l'ardeur d'un soleil brûlant, vint au bord du fleuve *Youmna* pour s'y désaltérer; il avait étanché sa soif et allait reprendre la route de son palais, tout d'un coup il entend une voix effroyable (c'était le mugisse-

ment de Sandjivaca). D'où venait cette voix qui le frappait pour la première fois? Quel était l'animal capable de produire un bruit si épouvantable? Ce devait être sans doute un animal bien fort et bien puissant. Si c'était un rival qui vînt lui disputer le domaine de la forêt? Ces pensées le remplirent de trouble et d'effroi. Dévoré d'inquiétudes, ne sachant quelles mesures prendre pour détourner les dangers dont il se croyait menacé ou comment en triompher, il lui vint en pensée de se réconcilier avec ses deux ministres; il espérait qu'ils pourraient l'aider de leurs conseils. Enfin il s'arrêta à ce dernier parti, et sans perdre de temps il leur députa un message et les invita à venir auprès de lui.

Carataca et Damanaca délibèrent s'ils se rendront à l'invitation du Roi Lion.

Lorsque Carataca et Damanaca eurent reçu le message du roi, et qu'ils connurent le motif qui donnait lieu à leur rappel, ils ne voulurent pas se rendre à cette invitation, avant d'avoir fait les plus mûres réflexions sur les suites d'une pareille démarche. « Le roi, se dirent-ils l'un à l'autre,

nous rappelle maintenant auprès de lui, parce qu'il se trouve dans le plus cruel embarras et qu'il éprouve les plus vives alarmes sur sa sûreté personnelle. Avant de prendre un parti, ajouta Damanaca, examinons si ce que nous nous proposons de faire doit tourner à notre avantage ou à notre ruine, et ne nous décidons pas sans avoir bien pesé toutes les chances.

Tu as raison, reprit Carataca; on ne doit jamais agir sans réflexion, autrement on s'expose aux mêmes dangers que le singe dont je vais te raconter l'histoire. »

Le Singe écrasé dans la fente d'une Poutre.

Un marchand nommé Goupta faisait construire un temple sur le bord de la rivière *Séraba.* Pendant qu'on travaillait à la construction de l'édifice, un jour les charpentiers, occupés à fendre une des plus grosses poutres, se retirèrent avant d'avoir pu mettre à fin leur ouvrage, et la poutre, fendue à moitié, fut laissée à l'endroit où elle était fixée; on avait eu seulement l'attention de mettre au milieu des deux parties de la poutre une cheville, destinée à les tenir

séparées. Les ouvriers retirés, arrive un grand nombre de singes qui se rendaient dans cette place pour y chercher leur vie et s'y livrer à leurs jeux et leurs gambades. L'un d'entre eux s'élance follement sur la poutre à demi fendue, et s'amuse à courir dessus d'un bout à l'autre. Mais, en sautant, l'étourdi s'appuie sur la cheville qui tenait écartés les deux côtés de la poutre; la cheville se détache, tombe, et la poutre se refermant, le pauvre singe, pris par le milieu du dos, périt écrasé.

L'exemple de ton singe m'a bien convaincu des dangers de l'irréflexion, repartit à son tour Damanaca; mais si tu veux connaître aussi ceux auxquels on s'expose en disant la vérité aux rois et en se vouant à leur service, écoute :

Le Pénitent immolé par un Roi.

Dans la ville d'*Oudjyny*, le roi Darma-Dahla, ayant fait creuser un vaste étang, attendait avec impatience le temps où, rempli d'eau, il pourrait servir aux usages auxquels il était destiné; mais il attendait vainement, parce qu'une ouverture insensible, qui communiquait à un gouf-

fre souterrain, s'était formée au milieu de l'étang, et toute l'eau qui arrivait s'engloutissant dans ce gouffre, l'étang restait à sec. Le prince, qui l'avait fait creuser à grands frais, voyait avec peine toutes les dépenses qu'il avait faites rendues inutiles. Un *mouny* (ou pénitent), qui vivait dans le voisinage, apprit l'embarras du roi et la cause de sa douleur. Il se présente devant lui, et l'informe que son étang ne reste dans cet état de sécheresse que par la force d'un enchantement jeté par des personnes jalouses; il ajoute que pour voir le charme cesser et l'étang se remplir d'eau, il n'y avait pas d'autre moyen que d'immoler un *rajah-poutre*, ou, à son défaut, un *mouny*. Le roi, charmé de l'avertissement du pénitent, voulut sans délai suivre son avis, et ne trouvant pas à sa portée d'autre personne à immoler pour la destruction de l'enchantement, il fait prendre le *mouny* même qui lui avait donné le conseil, le sacrifie sur le bord de l'étang et fait jeter son cadavre au milieu. Le corps du *mouny* tomba par hasard sur le trou par lequel l'eau s'engloutissait dans le gouffre souterrain et le boucha si exactement, que l'eau ne pouvant plus s'échapper, l'étang se remplit bientôt, et ses eaux produisirent la fertilité et l'abondance dans tout le voisinage.

Damanaca venait de finir son récit. Carataca, qui lui avait prêté une oreille attentive, réfléchit quelques momens, puis rompant le silence : Quelque défiance que doivent nous inspirer les exemples et les raisonnemens que nous venons de rappeler, je pense qu'il est de notre intérêt de retourner auprès du roi lion. En effet, depuis que nous ne sommes plus à son service, objets des dédains publics, nous menons ici une vie obscure et misérable. Mais nous ne serons pas plutôt rentrés en grâce auprès de lui, que nous verrons chacun s'empresser de nous rendre les plus grands honneurs ; et sans parler de l'éclat et des dignités dans lesquels nous vivrons nous-mêmes, nous serons encore à portée de rendre service à nos parens et à nos amis, de faire des largesses aux indigens, de secourir ceux qui vivent dans l'oppression, et de pratiquer toutes sortes de bonnes œuvres. Ne voyons-nous pas chaque jour un chien, pour quelque vile nourriture, courir de côté et d'autre, caressant son maître en agitant sa queue, et revenir satisfait du peu qu'on lui a donné ; un éléphant, oubliant sa fierté naturelle, se familiariser avec l'homme et se soumettre à lui par le même motif : pourquoi, dans la situation pénible où nous nous

trouvons, hésiterions-nous à retourner auprès du roi et à rentrer à son service?

A ces réflexions de Carataca, Damanaca répondit, par cette ancienne maxime :

Sloca.

« Le vol, l'art de dompter les chevaux, les richesses accumulées, la colère, la magie et le service des rois, ont presque toujours des suites funestes. »

Ainsi, ajouta-t-il, toutes réflexions faites, je ne veux pas retourner à la cour du lion. Si tu veux accepter son service, tu peux y aller seul ; mais pour moi je ne t'y accompagnerai pas.

Tu as tort, reprit Carataca, dans une affaire aussi importante que celle-ci, nous devons marcher de concert si nous voulons réussir ; sans quoi, nous courons à notre ruine ; et si nous séparons nos intérêts, nous éprouverons le sort de l'oiseau à deux becs.

L'Oiseau à deux becs.

DANS un désert vivait un oiseau à deux becs, lequel s'étant un jour perché sur un manguier,

se rassasiait de ses fruits délicieux. Tandis qu'avec un de ses becs il les cueillait et les avalait, l'autre bec, jaloux, se plaignit à lui de ce qu'il ne cessait pas de manger, et ne lui laissait pas le temps de cueillir aussi des fruits et de les avaler à son tour. Le bec qui travaillait dit à celui qui était oisif: Pourquoi te plains-tu? et qu'importe que ce soit toi ou moi qui avalions les fruits, puisque nous n'avons tous les deux qu'un même estomac et qu'un même ventre? Le bec oisif, outré de dépit de ce que l'autre bec, qui ne cessait de manger, ne voulait pas lui donner le temps d'avaler des fruits à son tour, résolut de se venger aussitôt de ce refus. Il crut ne pouvoir mieux y réussir qu'en avalant un grain de l'arbrisseau *yteya*, poison des plus subtils qui se trouvait à sa portée. Il l'avala et l'oiseau mourut à l'instant.

Ce fut la désunion des deux becs qui causa leur ruine : par-tout où règne la division on n'a que des maux à attendre.

D'ailleurs ne connais-tu pas cet ancien proverbe :

« On ne doit jamais aller seul en voyage, ni se présenter sans soutien devant les rois? »

Veux-tu de nouveaux exemples qui te montrent les avantages qu'on trouve à se soutenir

mutuellement et à se rendre des services réciproques dans les différentes circonstances de la vie? Ecoute avec attention.

AVENTURES DU BRAHME CAHLA-SARMA.

Cahla-Sarma et l'Ecrevisse.

Dans la ville de *Soma-Poury*, vivait le brahme Cahla-Sarma. Ce brahme, après avoir langui longtemps dans une profonde misère, se vit tout-à-coup, par un concours de circonstances heureuses, élevé à un état brillant de fortune; il résolut alors d'entreprendre le pélerinage au Gange, pour obtenir la rémission de ses péchés, en se lavant dans les eaux sacrées de ce fleuve. Il disposa donc tout pour le voyage et se mit en route. Un jour qu'il traversait un désert, il vint à passer près de la rivière *Sarasvatty*, dans laquelle il voulut faire ses ablutions ordinaires. Il ne fut pas plutôt entré dans l'eau, qu'il vit venir à lui une écrevisse qui, lui adressant la parole, lui demanda où il allait. Au Gange, répondit-il,

en pélerinage. Pour moi, reprit l'écrevisse, je suis bien lasse de demeurer depuis si long-temps dans ces lieux incommodes. Rends-moi, je t'en supplie, un service important; transporte-moi dans quelque autre endroit où je puisse vivre plus à mon aise. Tu peux être certain que tu n'obligeras pas une ingrate; toute ma vie, je conserverai le souvenir de ce bienfait. Si l'occasion vient jamais à se présenter, qui sait si je ne te pourrai pas être utile à mon tour?

Surpris de ces dernières paroles, comment serait-il possible, lui demanda le brahme, qu'un être aussi vil que toi pût jamais rendre service à un homme, à un brahme sur-tout? Un exemple te répondra pour moi, repartit l'écrevisse :

Le Roi et l'Éléphant.

Dans la ville appelée *Prahbavaty-Patna,* vivait le roi Ahditia-Varma. Un jour que ce prince était à la chasse, accompagné d'une nombreuse suite, au milieu d'une épaisse forêt, il vit venir à lui un éléphant d'une taille énorme, dont l'apparition subite répandit la terreur parmi toute son escorte. Le roi rassura ses gens, et leur dit

qu'il fallait faire en sorte de se rendre maître de cet éléphant, et de le conduire à la ville royale. On se mit donc en devoir de tout disposer pour le prendre : à cet effet, on creusa une fosse profonde que l'on couvrit ensuite de branches d'arbres et de feuillages. Après quoi, les personnes qui accompagnaient le roi ayant cerné l'éléphant, ne lui laissèrent d'autre issue que celle qui conduisait à la fosse, dans laquelle il tomba en cherchant à fuir.

Le roi, satisfait d'avoir si bien réussi, dit à ses gens qu'avant d'essayer de retirer cet éléphant de la fosse, il fallait le laisser jeûner et s'affaiblir pendant huit jours; qu'alors il aurait perdu ses forces, et qu'ils pourraient aisément le dompter. Il se retira donc avec son monde, laissant l'éléphant dans la fosse où il était tombé.

Deux jours après, un brahme qui voyageait sur les bords du fleuve *Youmna*, vint à passer près de ce lieu, et ayant aperçu l'éléphant dans cette fosse, s'approcha de lui et lui demanda par quel fâcheux accident il était tombé là. L'éléphant lui conta sa triste aventure, et lui fit part des tourmens qu'il endurait, tant des suites de sa chute, que de la faim et de la soif. En même temps il le supplia avec instance de lui rendre service en l'aidant à se tirer de sa cruelle

situation. Le brahme lui répondit qu'il était hors de son pouvoir de retirer d'une fosse si profonde une masse aussi énorme et aussi pesante que lui. L'éléphant lui fit de nouvelles instances, et le conjura de l'aider au moins de ses conseils en lui indiquant quelques moyens de recouvrer sa liberté. Je ne vois qu'une ressource, reprit le brahme; si tu as précédemment rendu service à quelqu'un, c'est le moment de l'invoquer et de l'appeler à ton secours.

Je ne me souviens pas, repartit l'éléphant d'avoir jamais rendu service à qui que ce soit, excepté toutefois aux rats; ce que je fis de la manière suivante :

L'Éléphant et les Rats.

Dans le *Calingadessa*, régnait le roi Souvarna-Bahou. Une année, il survint dans son royaume une multitude innombrable de rats qui dévoraient toutes les plantes et répandaient par-tout la désolation. Les habitans se rassemblèrent et vinrent trouver le roi pour le supplier d'avoir recours à quelque expédient qui délivrât le pays de ces rats et de leurs ravages. Le roi rassembla

tous les chasseurs de son royaume, se procura un grand nombre de filets et autres piéges propres à son dessein, et alla à la chasse des rats. A force de travaux et de patience, on vint à bout de les faire tous sortir de leurs trous, et les ayant tous pris, on les renferma en vie, entassés les uns sur les autres dans de grands vases de terre, où on les laissa pour y mourir de faim.

Dans le temps que tous ces rats étaient ainsi emprisonnés, le hasard m'amena dans ce même endroit. Leur chef m'entendit passer, il m'appela et me supplia d'avoir compassion de lui et de ses compagnons et de leur sauver la vie à tous; ce que je pouvais faire aisément, disait-il, en brisant d'un coup de pied les vases de terre dans lesquels ils se trouvaient renfermés, et en leur fournisssant par là le moyen de s'enfuir. Touché de commisération pour ces pauvres rats, je brisai tous les vases de terre, et les délivrai ainsi d'une mort certaine.

Le chef des rats, pénétré de reconnaissance, me fit les plus vifs remercîmens; il me dit que lui et sa race conserveraient à jamais le souvenir du service que je leur avais rendu, et qu'ils feraient tout pour m'être utiles à leur tour, si jamais je me trouvais engagé dans quelque position difficile.

Eh bien, reprit le brahme, puisque tu as rendu aux rats un si grand service, appelle à ton tour les rats à ton aide; sans doute ils te sauveront comme tu les as sauvés. En même temps il lui souhaite une prompte délivrance, et continue sa route.

L'éléphant, livré à lui-même, pensa qu'il n'avait rien de mieux à faire que de suivre le conseil du brahme.

Invoquant donc le chef des rats, il l'appela à son secours. Celui-ci se rendit sans délai à la sommation de son ancien bienfaiteur, qu'il trouva resserré dans cette fosse profonde. L'éléphant n'eut pas plutôt aperçu le rat, qu'il lui exposa les malheurs qui lui étaient survenus, et les maux dont il se voyait menacé, le suppliant instamment de lui rendre service, en l'aidant de quelque manière à sortir de sa prison.

Le service que tu demandes, seigneur éléphant, répondit le rat, n'est pas pour moi une tâche difficile, reprends courage, et je te promets d'opérer dans peu ta délivrance.

Le chef des rats convoqua sans délai une assemblée innombrable des rats, ses sujets; et les ayant conduits au bord de la fosse dans laquelle était tombé l'éléphant, il leur fit gratter la terre tout à l'entour pour en remplir la fosse.

L'éléphant s'élevant à mesure que la fosse se remplissait de terre, fut bientôt en état d'en sortir, et dut ainsi son salut aux rats qu'il avait lui-même sauvés auparavant.

Après que l'écrevisse eût rapporté ces exemples au brahme pélerin qui l'écoutait: Si un rat, ajouta-t-elle, a trouvé l'occasion de rendre un service si important à un éléphant et de lui sauver la vie, ne peut-il pas aussi survenir des circonstances où je pourrais t'obliger et te témoigner ma reconnaissance pour le service que j'implore de toi?

Cahla-Sarma avait écouté l'écrevisse avec attention. Saisi d'admiration de ce qu'un si vil animal, pour lequel chacun ne témoigne que du mépris, fit paraître tant d'intelligence, il n'hésita plus à la prendre avec lui, et l'ayant mise dans son sac de voyage, il continua sa route.

Chemin faisant, il vint à passer à travers une épaisse forêt, et vers l'heure de midi dans le temps de la chaleur, il s'arrêta sous un arbre touffu pour y reposer à l'ombre. Il s'y endormit bientôt, et dans le temps qu'il était plongé dans un profond sommeil, ce qu'avait prévu l'écrevisse ne tarda pas à se vérifier.

Le Corbeau, le Serpent, Cahla-Sarma et l'Ecrevisse.

Sous l'arbre à l'ombre duquel le brahme Cahla-Sarma dormait sans défiance, un serpent monstrueux avait établi sa demeure dans un de ces monceaux de terre élevés par les *cariah* (ou fourmis blanches), tandis qu'un corbeau avait construit son nid au milieu de ce même arbre. Le corbeau et le serpent, en vivant dans le voisinage l'un de l'autre, avaient contracté ensemble une étroite alliance; et lorsque quelque voyageur fatigué venait se reposer à l'ombre de l'arbre, le corbeau avait soin d'en avertir le serpent par un cri convenu, et le reptile, sortant de son trou, s'approchait en silence du voyageur, le mordait et lui insinuait son venin dans les veines. Ce venin était si subtil, que la personne mordue mourait à l'instant même, le corbeau rassemblait alors sa parenté, ils se jetaient tous sur le cadavre et se rassasiaient de sa chair.

Ce corbeau n'eut pas plutôt aperçu Cahla-Sarma plongé dans le sommeil qu'il donna au serpent le signal ordinaire; celui-ci sortit incontinent de son trou, s'approcha du brahme endormi, le mor-

dit et le tua par son venin. Le brahme mort, le corbeau rassembla toute sa race, et ils descendirent tous auprès du cadavre. Pendant qu'ils se disposaient à le dévorer, le chef des corbeaux aperçoit quelque chose remuer dans le sac de voyage du mort; il s'approche et met la tête dans ce sac pour voir ce qui peut remuer ainsi. A l'instant même, il est saisi par l'écrevisse, qui, le tenant par le cou avec ses bras, le serrait au point de l'étouffer. Le corbeau lui demanda grâce; mais l'écrevisse refusa de le lâcher, à moins qu'il ne rendît la vie au brahme dont il venait d'occasionner la mort. Le corbeau était à la merci de l'écrevisse, il n'y avait plus à balancer; il appelle ses parens, leur fait connaître l'extrémité où il se trouve réduit et les conditions auxquelles l'écrevisse consentait à lui épargner la vie, et les conjure d'aller vite informer son ami le serpent de sa situation critique, et de l'engager à rendre au plus tôt la vie au brahme.

Les parens du corbeau allèrent sans délai trouver le serpent, et celui-ci instruit du malheur arrivé à son ami, s'approcha du brahme mort, et posant la gueule à l'endroit même où il l'avait mordu, suça tout le venin qu'il lui avait introduit dans le corps, et lui rendit la vie.

Dès que le brahme eût recouvré l'usage de ses

sens, il regarda autour de lui, et ne fut pas peu surpris de voir son écrevisse tenant un corbeau serré par le cou entre ses bras. L'écrevisse lui raconta ce qui venait de se passer: le brahme croyait ne s'être éveillé que d'un doux sommeil: de quel étonnement ne fut-il pas saisi quand il entendit ce récit! Cependant, dit-il à l'écrevisse, puisque ce corbeau a rempli les conditions que tu as exigées de lui, il faut aussi de ton côté accomplir la promesse que tu lui as faite de lui laisser la vie, et tu dois maintenant le lâcher.

L'écrevisse, qui voulait punir ce méchant comme il le méritait, mais qui craignait en même temps d'exécuter son dessein dans le voisinage du serpent, dit au brahme qu'elle le lâcherait lorsqu'ils seraient parvenus à quelque distance de l'endroit où ils étaient. Le brahme les mit tous deux dans son sac, les transporta à quelque distance et pressa de nouveau l'écrevisse de remplir sa promesse et de mettre le corbeau en liberté.

Insensé! répondit l'écrevisse, y a-t-il donc quelque foi à garder avec les méchans, et peut-on se fier à leurs promesses? Ignores-tu que ce corbeau perfide a déjà causé la mort de plusieurs innocens, et que si je le lâche, comme tu m'exhortes à le faire, il en fera mourir encore



Imp. Ch. Delâtre.

un grand nombre d'autres? Apprends de moi ce que les gens de bien gagnent à obliger les méchans, et la récompense qui est due à ces derniers.

Le Brahme, le Crocodile, l'Arbre, la Vache et le Renard.

Sur les bords du fleuve *Youmna* est situé un agrahra, connu sous le nom de *Agny-Stala*. Dans cet agrahra vivait un brahme qui voulut faire le pélerinage sacré au Gange. Astica, c'était le nom de ce brahme, disposa tout pour son voyage et se mit en route. Un jour, il vint à passer près d'une rivière dans laquelle il voulut faire ses ablutions ordinaires. Il ne fut pas plus tôt entré dans l'eau qu'un crocodile vint à lui et s'informa d'où il venait et où il allait: quand il sut que le brahme allait en pélerinage à *Cassy* pour s'y laver dans les eaux sacrées du Gange, il le supplia instamment de le prendre avec lui et de le transporter au bord de ce fleuve, où il espérait pouvoir vivre plus à son aise que dans le lieu où il était; car cet endroit se trouvant souvent à sec dans le temps des

chaleurs, il se voyait alors exposé à des souffrances cruelles. Astica, touché de compassion, mit le crocodile dans son sac de voyage, le chargea sur ses épaules, et continua sa route.

Arrivé au bord du Gange, le brahme ouvrit son sac, et montrant les eaux de ce fleuve au crocodile, lui dit qu'il pouvait y entrer; mais ce dernier représenta à son bienfaiteur que, se sentant très-fatigué de la route qu'ils avaient faite ensemble exposés durant plusieurs jours aux ardeurs du soleil, il lui serait trop pénible de se transporter seul dans le fleuve, et il le pria de le conduire jusqu'à une certaine distance. Le brahme, ne soupçonnant aucun mauvais dessein dans le crocodile, consent à sa demande, et le dépose dans l'eau à une certaine profondeur. Comme il se retirait, le crocodile le saisit par la jambe avec ses dents; il cherchait à l'entraîner au fond de l'eau. Saisi de frayeur et indigné d'une pareille trahison, le brahme se débat: Perfide, s'écrie-t-il, scélérat! est-ce donc ainsi que tu rends le mal pour le bien? Est-ce donc là la vertu que tu pratiques? Est-ce là la reconnaissance que j'avais droit d'attendre de toi après t'avoir rendu service?

Que veux-tu dire, repart le crocodile, par tes mots vertu, reconnaissance? La vertu et la re-

connaissance de nos jours, c'est de dévorer ceux qui nous nourrissent et qui nous font du bien.

Suspens au moins ton mauvais dessein pour quelques instans, ajouta le brahme, et voyons si la morale que tu viens d'annoncer trouvera des approbateurs. Rapportons l'affaire à des arbitres, et si nous en trouvons trois qui approuvent ton dessein, je ne m'oppose plus à ce que tu me dévores.

Le crocodile accéda à la demande du brahme et consentit à ne le dévorer qu'après avoir trouvé trois arbitres qui ne désapprouveraient pas son dessein.

Ils s'adressèrent d'abord à un manguier planté sur le bord du fleuve, et le brahme lui adressant la parole, lui demanda s'il était permis de faire du mal à ceux qui nous avaient fait du bien.

Je ne sais pas si cela est permis ou non, répondit le manguier ; mais je sais bien que c'est là précisément la conduite que les hommes, tes semblables, tiennent envers moi. En effet, j'apaise leur faim en les nourrissant de mes fruits succulens; je les garantis des ardeurs du soleil, en les couvrant de la fraîcheur de mon ombre; mais dès que la vieillesse ou quelque accident m'a mis hors d'état de leur procurer ces biens, oubliant aussitôt mes services antérieurs, ils

coupent toutes mes branches, et finissent par me priver de la vie en m'arrachant avec les racines : d'où je dois conclure que la vertu de nos jours parmi les hommes, c'est de détruire ceux qui les nourrissent.

Après ce premier arbitre, les plaideurs virent une vieille vache qui paissait sans gardien sur le bord du fleuve, et ils l'appelèrent. Le brahme lui fit la même question et lui demanda s'il était permis de faire du mal à ceux qui nous faisaient du bien, et si c'était une vertu de nuire à ceux qui nous avaient rendu service.

Que parles-tu de vertu? repartit la vache : la vertu de nos jours, c'est de dévorer ceux qui nous nourrissent, comme je ne l'éprouve que trop par une malheureuse expérience. J'ai jusqu'ici rendu à l'homme les services les plus importans, j'ai labouré ses champs, je lui ai donné des veaux et je l'ai nourri de mon lait, et maintenant que, devenue vieille, il n'a plus rien à attendre de moi, il me rebute, et je me vois ici abandonnée au bord de ce fleuve, et exposée à chaque instant à devenir la proie des bêtes féroces.

Il ne manquait plus que le témoignage d'un troisième arbitre pour consommer la ruine du brahme. Les plaideurs ayant aperçu un renard,

s'adressèrent à lui, et le brahme lui répéta la question qu'il avait déjà faite au manguier et à la vache : S'il était permis de faire du mal à ceux qui nous faisaient du bien.

Avant de répondre à cette question, le renard voulut connaître à fond l'affaire dont il s'agissait, et après que le brahme lui eut rapporté en détail sa conduite envers le crocodile, le renard se mettant à rire, parut d'abord disposé à vouloir donner gain de cause au dernier : Cependant, dit-il aux plaideurs, avant de porter un jugement définitif sur votre affaire, il faut que vous me montriez la manière dont vous avez fait voyage ensemble. Le crocodile entra sans hésiter dans le sac de voyage du brahme, ne soupçonnant aucune mauvaise intention dans le renard, et le brahme pélerin, mettant le sac sur son cou, fit voir à l'arbitre la manière dont il avait transporté son adversaire jusqu'à ce lieu-là.

Pendant que le brahme tenait le crocodile enfermé dans son sac, le renard lui dit de le suivre avec son fardeau et le conduisit à un lieu isolé, situé à quelque distance du fleuve. Arrivés là, il lui fait poser à terre son sac, et prenant une grosse pierre, la jette sur la tête du crocodile et l'écrase. Après cette expédition : Im-

bécille, dit-il au brahme, que les dangers que tu as courus t'enseignent la prudence, et apprends qu'on ne doit jamais contracter ni amitié ni alliance avec les méchans.

Le renard rassembla ensuite sa famille, avec laquelle il se régala de la chair du crocodile qu'il venait d'écraser; quant au brahme, après avoir accompli le but de son pélerinage en se lavant dans les eaux sacrées du Gange, il reprit le chemin de son agrahra, où il arriva sans autre accident.

Lorsque l'écrevisse eut fini son récit: Que cet exemple, dit-elle au brahme, t'apprenne qu'il n'y a point de pacte à faire ni de foi à garder avec les méchans, et que lorsqu'on les a en son pouvoir, il faut les détruire sans pitié. En disant ces mots, elle serra fortement le corbeau qu'elle tenait par le cou et l'étrangla.

Ainsi délivré d'un si grand danger, le brahme Cahla-Sarma, prenant avec lui l'écrevisse, continua son voyage et arriva enfin aux bords du Gange, dans lequel il la lâcha comme elle l'avait désiré; et lui ayant témoigné sa vive reconnaissance pour le service essentiel qu'elle lui avait rendu en lui sauvant la vie, il fit ses ablutions et reprit ensuite la route de son pays, où il arriva heureusement.

En terminant cette histoire, Carataca adressa encore quelques réflexions à Damanaca : Tu vois, lui dit-il, par ces exemples de quel avantage il est d'agir de concert et de se porter mutuellement secours dans la vie. Ne pensons donc plus à séparer nos intérêts et retournons à la cour du roi lion pour pouvoir nous servir d'appui l'un à l'autre.

Carataca et Damanaca se déterminent enfin à se rendre auprès du Roi Lion.

Damanaca, convaincu par les raisonnemens de son ami, consentit enfin à l'accompagner, résolu de partager sa bonne ou sa mauvaise fortune. Ils se mirent donc en route sur-le-champ, et s'étant présentés d'un air humble auprès du lion, celui-ci, avant de leur découvrir le sujet des inquiétudes dont il était agité, exigea d'eux la promesse solennelle d'un secret inviolable, et leur fit prêter serment qu'ils ne le trahiraient pas et qu'ils oublieraient tous les affronts et les autres sujets de mécontentement qu'ils pourraient avoir reçus de lui auparavant.

Après que les deux renards lui eurent juré de

regarder toujours ses intérêts comme les leurs, le roi lion leur rapporta au long le sujet de ses alarmes, cette effroyable voix, semblable au bruit du tonnerre, qu'il avait entendue quelques jours auparavant, et les appréhensions vives dans lesquelles il était que l'animal capable de produire un pareil mugissement ne fût d'une nature supérieure à la sienne, ou quelque rival qui venait pour lui disputer le domaine de la forêt et le lui ravir.

Carataca et Damanaca jugèrent, par le récit du lion, que ce prétendu rival si redouté ne pouvait être qu'un taureau; ils essayèrent donc de tranquilliser l'esprit de leur maître en l'assurant qu'il n'avait rien à craindre, qu'il n'existait sur la terre aucune espèce d'animaux qui l'égalassent en force et en courage, et que quel que pût être l'animal dont il avait entendu la voix sans le voir et sans le connaître, rien n'était plus indigne de sa vaillance et de sa gloire que de faire paraître une pareille crainte lorsqu'il n'y avait vraisemblablement aucun danger réel à courir. En même temps, Carataca chercha à lui faire sentir le ridicule de ses terreurs et à relever son courage.

Les Renards et le Vent.

Dans les pays du nord, lui dit-il, deux rois se rencontrèrent par hasard à la chasse dans la même forêt. Il s'éleva bientôt entre eux une vive dispute à l'occasion d'un sanglier qu'on venait d'abattre et que chacun d'eux réclamait. La querelle s'anima avec tant de violence qu'elle ne se termina que par une bataille sanglante. Des deux côtés, un grand nombre d'hommes et de chevaux furent laissés morts sur la place, et les deux partis se retirèrent avec une perte à-peu-près égale. Après leur départ, une multitude de renards qui vivaient dans cette forêt accoururent de tous les côtés sur le champ de bataille, et trouvèrent abondamment de quoi se rassasier.

Un jour que tous ces renards rassemblés autour des cadavres les dévoraient tranquillement, il survint tout d'un coup un vent impétueux, qui, ébranlant tous les arbres de la forêt, brise les branches des uns, déracine les autres, fait voler un nuage de poussière et produit un désordre horrible.



Les renards, saisis d'épouvante et s'imaginant que les deux rois étaient revenus pour se livrer bataille une seconde fois, prirent tous la fuite et allèrent se cacher dans les réduits les plus obscurs de la forêt. N'osant plus en sortir, ils attendirent quelques jours en silence; cependant, pressés par la faim, les plus courageux se hasardèrent à sortir de leurs tanières pour aller à la découverte, parcoururent toute la forêt, et n'ayant rien aperçu qui fût capable de leur nuire, il fallut bien reconnaître à la fin que la cause de cette terreur panique *n'était que du vent.*

Quoi que vous puissiez dire, repartit le lion, vous ne me persuaderez jamais qu'un bruit aussi effroyable que celui que j'ai entendu ait pu être produit par un animal ordinaire. Un si horrible mugissement ne peut provenir que de quelque monstre extraordinaire et terrible auquel rien ne saurait résister : ainsi il faut que je me détermine à lui abandonner le domaine de cette forêt, et que j'aille chercher ailleurs une autre demeure où je puisse vivre tranquille et hors des attaques de semblables rivaux.

Sloca.

« Si vous vous trouvez, dit un de nos anciens

slocas, dans le voisinage des méchans, éloignez-vous; si dans le lieu où vous habitez, il se rencontre un citoyen pervers, évitez tout commerce avec lui; si dans le district il y a un village corrompu, cessez toute liaison avec ses habitans; et si dans le royaume, il y a deux maîtres, il faut en sortir.»

Quel dessein avez-vous formé là? seigneur lion, repartirent les deux ministres: un de nos anciens proverbes ne dit-il pas:

«On ne doit jamais abandonner le pays où l'on a pris naissance?»

Renoncez donc au plus tôt à un pareil projet: d'ailleurs nous sommes persuadés que vos alarmes sont purement imaginaires, et que l'objet qui les a causées ne peut être autre chose que la monture d'*Issuara* (1); cependant, pour mieux nous en assurer, si votre majesté l'ordonne, nous irons à la recherche de cet animal que vous vous représentez si terrible, et après avoir connu ses desseins, s'il nous paraît en effet tel que vous vous le dépeignez, nous tâcherons de lui inspirer des pensées pacifiques et de l'engager à contracter avec vous une alliance et une paix durables.

(1) Indra ou Issuara a pour monture un taureau. Voyez *Mœurs de l'Inde*, tome II, page 416.



Damanaca et Carataca sont députés auprès du Taureau Sandjivaca pour connaître son caractère et ses dispositions.

Le lion approuva la démarche à laquelle étaient disposés ses deux ministres, et les députa aussitôt vers son prétendu rival pour ouvrir avec lui des négociations de paix; il leur donna plein pouvoir pour prendre les arrangemens les plus avantageux à ses intérêts. Les ayant donc congédiés, il leur recommanda de faire hâte et de revenir au plus tôt.

Les deux ministres partirent aussitôt, et après avoir cherché quelque temps de côté et d'autre, ils découvrirent Sandjivaca dans un coin de la forêt, paissant paisiblement sur le bord du fleuve *Youmna*. L'ayant abordé, ils lui demandèrent qui il était, d'où il venait, et quel motif l'avait amené dans ce lieu.

Sandjivaca leur raconta en détail son histoire, et comment il avait été abandonné par son maître au milieu de cette vaste forêt.

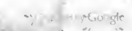
A ce récit, les deux renards, se regardant l'un l'autre avec étonnement, ne purent retenir un grand éclat de rire : Voilà donc le monstre ter-

rible, se dirent-ils, dont la voix seule a répandu l'effroi dans l'âme du roi lion! Se peut-il qu'un animal de sa force et de son courage soit dégénéré à ce point, d'être saisi de frayeur aux mugissemens d'un pauvre taureau abandonné de tous, et cassé de vieillesse?

Après un instant de réflexion : Pourquoi, se dirent-ils, chercherions-nous à détromper le lion notre maître? Que ne feignons-nous au contraire d'entrer dans ses inquiétudes, en lui faisant croire que ses alarmes sont fondées? Peut-être résultera-t-il dans la suite quelque avantage pour nous de la crainte et du trouble où il vit; du moins sera-ce une occasion de lui persuader que nos services lui sont nécessaires et qu'il ne peut se passer de nous.

Dans ce dessein, ils retournèrent auprès du roi lion, et l'abordant d'un air embarrassé: Grand roi, lui dirent-ils, nous venons d'avoir une entrevue avec le rival qui fait le sujet de vos inquiétudes, et nous sommes au désespoir d'avoir à vous annoncer que vos alarmes ne sont pas tout-à-fait sans fondement. Cet animal n'est autre que le roi taureau, la monture de *Djagadisouara* (1); il dit que *Paramesouara* ou *Siva* l'a-

(1) Un des noms de Siva. V. *Mœurs de l'Inde*, t. II, p. 416.



envoyé dans cette forêt pour dévorer tous les animaux qui s'y trouvent, grands et petits.

Les alarmes du lion ne firent qu'augmenter à ce rapport de ses ministres, et les regardant d'un air de confusion qui décelait ce qui se passait dans son âme : Que vous avais-je dit? leur répondit-il : étais-je alarmé sans raison? M'étais-je donc trompé en supposant que celui qui était capable de produire un bruit si effroyable devait être un animal redoutable et plus puissant que moi-même, un rival qui venait m'enlever l'empire de ces bois?

Carataca et Damanaca virent avec joie que leur ruse avait produit son effet, et que leur rapport avait redoublé les inquiétudes du roi leur maître. Cependant ils essayèrent de calmer un peu ses alarmes, en lui disant qu'ils avaient déjà pris des arrangemens avec le roi taureau, et qu'ils se flattaient de l'engager à contracter amitié avec lui, qu'ils espéraient même l'amener à sa cour et en faire un de ses plus fidèles alliés.

Il ne leur fut pas difficile d'obtenir de leur maître la permission de retourner auprès de Sandjivaca sous prétexte d'arranger les conditions de paix : ils allèrent de nouveau trouver le taureau solitaire, et l'abordant d'un air fier, ils lui dirent que la forêt où il avait établi son

domicile, était le domaine d'un lion qui y régnait, et qu'il eût à chercher une autre demeure s'il ne voulait s'exposer au danger d'être bientôt dévoré par le maître du lieu.

Je laisse à juger de la surprise du pauvre Sandjivaca, en recevant un pareil message. Seigneurs, dit-il aux renards, où voulez-vous donc que je me retire? Abandonné de l'univers entier, pauvre, misérable, et presque accablé de vieillesse et d'infirmités, à qui fais-je tort ici? Paisible dans un coin de cette vaste forêt, je ne fais de mal à personne. Privé de toute ressource, où pourrai-je donc aller? Si le roi lion a envie de me dévorer, qu'il me dévore; j'aime encore mieux mourir tout d'un coup sous ses griffes, que d'aller traîner ailleurs une vie malheureuse et languissante.

Dans la triste condition où tu te trouves réduit, repartirent les renards, au moins devrais-tu mener une vie humble et soumise; et un misérable de ton espèce devrait-il jamais porter l'impertinence jusqu'à pousser des cris épouvantables comme tu le fais? On dirait que tu te crois le maître de ces lieux. Que signifient de pareilles menaces? Tes mugissemens ont répandu la terreur parmi tous les habitans de cette forêt. On n'y avait jamais rien entendu de semblable.

Le roi lui-même a été saisi d'étonnement et d'indignation en entendant tes menaces et tes cris effroyables; il a peine à concevoir qu'il puisse y avoir dans l'étendue de ses domaines un être assez audacieux pour oser faire un bruit aussi horrible.

Cependant le roi lion est généreux, et nous essaierons de l'engager à te faire grâce, et à te laisser vivre en paix dans ses domaines; mais au moins, sois attentif à parler plus doucement et avec plus d'humilité que tu ne le fais. Et souviens toi du sloca :

Sloca.

« Le doux zéphir, par son souffle agréable et toujours uniforme, réjouit toute la nature, tandis que la tempête répand par-tout la terreur et la désolation. »

C'est nous qui t'introduirons auprès du roi; car, tu le sais :

Sloca.

« Pour conclure un mariage, et pour obtenir la faveur des rois, le secours d'autrui est d'absolue nécessité. »

Nous savons que naturellement tu es plus

fort et plus puissant que nous. Mais il est certaines entreprises qui, bien qu'au-dessus du pouvoir des forts, sont exécutées avec facilité par les faibles.

Le Lion et le Corbeau.

Sur le sommet du mont *Mahaméru* était planté un manguier qui produisait des fruits d'un goût délicieux. Un lion qui passait près de cet arbre eut envie d'en goûter, mais les branches étaient si hautes, que, malgré tous ses efforts, il ne put jamais y atteindre. Pendant qu'il se consumait en tentatives inutiles, tourmenté par le désir de manger de ces fruits, un corbeau vint se reposer sur l'arbre, et cueillant à son aise les meilleurs fruits qui s'y trouvaient, il s'en fut rassasié dans quelques momens; et le lion, après avoir attendu vainement sous l'arbre pendant long-temps, fut obligé, faute de secours, de se retirer avec la douleur et la honte de n'avoir pu faire ce qu'un corbeau avait exécuté sans peine.

Sandjivaca est introduit à la cour du Lion.

En terminant cette histoire, les deux renards engagèrent Sandjivaca à les suivre à la cour du roi lion. Le taureau, ne se défiant de rien, les y accompagna, et lorsqu'ils furent parvenus à peu de distance de la résidence royale, ils lui dirent de s'arrêter et d'attendre qu'ils eussent annoncé son arrivée à leur maître. S'étant rendus immédiatement auprès du lion pour lui faire part du succès de leur ambassade, ils commencèrent par faire valoir leurs services. Le roi taureau qu'ils lui amenaient, était, disaient-ils, d'un naturel colère, méfiant et opiniâtre; ils avaient eu la plus grande peine à l'engager à vivre en paix et en bonne intelligence avec lui; mais enfin, à force d'adresse et de promesses, ils avaient réussi à en faire un allié fidèle et un ami sincère.

Ravi de joie que les choses eussent eu une issue si favorable, le lion combla d'éloges ses deux ministres et exalta leur zèle, leur fidélité et leur attachement à ses intérêts.

Le lendemain matin, les deux renards retour-

nèrent à l'endroit où ils avaient laissé Sandjivaca, et l'amenèrent à la cour du lion : celui-ci, instruit de son approche, et voulant recevoir son nouvel allié avec pompe et dignité, s'assit sur son trône, environné de tous les grands de sa cour.

Lorsque Sandjivaca lui fut présenté, il le considéra long-temps en silence et avec admiration, et s'estima très-heureux d'avoir, par l'entremise de ses deux fidèles ministres, acquis un allié qui paraissait si fort, et qui possédait des armes si puissantes, soit pour l'attaque, soit pour la défense. Il le conduisit aussitôt dans l'intérieur de son palais, et lui délégua une partie de son pouvoir royal, se flattant en même temps qu'après s'être fait un allié et un ami aussi puissant, il n'avait désormais à craindre les poursuites d'aucun rival, et qu'il pourrait régner dans la suite dans une paix et une sécurité profondes.

Le lion et Sandjivaca vivaient tranquillement dans la plus parfaite union, et trouvaient tant de charmes dans la société l'un de l'autre, qu'ils ne se séparaient presque plus, et le lion n'allait plus à la chasse que lorsqu'il se sentait vivement pressé par la faim.

Carataca et Damanaca ne tardèrent pas à s'apercevoir de la faute qu'ils avaient faite en in-

troduisant Sandjivaca à la cour. Depuis que ce taureau, se disaient-ils, s'est réuni au lion, celui-ci marche toujours accompagné de son nouvel ami; il en oublie jusqu'à ses propres besoins. Il ne va presque plus à la chasse, ou, s'il y va, il ne tue de gibier que ce qu'il lui en faut pour apaiser sa propre faim. Il ne pense plus à nous, et nous périssons ici faute de nourriture. En introduisant Sandjivaca à la cour, nous avons agi sans réflexion, et nous avons travaillé à notre propre ruine; notre imprévoyance à ce sujet a eu les mêmes suites que l'imprudence d'un sanniassy que je te vais conter :

Le Brahme et son Domestique.

Dans le sud, à quelque distance du fleuve *Cavéry*, est situé un agrahra appelé *Darma-Poury*, qu'habitait le brahme Deva-Sarma. Après avoir vécu long-temps dans le monde, ce brahme se fit *sanniassy* (pénitent); cependant, en embrassant ce saint état, il ne renonça pas tellement, comme il aurait dû le faire, aux biens de ce bas monde, qu'il ne conservât toujours un désir démesuré des richesses. Il continua de se laisser

dominer par le vice de l'avarice, et ayant ramassé une somme d'argent considérable, il l'enferma pour plus grande sûreté dans le creux de son bâton de pénitent (1), afin de l'avoir toujours auprès de sa personne.

Un autre brahme, informé de la manière de vivre de ce pénitent, résolut d'inventer quelque ruse pour lui voler son argent. Il commença par s'introduire auprès de lui d'un air humble et modeste, témoignant un vif désir de s'attacher à lui en qualité de domestique. Le rusé brahme parvint peu-à-peu à gagner l'amitié du sanniassy en prévenant tous ses besoins. Il lui rendait tous les services qui dépendaient de lui, et amusait ses heures de loisir par des morceaux de musique qu'il exécutait avec beaucoup de goût sur la kinnahra (1).

Le sanniassy, charmé d'avoir pour le servir une personne douée de tant d'excellentes qualités, lui confia tout, excepté le bâton de bambou dans le creux duquel était déposé son argent.

---

(1) Les pénitens de l'Inde doivent toujours porter un bourdon ou bâton à sept nœuds. Ce bâton est de bambou et forme un des principaux articles de leur très-petit équipage. Voyez *Mœurs de l'Inde*, tome II, page 262.

(1) Espèce de guitare. Voyez *Mœurs de l'Inde*, tome Ier., page 73.

Un jour que le pénitent, accompagné de son domestique, était allé ramasser des aumônes dans le voisinage de son ermitage, et qu'après sa tournée il revenait chez lui, à moitié chemin, le domestique, qui avait à dessein mis une paille sur son turban, accourut vite vers son maître, et lui dit d'un air consterné : Ah! seigneur pénitent! j'ai commis un grand crime dont je ne me suis aperçu qu'à présent. Dans la maison où nous avons dîné aujourd'hui, une paille est tombée du toit sur mon turban sans que je m'en aperçusse. Quelle expiation y a-t-il pour réparer un pareil larcin?

C'est un péché d'ignorance, répondit le sanniassy, ainsi tu n'es pas coupable.

Mais, seigneur, le poison avalé par ignorance ou avec connaissance est toujours poison, et n'en produit pas moins des effets funestes. Il faut absolument m'indiquer quelque moyen pour expier le crime d'avoir volé cette paille.

Le pénitent voyant la délicatesse extrême de son domestique, lui dit que puisqu'il portait le scrupule si loin, il pouvait se purifier de cette faute, si c'en était une, en se plongeant dans l'eau avec ses vêtemens (1).

(1) On sait que les ablutions journalières sont le remède

Le brahme obéit sans délai aux conseils de son maître; après avoir fait ses ablutions, il revint auprès de lui, et pour consommer sa purification, se prosterna trois fois à ses pieds, recevant autant de fois son *assirvadam* (bénédiction).

Tu peux penser comme le sanniassy fut étonné de rencontrer dans cet homme tant de bonne foi et de simplicité. Quel serviteur ai-je donc là! s'écria-t-il, quelle probité! quelle délicatesse! où trouverait-on un homme semblable? Dès ce jour il crut pouvoir mettre en lui une confiance sans bornes; cependant, malgré tous ces témoignages de probité, il n'osait encore lui confier le bâton qui renfermait son argent.

Ce n'était pas assez pour le domestique. Mécontent de voir que sa première ruse n'avait pas complétement réussi, il résolut d'en inventer quelque autre. Un jour donc qu'il conversait avec son maître, il lui fit quelques réflexions sérieuses sur la brièveté de la vie, sur le peu de solidité des biens de ce monde, et finit par lui conseiller d'entreprendre le pélerinage sacré du Gange, pour se laver dans les eaux de ce fleuve

---

que les Indiens emploient pour se purifier de leurs souillures spirituelles et corporelles. Voyez *Mœurs de l'Inde*, t. Ier., page 253 et suivantes.

et obtenir par cette ablution sainte, avec le pardon de ses péchés, l'espérance certaine de jouir dans l'autre vie des joies du *sattia-loca* (1). En donnant ces conseils, le brahme comptait bien qu'en un si long voyage, il naîtrait quelque incident qui lui fournirait l'occasion d'enlever le trésor de son maître.

Après bien des délais, le sanniassy se rendit enfin aux sollicitations répétées de son domestique, et ils se mirent tous les deux en route pour *Cassy*. Chemin faisant, un jour qu'ils passaient près du fleuve *Ratravaty*, le sanniassy voulut y faire ses ablutions; il confie sans soupçon la garde du précieux bambou à son domestique, sur la probité duquel il ne concevait plus le moindre doute; il entre dans le fleuve et le traverse jusqu'à l'autre bord. Pendant qu'il y faisait ses ablutions et ses prières, tournant de temps en temps la tête vers le bord opposé pour surveiller son domestique, il est tout-à-coup distrait par le spectacle suivant:

(1) C'est le nom du paradis de Brahma. Voyez *Mœurs de l'Inde*, tome II, page 428.

Les deux Béliers et le Renard.

Deux béliers qui paissaient sur le bord de ce fleuve s'étaient provoqués au combat; ils se donnaient de si rudes coups de cornes, que la tête de l'un d'eux fut bientôt toute ensanglantée. Un renard, témoin du combat, voyant le sang ruisseler de la tête de ce bélier, s'approcha de lui, le saisit et lui suçait le sang, qui coulait en abondance. Cependant la chute du vaincu n'avait pas apaisé la colère de son adversaire. Dans sa furie, le vainqueur ne fait pas attention au renard qui se trouvait attaché sur la tête de son ennemi, il s'élance, fond impétueusement sur lui et écrase la tête de l'avide renard, qui, se trouvant au milieu, reçoit le coup et tombe mort à l'instant.

Le pénitent avait attentivement observé ce combat; il achève ses ablutions, sort de l'eau et revient sur le rivage. Mais quel est son étonnement et son désespoir lorsqu'il s'aperçoit que son domestique avait disparu, emportant avec lui le bâton, dépositaire de la fortune de son maître.

Je te laisse à juger à quelles plaintes, à quelles lamentations dut s'abandonner l'avare sanniassy.

Hélas! se disait-il dans sa douleur, je connais par une triste expérience la vérité de ce sloca:

Sloca.

« Rien n'est plus séduisant et en même temps plus trompeur que les richesses. Il en coûte pour les acquérir, il en coûte pour les garder, il en coûte pour les dépenser, et il en coûte pour les perdre. »

Cependant ses plaintes ne réparaient pas sa perte. Il fallut enfin mettre un terme à d'inutiles regrets et se lever de la place où le désespoir l'avait arrêté; mais au lieu de continuer son voyage à *Cassy*, il reprit le chemin de son ermitage.

Carataca et Damanaca forment le dessein de faire périr Sandjivaca.

Tu vois, ajouta Carataca, que ce sanniassy et ce renard causèrent leur propre ruine par leur imprévoyance et leur manque de réflexion; de même aussi nous avons travaillé nous-mêmes à notre perte en introduisant imprudemment le taureau à la cour du roi lion.

Maintenant, repartit Damanaca, il ne nous

reste qu'à tâcher de réparer la faute que nous avons commise, et je ne vois pas d'autre moyen de le faire qu'en inventant quelque piége pour faire périr Sandjivaca.

Mais nous sommes trop faibles, reprit l'autre renard, pour exécuter un pareil dessein. Comment prétends-tu te défaire d'un rival si puissant? Quels sont tes moyens?

La ruse et l'artifice, ou le secours d'autrui. C'est par là qu'on vient à bout d'exécuter ce qu'on ne peut accomplir autrement.

Le Corbeau, le Renard et le Serpent.

Dans le désert appelé *Pratama-Sacchy*, vivait un corbeau qui avait construit son nid sur un des plus gros arbres. Sous ce même arbre un serpent monstrueux avait établi son domicile dans un de ces tas de terre élevés par les *cariahs* (fourmis blanches). Lorsque le corbeau s'aperçut qu'il vivait dans le voisinage d'un ennemi si dangereux, il chercha les moyens de l'éloigner ou de le détruire : n'en trouvant aucun, et ne pouvant vivre tranquille auprès d'un pareil voisin, il s'adressa à un renard de sa connaissance, auquel il fit part

du sujet de ses inquiétudes, le priant en même temps de l'aider de ses conseils et de lui suggérer quelque moyen pour faire périr le serpent.

Le Cormoran, les Poissons et l'Écrevisse.

Dans un étang formé par la rivière *Varada*, répondit le renard au corbeau, vivaient autrefois un grand nombre de poissons de toutes les espèces. Un cormoran vint un jour se désaltérer à cet étang, et ayant aperçu la multitude de poissons qui nageaient dans ses eaux limpides, il eût bien voulu pouvoir en faire sa proie; mais l'eau était si profonde qu'il n'y avait pas moyen de les attraper. Pour exécuter son dessein il eut recours à la ruse.

S'approchant de l'étang du côté où l'on voyait nager les poissons en plus grand nombre, il se mit d'une manière humble et d'un air hypocrite dans la posture d'un pénitent. Les poissons, à la première vue d'un ennemi de leur espèce, avaient tous pris la fuite et se tenaient cachés au fond de l'eau. Cependant, lorsqu'ils virent l'air humble et modeste du cormoran, toujours immobile à la même place depuis

long-temps, ils lui demandèrent de loin ce qu'il faisait là.

Hélas ! leur répondit le cormoran, d'un air contrit et d'un ton lamentable, je suis venu au bord de ces eaux pour y expier mes crimes dans l'exercice de la pénitence et pour m'y préparer à une bonne mort. J'ai, à la vérité, commis des meurtres sans nombre, sur-tout sur votre espèce; mais je me suis à la fin converti, et j'ai embrassé l'état de sanniassy dans lequel j'ai résolu de passer le reste de ma vie.

Les poissons, au commencement, se défièrent de ses paroles; cependant voyant que sa conduite ne se démentait pas, ils se familiarisèrent peu-à-peu avec lui, et à la fin ils se persuadèrent que sa conversion était réellement sincère et qu'ils n'avaient plus rien à appréhender de sa part.

Avant d'exécuter son dessein perfide, le cormoran attendit encore quelques jours, après lesquels s'apercevant qu'il avait entièrement gagné la confiance des poissons, un jour que ces derniers étaient tous rassemblés autour de lui, il parut tout d'un coup plongé dans une tristesse profonde; il pleurait en poussant des soupirs et donnait plusieurs signes de la plus vive affliction. Les poissons, étonnés de ce changement subit, lui en demandèrent la cause.

Ah! mes amis, leur répondit le cormoran d'un ton lamentable, je pleure à la vue des malheurs qui doivent bientôt fondre sur vous, car je sais que vous êtes tous destinés à souffrir le plus cruel genre de mort. La connaissance secrète et certaine que j'ai des temps et des saisons m'a appris qu'il doit survenir une sécheresse générale dans tout le pays, et que durant un espace de douze ans il ne tombera pas une goutte d'eau; toutes les rivières, les marais et les étangs se trouveront bientôt à sec, et toute la race *poissonne* qui y vit doit finir par le genre de mort le plus affreux. Cependant l'amitié et l'attachement que j'ai conçus pour vous me portent à vous proposer de vous sauver de la ruine générale, ce que je pourrai exécuter aisément si vous voulez agréer ma proposition. J'ai découvert à quelque distance d'ici, sur une montagne, un grand bassin d'eau limpide formé par une source qui ne doit jamais tarir. Si donc vous désirez vivre, et si vous consentez à vous confier à moi, je me charge de vous transporter tous, l'un après l'autre, sur mon dos dans ce lieu de sûreté.

Au récit du cormoran, l'épouvante se mit parmi les poissons; ils ne pensèrent pas même à douter de sa sincérité. Croyant en même

temps qu'ils n'avaient plus rien à craindre de lui, ils se fièrent à ses promesses et se livrèrent à ce perfide. Ce dernier tirait chaque jour un poisson de l'eau, commençant par les plus gros; il le mettait sur son dos, et le transportait sur le sommet d'un rocher aride, où il le dévorait à son aise.

Bientôt il eut dévoré tous les poissons de l'étang. Il y restait encore une écrevisse, qui, se doutant de la trahison de l'oiseau, résolut de le punir comme il le méritait : pour exécuter son dessein, elle le supplia de lui rendre aussi le même service qu'il avait rendu aux poissons. Le cormoran ne se défiant de rien, met l'écrevisse sur son dos et la transporte sur le rocher. Arrivée là, cette dernière, n'apercevant nulle part le réservoir d'eau, ne remarquant de tous côtés que des rochers arides, et voyant en même temps la place toute couverte d'arêtes de poissons, reconnut sans en pouvoir douter la perfidie du cormoran. Mais celui-ci n'attendit pas long-temps le châtiment qu'il avait mérité; l'écrevisse le saisit par le cou avec ses bras et l'étrangla.

Après s'être ainsi vengée de ce méchant, elle se traîna peu-à-peu dans son ancienne demeure, où elle continua à vivre en paix comme auparavant.

Lorsque le renard eut fini son récit, voilà, dit-il à son ami le corbeau, comment on se défait par la ruse de ceux qu'on a intérêt de détruire. Cherchons maintenant, ajouta-t-il, à inventer quelque artifice pour détruire ton ennemi comme ce cormoran détruisit en premier tous les poissons, et comme il fut ensuite détruit lui-même par l'écrevisse.

Le renard n'eut pas plutôt fini de parler que le corbeau le conduisit au lieu de son domicile et lui montra la demeure de son dangereux voisin.

Sur ces entrefaites, le roi de ce pays étant allé à la chasse dans cette forêt, vint à passer par l'endroit qu'habitaient le corbeau et le serpent, et comme il était fatigué il voulut se reposer sous l'arbre sur lequel le premier avait construit son nid. Ayant auparavant quitté son collier d'or et quelques autres de ses principaux ornemens qu'il posa par terre, il se coucha à l'ombre de l'arbre et s'y endormit. Pendant qu'il était plongé dans le sommeil, le renard s'approcha et fit un signe au corbeau : celui-ci descendit sans bruit, et, par le conseil du renard, prit avec son bec le collier d'or du roi, et l'enfonça bien avant dans le trou où vivait le serpent; après quoi ils se retirèrent tous les deux en silence.

Un des suivans du roi qui avait aperçu ce qui venait de se passer, en avertit son maître dès qu'il fut éveillé. Celui-ci appela aussitôt ses gens et ordonna qu'on creusât la terre à l'endroit où son collier d'or avait été introduit par le corbeau. Pendant qu'on exécutait ses ordres, le serpent, qui était caché dans le trou, se sentant pressé, sortit en fureur et fit mine de s'élancer sur ceux qui troublaient son repos; mais les personnes qui étaient à l'entour se tinrent sur leurs gardes, firent pleuvoir sur lui une grêle de pierres et l'écrasèrent; puis, continuant de creuser la terre, ils recouvrèrent le collier d'or du roi.

Après que le corbeau eut ainsi assouvi sa haine en causant par ruse la mort de son ennemi, il vécut tranquille et heureux sur son arbre, au sein de sa famille.

C'est ainsi, ajouta Damanaca après avoir fini son récit, qu'on se défait par la ruse de ceux dont on ne peut se défaire par la force.

Sloca

« Ce n'est pas dans le corps que réside la force, c'est dans l'esprit, et celui-là est le plus fort qui est le plus rusé. »

Si tu doutais de la vérité de cette ancienne maxime, l'exemple suivant suffirait pour te convaincre.

Le Lion, les Animaux et le Jackal.

Dans le désert appelé *Madonnahta-Vanantra*, vivait un lion nommé Pondarica, la terreur et le fléau de toutes les autres espèces d'animaux qui avaient établi leur demeure dans le même lieu. Ces derniers, craignant de voir bientôt leurs races entièrement exterminées, formèrent le dessein de quitter cette contrée et de se reti rer dans quelque forêt éloignée hors de la portée d'un si cruel ennemi : ils étaient sur le point d'exécuter cette résolution désespérée, lorsqu'un vieux jackal les arrêta par ses conseils.

Pourquoi, leur dit-il, quitter ainsi précipitamment le lieu de notre naissance, la terre où nos pères ont vu le jour? Avant d'en venir à une pareille extrémité, voyons au moins d'abord s'il n'y a pas quelque moyen de composer avec notre ennemi et de vivre en paix avec lui.

Les animaux approuvèrent l'avis du jackal, et le députèrent aussitôt pour proposer au lion

quelque voie d'accommodement, ou du moins pour diminuer l'acharnement qu'il mettait à les poursuivre, et pour savoir de lui à quelles conditions il voulait consentir à les laisser vivre en paix..

Le jackal partit sans délai, et s'étant présenté devant le lion: Pourquoi cherches-tu donc à détruire inutilement nos espèces? lui dit-il. Du train dont tu vas, il ne restera bientôt plus un seul animal dans cette vaste forêt, et tu finiras toi-même par mourir de faim. Consens à vivre en bonne intelligence avec nous, nous nous engageons de notre côté à pourvoir abondamment à tous tes besoins, et à te nourrir sans rien faire.

Comment cela? répondit d'un air fier le lion, étonné du langage que venait de lui tenir le jackal.

Oui, reprit le jackal, si tu veux nous laisser vivre tranquilles, nous te promettons de t'amener tous les jours un animal pour assouvir ta faim.

Le lion accepta ces conditions, et les animaux de leur côté furent exacts à remplir leurs engagemens, et ne manquèrent pas de lui amener chaque jour un animal pour être dévoré. Chaque espèce en fournissait un à son tour, et

après qu'un grand nombre d'autres animaux eurent été ainsi dévorés, vint le tour du jackal. Le jour qu'il devait être conduit auprès du lion pour lui servir de pâture, il convoqua une assemblée générale des animaux, et leur exposa que le remède qu'ils avaient cru trouver à leurs premiers malheurs, n'était qu'un palliatif, et qu'ils n'en finiraient pas moins par être tous dévorés en détail. Il ajouta que pour éviter la ruine générale qui les menaçait, il n'y avait pas d'autre moyen que d'inventer quelque artifice pour faire périr leur ennemi.

Les animaux, saisis d'étonnement à la proposition du jackal, et se regardant les uns les autres, lui demandèrent quels moyens il avait pour exécuter une entreprise si désespérée.

Je n'ai besoin pour cela du secours de personne, répondit le jackal, et je me charge moi seul d'en venir à bout. Apprenez de moi que ce qui ne peut s'exécuter par la force s'accomplit par la ruse :

L'Oiseau-Titty, l'Éléphant, le Taon, le Renard et la Grenouille.

Dans le désert *Cammaca-Vanantra*, vivait un oiseau titty (1). La place où il avait fixé sa demeure était fréquentée par un éléphant, qui ne manquait jamais de marcher sur son nid et d'écraser ses œufs. Le titty lui fit souvent d'humbles remontrances sur son manque de commisération; mais l'éléphant ne fit pas la moindre attention à ses plaintes, et continua de détruire sans pitié la petite famille que mettait au monde le pauvre oiseau.

Le titty, désespéré de se voir condamné par la cruauté de cet éléphant impitoyable à vivre sans postérité, résolut d'inventer quelque moyen pour perdre ce puissant ennemi : pour cela il s'adressa à un renard qui vivait dans son voisinage, auquel il raconta, en se lamentant, le sujet de sa douleur. Le renard, après avoir entendu son récit, lui dit de se consoler et de reprendre courage, lui promettant d'inventer

(1) Espèce de grosse alouette.

bientôt quelque artifice pour faire périr son ennemi.

Pour cette fin, il s'associa un corbeau, un taon et une grenouille, et ils allèrent tous ensemble à la recherche de l'éléphant. Après l'avoir cherché quelque temps, ils le rencontrèrent couché à l'ombre d'un gros arbre. Dès qu'ils l'aperçurent, le renard fit un signe au corbeau, qui alla se placer sur le front de l'éléphant, et de là lui donnait de grands coups de bec sur les yeux; tandis que le taon, entrant dans une de ses oreilles, lui causait des démangeaisons insupportables : l'éléphant ne pouvant se défaire de ces deux ennemis acharnés à le poursuivre, poussait des cris horribles, et courant furieux de côté et d'autre, cherchait quelque soulagement aux maux qu'il endurait.

Sur ces entrefaites, la grenouille sauta dans un puits qui se trouva dans le voisinage, et se mit à coasser de toutes ses forces. L'éléphant, entendant les coassemens de la grenouille, jugea qu'il devait y avoir de l'eau dans cet endroit. Il y courut donc vite pour s'y plonger et se délivrer par ce moyen des deux ennemis qui lui faisaient endurer de si cruels tourmens. Arrivé au bord du puits, la douleur qu'il éprouvait

lui ôtant toute réflexion, il s'y jeta et mourut de sa chute.

Après avoir causé la ruine de ce puissant ennemi, le renard renvoya le titty à son nid, et celui-ci y vécut long-temps dans une parfaite tranquillité; quant à lui, il rassembla sa famille et ses amis et ils trouvèrent tous de quoi se régaler abondamment plusieurs jours des dépouilles de l'éléphant.

Le jackal avait terminé son récit. S'adressant aux animaux rassemblés autour de lui : Suis-je donc, leur dit-il, moins que l'oiseau titty, et puisque celui-ci trouva les moyens de faire périr un éléphant, ne pourrai-je pas trouver aussi quelque ruse pour perdre le lion, notre ennemi commun? Après ces paroles, il renvoya tous les autres animaux, et s'achemina seul vers l'antre du lion.

Chemin faisant, il passa près d'un puits, et ayant regardé au fond, il y vit son image représentée dans l'eau. Réfléchissant sur ce phénomène : Voici, dit-il, un excellent moyen pour tromper le lion et le perdre. Et après avoir bien dressé son plan pour exécuter ce dessein, il se présenta devant le lion d'un air triste, et lui dit : Je viens à toi pour te servir de pâture aujourd'hui, parce que c'est mon tour. Cependant,

avant de mourir, j'ai à t'apprendre une nouvelle si fâcheuse que je n'ose te l'annoncer.

Le lion, rempli de trouble et d'étonnement, en entendant les dernières paroles du jackal, lui dit de s'expliquer et de parler sans déguisement. Eh bien, répliqua le jackal, puisque tu l'ordonnes, je vais t'avertir du danger qui te menace. A peu de distance du lieu de ta demeure se trouve un autre lion qui cherche l'occasion de te supplanter et de te détruire; et afin de mieux cacher son dessein, il vit retiré et inconnu au fond d'un puits, d'où il n'attend qu'une occasion favorable pour tomber sur toi à l'improviste, te tuer, et régner ensuite à ta place dans cette forêt.

Le lion, en apprenant cette nouvelle inattendue, entra aussitôt dans un violent transport de colère. C'est aujourd'hui, s'écria-t-il, que je reconnais la vérité de cette ancienne maxime :

Sloca.

« Le supplice des savans, c'est l'affront; le supplice des rois, l'ignorance; le supplice des femmes, un mari infidèle; et le supplice des puissans, c'est d'avoir des rivaux. »

Montre-moi sur l'heure, ajouta-t-il, l'endroit

où se tient caché mon rival, afin que je l'immole sans délai à ma vengeance.

Le jackal conduisit le lion au bord du puits, lui dit de regarder au fond, et qu'il y verrait son ennemi.

Le lion, hérissant sa crinière et se battant les flancs avec sa queue, s'approche en fureur du puits, regarde, et voit son image peinte dans le fond de l'eau; il la prend pour un objet réel, et s'imaginant que ce qu'il aperçoit est en effet un autre lion, il pousse un rugissement horrible, et se précipite dans le puits pour combattre ce prétendu rival. Aussitôt qu'il y fut tombé, le jackal appela à son secours les autres animaux; ils firent rouler dans le puits de grosses pierres, et écrasèrent ce cruel ennemi de leurs espèces. Après s'être ainsi délivrés de ce terrible animal, ils vécurent tranquilles dans leur désert.

Je sais, ajouta Damanaca, que nous ne sommes pas doués de la force; mais nous avons en partage l'esprit et la ruse, moyens infaillibles pour venir à bout de nos desseins.

Carataca ne se rendait pas encore. Réfléchissons avant d'agir, dit-il à son tour, et rappelons-nous qu'il arrive souvent que les ruses que nous dirigeons contre les autres tournent à notre propre ruine comme je vais te le prouver.

La Prostituée, l'Amant et la Mère.

Dans la ville de *Rettna-Poury* vivait une prostituée du nom de Harou-Sany. Un jeune homme riche et de belle figure ayant fait connaissance avec elle, ils conçurent l'un pour l'autre une passion mutuelle si vive, qu'ils ne se quittaient plus. Le jeune homme, dans la violence de sa passion, livra à sa maîtresse tout ce qu'il possédait d'argent et de joyaux. La mère d'Harou-Sany ne tarda pas à s'apercevoir que sa fille avait réussi à dépouiller son amant de toutes ses richesses et que ce dernier n'apportait plus rien à la maison. Elle fit des reproches à sa fille de ce qu'elle continuait à le recevoir, lui rappelant que le métier de prostituée était de faire des dupes, et de n'accorder ses faveurs qu'à ceux qui les payaient: Maintenant, disait-elle, que votre amant est réduit à la misère, il faut l'abandonner et vous en attacher quelque autre qui soit en état de vous apporter de nouvelles richesses. Souvenez-vous, ajouta-t-elle, de cette ancienne maxime :

Sloca.

« Les oiseaux ne se reposent pas sur les arbres où il n'y a plus de fruits. Les quadrupèdes quittent les forêts lorsque les arbres dépouillés de leurs feuilles ne leur fournissent plus d'ombre. Les insectes laissent les plantes qui n'ont plus de fleurs. Les sangsues sortent des sources lorsqu'elles tarissent. Un ministre quitte le service d'un roi obstiné. Les femmes abandonnent un homme devenu vieux et misérable. C'est ainsi que l'intérêt est le mobile de tous les êtres. »

Mais Harou-Sany ne faisait aucune attention aux remontrances de sa mère, et elle continuait toujours d'entretenir les mêmes liaisons avec son amant. La mère, alors, résolut de faire périr ce dernier; n'osant pas cependant exécuter ouvertement son dessein, elle tenta de l'accomplir par la ruse : pour cela, elle se procura le poison le plus subtil qu'elle put trouver, et ayant construit un tube qui pût répondre à son projet, elle le remplit de ce poison réduit en poudre.

Lorsque tout fut préparé, elle choisit le temps où le jeune homme dont elle voulait causer la mort dormait d'un profond sommeil. Elle s'ap-

proche sans bruit, et lui introduisant doucement un bout de ce tube dans l'anus, elle applique sa bouche sur l'autre bout pour lui souffler le poison dans le corps : pour le lancer avec plus de force elle prend sa respiration ; mais, dans ce moment, un vent subit s'échappe des entrailles du jeune homme, et sort avec tant d'impétuosité, qu'il renvoie dans l'estomac de la vieille tout le poison contenu dans le tube. Cette femme mourut sur la place, et se trouva punie par les moyens mêmes qu'elle avait inventés pour causer la ruine d'autrui.

Tu vois par cet exemple, ajouta Carataca en terminant son récit, que nos ruses tournent quelquefois contre nous-mêmes, et que là où nous voulons une chose, les Dieux et notre destin en veulent une autre.

Un autre exemple, continua-t-il, en confirmant cette vérité, t'apprendra en même temps que dans nos entreprises nous devons user de moyens proportionnés aux fins que nous voulons obtenir.

Les deux Moineaux plaideurs.

Un moineau avait construit son nid sur un gros arbre. Après la saison des fruits, ce nid lui devenant inutile, il l'abandonna, et un autre moineau y vint établir son domicile. Le premier propriétaire, informé de cette circonstance, vint pour chasser l'intrus, et réclamer une propriété qu'il disait lui appartenir. Le moineau nouveau venu s'obstinait de son côté et ne voulait pas céder la place, disant qu'il s'y était logé, parce qu'il l'avait trouvée abandonnée et qu'il était résolu à y rester. Comme ils ne pouvaient s'accorder ensemble, ils convoquèrent une assemblée générale de tous les oiseaux, et vinrent plaider leur cause devant eux. Les oiseaux réunis furent aussi surpris qu'indignés qu'on les eût tous rassemblés pour un sujet si futile. Ils engagèrent les plaideurs à vivre en paix ensemble, et leur dirent que leur domicile commun, la demeure qui leur apartenait à tous, c'étaient les arbres sur lesquels il se trouvait le plus de fruits, et ils ajoutèrent que ce n'était pas la peine de faire tant de bruit pour un nid de moineau.

Les deux plaideurs, peu satisfaits de la décision des arbitres, quittèrent l'assemblée, résolus de porter l'affaire devant le roi du pays. Ils prirent cette détermination imprudente malgré les représentations des autres oiseaux, qui cherchèrent à les en dissuader.

Le Roi et le Chasseur.

Dans la ville de *Santa-Poura*, leur dirent les autres oiseaux, vivait le roi Vissarada-Raya. Ce prince, désirant devenir gros et gras, demanda à ses médecins par quels moyens il pourrait acquérir de l'embonpoint. Ces derniers lui répondirent que c'était sur-tout par l'usage habituel de la viande. En conséquence le roi résolut d'en user, et ayant fait venir les meilleurs chasseurs de son pays, il leur ordonna de lui apporter chaque jour quelque animal, afin qu'il pût se nourrir de sa chair. Les chasseurs obéirent à ses ordres, et ne manquèrent pas de lui fournir chaque jour la quantité de gibier nécessaire à sa consommation.

Un jour cependant, la pluie ne cessant de tomber par torrens, les chasseurs ne purent aller à leurs excursions ordinaires de chasse; un seul

toutefois, malgré le mauvais temps, essaya de parcourir une partie de la forêt où le gibier abondait davantage. Mais quelque peine qu'il se donnât, quelque fatigue qu'il prît, il ne put rien rencontrer.

Comme il retournait chez lui, il rencontra au pied d'un arbre un rayon de miel, qu'il cueillit et qu'il apporta au roi, lui disant que c'était tout ce qu'il avait pu se procurer ce jour-là. Le roi reçut ce rayon de miel avec plaisir, et durant le temps qu'il le mangeait, un petit morceau étant tombé par terre, une mouche vola dessus. Un de ces petits lézards qu'on voit courir sur les murailles des maisons, vit cette mouche se reposer sur ce brin de miel, et courut sur elle pour la dévorer. Une mangouste, que le roi élevait, et qui était alors sur ses genoux, n'eut pas plutôt aperçu le petit lézard, qu'elle sauta sur lui pour le saisir et en faire sa proie. Dès que le chien du chasseur qui avait apporté le rayon de miel vit la mangouste par terre, il se jeta sur elle pour la mordre; et le roi ne vit pas plutôt sa mangouste en danger, qu'il saisit un gros bâton et en frappa rudement le chien. Le chasseur, à son tour, mécontent de voir maltraiter ainsi son chien, voulut prendre parti pour sa pauvre bête, et demanda au roi d'un ton d'assez mau-

vaise humeur pourquoi il battait son chien, ajoutant que c'était cet animal qui le faisait vivre, et qu'il aimerait mieux être battu lui-même que de voir battre son chien.

Le roi, irrité de la remontrance du chasseur, ordonna à ses gens de le saisir, de le lier et de le punir pour son insolence. Dans le temps qu'on le fustigeait sévèrement, les autres chasseurs, qui se trouvaient rassemblés en grand nombre dans la ville royale et les environs, apprirent le cruel châtiment du chasseur; tous ressentirent l'injure faite à un de leurs compagnons et s'attroupèrent en tumulte; ils levèrent l'étendart de la révolte, pillèrent et s'accagèrent totalement la ville.

Que cet exemple, ajoutèrent les oiseaux en s'adressant aux deux moineaux qui les avaient choisis pour juges, vous apprenne à quels dangers on s'expose souvent pour de légers sujets.

Cependant les plaideurs ne tinrent aucun compte des sages avis des arbitres, et persistèrent dans la résolution d'aller faire décider leur querelle au tribunal du roi: pour justifier cette démarche téméraire, ils citaient cette ancienne maxime:

Sloca.

« Comme la fierté est la plus belle qualité d'un éléphant; la lune, le plus bel ornement de la nuit; le soleil, le plus bel ornement du jour; la modestie, la plus belle qualité d'une femme; la vivacité, la plus belle qualité d'un cheval; la douceur dans les paroles, le plus bel ornement du discours; des enfans vertueux, le plus bel ornement des familles : de même la justice est la plus belle qualité des rois. »

Voilà pourquoi, ajoutèrent-ils, nous voulons aller auprès du roi pour faire juger notre procès à son tribunal. En même temps ils se mirent en route et se présentèrent devant le prince, à qui ils expliquèrent le sujet de leur différent, le suppliant de décider leur querelle.

Le roi, après avoir entendu le rapport de ces deux moineaux, se mit à rire; et ne pouvant concevoir comment deux misérables oiseaux avaient eu l'audace de venir de si loin le troubler pour un sujet si ridicule, il les renvoya en les invitant à s'arranger entre eux. Mais les moineaux persistèrent à lui demander justice.

Le prince, étonné de leur obstination, leur dit qu'il ne connaissait pas assez bien leurs lois et leurs usages pour terminer leur différent, et

leur ordonna de convoquer dans son palais une assemblée générale de tous les oiseaux pour juger le procès.

Les plaideurs, ne voyant pas d'autre voie pour obtenir justice, assemblèrent tous les oiseaux du voisinage, et lorsqu'ils furent tous rendus dans l'appartement que le roi leur avait assigné, celui-ci s'y rendit aussi, et son premier soin fut de saisir les deux moineaux plaideurs, de leur tordre le cou, de les faire rôtir et de les manger. En même temps il enferma tous les autres oiseaux dans l'appartement où ils se trouvaient rassemblés, de manière qu'aucun ne pût échapper. Chaque jour il en envoyait chercher le nombre et les espèces qu'il désirait pour sa nourriture, jusqu'à ce qu'ils fussent tous mangés jusqu'au dernier.

Ceci nous prouve, ajouta Carataca en finissant son récit, qu'il faut toujours proportionner les moyens à la fin qu'on se propose, et nous voyons en même temps que là où nous cherchons notre avantage, les Dieux et notre destin nous font quelquefois trouver notre ruine.

Carataca et Damanaca persistent dans le dessein de faire périr Sandjiwaca.

A ces divers exemples les deux renards avaient opposé successivement des réflexions pour ou contre le projet de faire périr leur rival.

A la fin Damanaca reprit la parole : Quelque spécieux que soient tes exemples et tes raisonnemens, dit-il, je persiste à croire qu'il est de notre intérêt de poursuivre notre projet. Quand une entreprise est formée, ce ne sont pas les dangers et les difficultés dont elle paraît environnée qui doivent en détourner : l'audace et la ruse employées à propos surmontent tous les obstacles, et ce qui d'abord semblait devoir causer notre ruine tourne à la fin à notre avantage.

Le Lion, le Bouc et le Renard.

Un troupeau de boucs, ajouta-t-il, paissait paisiblement dans le désert *Carala-Vanantra.*

Un soir, comme ils retournaient à leur étable, un vieux bouc, n'ayant pu suivre ses compagnons, demeura seul dans les bois et chercha un asile dans une caverne qu'il trouva par hasard au milieu de la forêt. En y entrant, il aperçut un lion monstrueux qui y était couché; il fut d'abord saisi de frayeur à la vue de ce terrible animal. Cependant, réfléchissant que s'il essayait de fuir, le lion l'aurait bientôt atteint, il vit qu'il ne lui restait qu'une chance de salut : c'était de payer d'effronterie et de faire bonne contenance. Dans cette idée, il s'avança vers le lion d'un pas grave et assuré, sans témoigner la moindre frayeur. Étonné de voir ce bouc s'approcher de lui avec tant de hardiesse : Quelle espèce d'animal est-ce donc là, se dit le lion en lui-même, pour oser m'approcher avec tant d'assurance? Tous les autres animaux évitent ma rencontre, ou, lorsqu'ils m'aperçoivent, saisis de frayeur, ils cherchent leur salut dans une prompte fuite, et celui-ci vient à moi comme s'il avait dessein de m'attaquer!

En disant ces mots, il s'approche du bouc, et le fixant d'un air un peu déconcerté : Qui es-tu, avec ta longue barbe? lui demanda-t-il. Je suis le seigneur bouc, répond celui-ci d'un ton ferme; je suis un dévot de Siva. J'ai promis à

cette divinité de dévorer en son honneur cent-un tigres, vingt-cinq éléphans et dix lions. J'ai fait vœu en même temps de laisser croître ma barbe jusqu'à ce que j'aie accompli ma promesse. J'ai déjà dévoré les cent-un tigres et les vingt-cinq éléphans, et je suis à présent à la recherche des lions. Aussitôt que j'en aurai dévoré dix, mon vœu se trouvera accompli, et je pourrai alors couper ma longue barbe.

Le lion, surpris et saisi de frayeur au discours du bouc, et s'imaginant qu'il avait en effet formé le projet de le dévorer, sortit à l'instant de sa caverne et prit la fuite.

Pendant qu'il fuyait, il fit rencontre d'un renard, qui, le voyant hors d'haleine, l'arrêta pour lui demander la cause de sa frayeur, et en même temps pour lui témoigner sa surprise de voir que le roi et le maître des animaux, celui en présence duquel tous les autres demeuraient immobiles d'effroi, abandonnait ainsi avec tant de précipitation le lieu de sa demeure.

Le lion exposa au renard le sujet de ses alarmes, et lui fit une longue description de l'animal qui les avait causées : Jamais, lui dit-il, je n'ai vu d'animal aussi terrible; il a sur le front deux cornes énormes; une barbe d'une

longueur démesurée descend de son menton; à côté de cette longue barbe on voit suspendus deux gros mamelons charnus qui joignent sa poitrine. En un mot jamais de ma vie je n'ai vu d'objet aussi capable de glacer d'effroi.

Le renard, au récit du lion, reconnut aussitôt que le sujet de tant d'épouvante n'était autre chose qu'un bouc; il se mit à pousser des éclats de rire et le railla de s'être ainsi laissé épouvanter par un poltron de bouc. Il essaya ensuite de le rassurer et lui dit que l'objet qui lui avait causé une si grande frayeur était un des plus faibles et des plus lâches parmi tous les animaux; il l'engagea à revenir sur ses pas, à le saisir et à le dévorer.

Enhardi par les paroles du renard, le lion consentit à retourner avec lui à la caverne où il avait laissé le bouc.

A la vue du lion revenant en la compagnie du renard, le bouc se douta bien que ce dernier lui avait joué ce tour. Rappelant toute sa présence d'esprit à la vue du nouveau danger dont il se voit menacé, il s'avance vers eux avec une contenance assurée; et s'adressant au renard, lui dit d'un ton de colère : Est-ce ainsi que tu exécutes mes ordres? Je t'avais envoyé pour m'amener dix lions afin de les dévorer tous à-la-

fois, et tu ne m'en amènes qu'un seul! tu seras puni de ta négligence coupable.

Le lion n'eut pas plutôt entendu cette vive apostrophe du bouc au renard, que, s'imaginant que ce dernier le trahissait, il fut saisi d'une nouvelle frayeur, et prit la fuite à l'instant même, récitant en fuyant cette ancienne maxime :

Sloca.

« Il ne faut jamais s'exposer à l'inimitié de son cuisinier, des médecins, des poètes et des magiciens; il faut se garder d'avoir querelle avec le gouverneur de son pays, avec les personnes riches, avec ceux qui sont plus puissans que nous et avec les gens obstinés. »

Le bouc, ainsi délivré par la ruse d'un si dangereux ennemi, continua de vivre paisiblement dans cette forêt.

Tu le vois, continua Damanaca, en joignant l'audace à la ruse, on peut surmonter les plus grandes difficultés et venir à bout des entreprises les plus périlleuses. Encore un exemple et tu n'auras plus de doute que la ruse secondée du secours d'autrui peut nous défaire des rivaux les plus puissans.

Le Chameau, le Renard, le Chien sauvage, le Corbeau et le Lion.

Dans le désert *Neimicha-Arania* habitait un lion au service duquel étaient attachés un renard, un chien sauvage et un corbeau. Pendant qu'ils vivaient heureux ensemble dans la paix et la concorde, un vieux chameau, fatigué des travaux et des mauvais traitemens dont l'accablait son maître, s'échappa d'auprès de lui et se réfugia dans la même forêt où demeuraient le lion et ses trois serviteurs. Un jour que ces derniers se promenaient dans la forêt, ils rencontrèrent le chameau. Une rencontre si extraordinaire les surprit; et renard de songer aussitôt aux moyens de faire périr ce nouveau venu, afin de pouvoir ensuite se repaître de ses dépouilles. Il communiqua son projet à ses compagnons, qui l'approuvèrent à l'unanimité. Mais se défaire par eux-mêmes d'un animal si fort, ce n'était pas chose possible, il fallait donc employer quelque ruse pour le faire tuer par le lion leur maître. En un instant un plan est dressé par le renard, qui, passant de suite à l'exécution, s'ap-

proche du chameau, lui témoigne sa surprise de le voir ainsi seul errer dans cette forêt, et lui demande quelle cause l'a conduit dans ce lieu. Le chameau, ne soupçonnant aucun artifice, lui raconta sans déguisement les motifs qui l'avaient porté à s'échapper d'auprès de son maître, se plaignant sur-tout des mauvais traitemens qu'il n'avait cessé de recevoir de lui pour les services sans nombre qu'il lui rendait chaque jour.

Le renard parut approuver la fuite du chameau, et après quelques paroles de consolation: Le lieu que tu as choisi pour ta demeure, lui dit-il, est le domaine d'un lion qui y exerce l'empire : ainsi il convient que tu te rendes auprès de lui pour lui payer le tribut de ton hommage et solliciter la faveur de sa protection.

Pourquoi, répondit le chameau, me conseilles-tu une pareille démarche? Que peut-il y avoir de commun entre le roi lion et un malheureux tel que moi, abandonné de tout le monde? Et comment un misérable de mon espèce oserait-il se présenter devant un souverain si puissant?

Ce sont sur-tout les faibles, repartit le renard, qui ont besoin de la protection des grands et qui doivent tâcher de se les rendre favorables en s'humiliant devant eux : ainsi suis-nous. Nous

te conduirons à la demeure du lion notre maître et nous t'introduirons auprès de lui.

Le chameau ne se défiait d'aucune trahison de la part du renard. Il suivit ses conseils et l'accompagna auprès du lion. Le renard en l'introduisant rapporta à son maître les motifs qui avaient engagé ce nouveau venu à se réfugier dans ce désert, où il désirait finir ses jours à l'ombre de sa puissante protection.

Le lion reçut le chameau avec bonté, le traita avec douceur, devint familier avec lui, et fut si satisfait de son bon naturel, qu'il lui accorda toute sa confiance et le fit son premier ministre. Les trois amis qui l'avaient introduit, voyant l'ascendant que ce nouveau venu avait gagné sur l'esprit de leur maître, ne savaient quel moyen prendre pour exécuter leur premier dessein et faire périr le chameau par la griffe du lion.

Sur ces entrefaites, le roi lion vint à tomber malade, et comme sa maladie le laissa longtemps dans un grand état de faiblesse, il ne pouvait plus aller à la chasse. Un jour, pressé par la faim, il appela ses trois serviteurs, leur exposa ses besoins urgens et leur ordonna de lui apporter au plus vite quelque animal pour le dévorer et apaiser les cris de la nature.

Les trois animaux s'excusèrent en disant qu'ils

ne pouvaient pas faire l'impossible, et qu'il savait bien lui-même qu'aucun d'eux ne possédait ni la force ni les autres moyens d'attaquer et en détruire les espèces d'animaux dont il avait coutume de se repaître. Cependant, ajouta le renard, si vous vous trouvez en effet si vivement poursuivi par les tourmens de la faim, vous pouvez satisfaire abondamment ce besoin impérieux sans qu'il soit nécessaire d'aller au loin pour cela. Vous n'avez qu'à tuer le chameau qui vit auprès de vous; dans la nécessité où vous vous trouvez réduit, vous pouvez vous permettre cette action sans scrupule, et lui, de son côté, doit se soumettre sans murmure à sa triste destinée, puisqu'une ancienne maxime dit :

Sloca.

« Celui qui livre sa vie pour sauver celle du maître sous la dépendance duquel il vit, s'attire pour toujours, par cet acte de dévouement, la faveur de *Sri-narayana* (Vichnou). »

Ou bien, continua le renard, s'il vous en coûte trop de sacrifier la vie du chameau pour sauver la vôtre, tuez-nous tous trois, nous mourrons contens en pensant que nous perdrons la vie pour sauver celle de notre maître.

Le discours du renard fit sur le lion toute l'impression qu'il en attendait, et ce dernier ne pouvant plus supporter les angoisses de la faim cruelle qui le dévorait, se jeta sur le chameau, le tua et se rassasia abondamment de sa chair. Après que le lion en eut dévoré une partie, le renard, le chien sauvage et le corbeau se régalèrent du reste pendant plusieurs jours.

C'est ainsi, ajouta Damanaca en terminant son récit, qu'il nous faut perdre le taureau notre rival, à l'aide de la ruse et du secours d'autrui. Les exemples suivans te démontreront que par ces deux moyens on vient à bout de toute sorte d'entreprise.

L'Oiseau Titiba et la Mer.

Un oiseau titiba avait établi son nid sur le bord de la mer, et là vivait tranquille avec sa compagne. Ces deux oiseaux se virent longtemps sans postérité; mais à la fin ils obtinrent de la faveur des Dieux ce qu'ils désiraient avec tant d'ardeur. Aussitôt que leurs petits furent éclos, la femelle titiba, s'adressant à son mâle, lui dit qu'elle éprouvait les plus vives alarmes

de se voir ainsi exposée avec sa famille sur le bord de l'eau, et qu'elle appréhendait qu'au temps de la pleine lune, où la mer, en fureur, franchissait ses limites et balayait tout ce qui se trouvait à sa rencontre, leurs petits ne fussent aussi enlevés par cet élément sans pitié. Elle conseilla donc à son mari de choisir un autre domicile plus sûr, et de s'y transporter avec leur famille.

Le titiba mâle rit de la crainte de sa femelle et se moqua d'elle: Qu'y a-t-il de commun, dit-il, entre la mer et nous? Et quels motifs pourraient engager ce puissant élément à s'emparer d'un aussi petit objet que le sont nos petits? Notre domicile se trouve établi ici, et il y restera malgré tes vaines alarmes. Quant à moi, ajouta-t-il, bien loin d'avoir quelque inquiétude à ce sujet, je me vois au contraire à l'abri de tout danger en vivant dans la proximité d'un si puissant voisin et sous sa protection. Écoute ce que peuvent gagner les faibles en vivant auprès des puissans:

Les deux Aigles, la Tortue et le Renard.

Dans le désert *Imala-Sarassy* vivait une tor-

tue sur les bords d'une rivière qui traversait ce lieu; près de l'endroit où demeurait la tortue étaient plantés différens gros arbres dont les feuillages servaient de demeure à deux aigles. Ces aigles trouvaient là de quoi subsister abondamment sur un manguier qui produisait des fruits d'un goût délicieux, et chaque jour la tortue se rendant sous cet arbre, s'y rassasiait des fruits que les deux aigles laissaient tomber sur la terre.

En vivant ainsi dans le voisinage les uns des autres, les aigles et la tortue avaient contracté la plus étroite amitié. Cependant, après un assez long séjour dans ce lieu, les aigles se disposèrent à le quitter et à aller établir leur domicile dans une autre contrée lointaine. Lorsque la tortue apprit leur dessein, elle fut au désespoir de voir ses deux intimes amis se préparer à la quitter, et elle fit tous ses efforts pour les détourner de leur projet et les engager à rester à l'endroit où ils vivaient ensemble. Mais voyant qu'elle ne gagnait rien et que la détermination des aigles était invariablement prise, elle les conjura de ne pas l'abandonner, et puisqu'ils étaient décidés à quitter ce lieu, elle les supplia de la conduire avec eux.

Comment cela se peut-il? répondirent les

aigles, tu es un amphibie, habitant des eaux et de la terre; et nous nous sommes les habitans des airs : quel moyen y a-t-il de pouvoir voyager ensemble?

Malgré ces représentations, la tortue continua de presser instamment ses amis de la conduire avec eux; leur disant que s'ils lui refusaient cette grâce, elle mourrait de douleur et de désespoir après leur départ.

Les aigles, à la vue de la douleur de leur amie, touchés de compassion, consentirent à la transporter avec eux. Pour exécuter ce dessein, ils apportèrent un bâton, et le prenant chacun par un bout avec leur bec, ils dirent à la tortue de le bien saisir avec les dents par le milieu et de bien prendre garde après qu'ils l'auraient élevée en l'air de ne pas proférer une seule parole; celle-ci promit à ses deux amis de se conformer à leurs recommandations, elle saisit avec ses dents le bâton par le milieu; les aigles prirent leur vol et s'élevèrent dans les airs.

Tandis qu'ils planaient majestueusement dans les régions supérieures de l'air, un renard les aperçut, et voyant en même temps la tortue qu'ils portaient suspendue à un bâton, il chercha aussitôt une ruse pour faire lâcher prise à

cette dernière, et en faire sa proie. S'adressant donc aux aigles : Que vous autres, seigneurs aigles, leur dit-il, voyagiez dans les régions supérieures des airs, c'est une chose qui vous convient et à laquelle personne ne trouvera à redire; mais que cette *sotte* de tortue veuille se donner les tons de vous imiter, c'est ce qui doit choquer tout le monde.

Les aigles continuèrent leur route sans rien répondre au renard; mais la tortue, piquée de s'entendre appeler *sotte* par ce dernier, voulut lui rendre injure pour injure. Elle ouvre la gueule pour lui répondre, lâche le bâton auquel elle se tenait suspendue par les dents, et tombe sur la terre.

Dès qu'elle fût tombée le renard courut vite pour la dévorer, il essaya à plusieurs reprises de la mordre; mais l'écaille dont elle était enveloppée se trouva si dure que les dents du renard ne purent jamais la pénétrer. Surpris de trouver tant de résistance : Qu'est-ce cela, dit-il, dame tortue? ta peau est furieusement dure!

Comment cela serait-il autrement, ami renard, répondit la tortue, j'ai voyagé si long-temps dans les airs, exposée aux plus vives ardeurs du soleil, que ma peau s'est tout-à-fait desséchée et durcie. Si tu voulais me transporter dans l'étang voisin,



Imp. Ch. Delâtre.

je me ramollirais peu-à-peu dans l'eau, et tu pourrais ensuite me dévorer à ton aise.

Le renard, ne soupçonnant aucun artifice dans la réponse de la tortue, la prit et la transporta dans un étang voisin. Toutefois il prenait la précaution de lui tenir une patte appuyée sur le dos, pour empêcher qu'elle ne pût s'échapper; après qu'elle eut été quelque temps dans l'eau : Eh bien, amie tortue! lui dit le renard, ta peau n'est-elle donc pas encore ramollie? Elle est devenue molle, repartit la tortue, dans toutes les parties du corps, excepté sur le seul endroit où tu tiens la patte appuyée, car l'eau n'a pu y pénétrer encore. Si tu veux la retirer pour quelques instans, cet endroit se ramollira aussi en s'humectant, et tu pourras ensuite faire de moi ce qu'il te plaira.

Le renard retira aussitôt sa patte de dessus le dos de la tortue; mais celle-ci ne se sentit pas plus tôt en liberté qu'elle plongea vite dans le fond de l'eau, à un endroit où le renard ne pouvait atteindre; et dès qu'elle se vit en lieu de sûreté, se tournant vers lui : Eh bien, ami renard! lui dit-elle d'un ton moqueur, tu m'as tout-à-l'heure traitée de *sotte*, dis-moi maintenant qui de nous deux mérite le nom de sot.

Confus de s'être laissé attraper par une tor-

tue, seigneur renard retourna vers sa tanière d'un pas lent et la queue baissée.

Après que l'oiseau titiba eut terminé son récit, sa femelle, qui l'avait écouté, lui répondit : Rien de tout ce que tu pourras me dire de plus rassurant ne sera capable de diminuer mes alarmes. Ne connais-tu pas ce proverbe :

« Il ne faut jamais se familiariser avec ceux qui sont plus puissans que nous? »

Ainsi je ne puis vivre tranquille en me voyant à chaque instant exposée à être engloutie avec mes petits par cette mer furieuse. Il faut absolument quitter un si dangereux voisin, et nous retirer avec notre famille en lieu de sûreté.

La femelle titiba eut beau presser son mâle par mille sollicitations, ce dernier ne fit aucune attention à ses remontrances, et finit par lui imposer silence en lui disant d'un ton colère et résolu : Notre domicile se trouve fixé ici; il y restera malgré tes vaines alarmes.

Ce que la femelle titiba avait appréhendé ne tarda pas à arriver; la marée ayant un jour grossi plus qu'à l'ordinaire, les eaux atteignirent le nid, et emportèrent les petits en se retirant; la mère se sauva au moyen de ses ailes; mais voyant sa petite famille perdue sans ressource, elle se livra à l'affliction la plus amère.

Le titiba était absent lorsque cet événement déplorable arriva. A son retour, il trouva sa femelle plongée dans une profonde douleur et lui en demanda le sujet. Celle-ci lui apprit sa perte, mêlant à son récit les plus vifs reproches de ce qu'il n'avait pas voulu prévoir l'événement, et écouter les sages avis qu'elle n'avait cessé de lui donner.

Le titiba, accablé de confusion et de douleur, pensa à inventer quelque moyen pour réparer la perte qu'il venait de faire. Il commença par rassembler tous les oiseaux de sa tribu, et accompagné de cette multitude innombrable de titibas, il alla trouver l'oiseau Garouda pour solliciter sa protection et tâcher d'obtenir justice par sa puissante entremise (1).

Garouda, voyant autour de lui cette multitude de titibas, voulut savoir de quoi il s'agissait et quelle était la cause d'un attroupement si extraordinaire. Le titiba, dont la mer avait enlevé les petits, prenant la parole, répondit en lui racontant l'injustice criante dont cet élément

(1) Garouda est un oiseau de proie fort connu dans le pays et très-révéré ; il est consacré à Vichnou, auquel il sert de monture. Lorsque ce Dieu voyage d'un lieu à un autre, il est toujours monté sur le dos de Garouda.

cruel l'avait rendu victime, sans aucune provocation de sa part, et supplia le puissant oiseau de vouloir bien intervenir dans cette affaire et obliger la mer à lui rendre sa petite famille.

L'oiseau Garouda, touché de compassion, se rendit incontinent au bord de la mer, et interpellant cet élément, il lui ordonna de rendre sans délai les petits qu'il avait ravis si injustement, le menaçant, s'il refusait, de lui faire sentir toute l'étendue de son pouvoir et tout le poids de son courroux.

La mer ne fit aucun cas des menaces de Garouda et le renvoya avec mépris. Ce dernier rapporta l'affaire à Vichnou; et le Dieu, sentant que le mépris témoigné à son Garouda retombait sur lui-même, transféra sur lui une partie de sa puissance et lui donna le pouvoir de faire élever sur la mer les plus violentes tempêtes et de l'agiter dans tous les sens, jusqu'à ce qu'il eût obtenu d'elle ce qu'il désirait.

Garouda, revêtu d'un pouvoir si étendu, se rendit de nouveau sur le bord de la mer. Mais celle-ci, informée de son dessein, ainsi que de la puissance terrible qui lui avait été déléguée par Vichnou, s'humilia devant lui, et demanda pardon du passé, le suppliant de ne pas exercer sur elle le pouvoir redoutable dont il était re-

vêtu : elle lui rendit sur-le-champ sans aucun mal les petits du titiba, dont l'enlèvement avait fait tant de bruit et causé tant d'alarmes.

Le titiba, plein d'allégresse, reçut ses petits avec reconnaissance, et se retira avec eux et sa compagne dans un lieu sûr, où ils vécurent tranquilles et sans crainte.

Voilà comment, en employant la ruse et le secours d'autrui, ajouta Damanaca, nous pouvons surmonter tous les obstacles, venir à bout des entreprises les plus difficiles, et faire tourner tout à notre avantage.

Carataca avait prêté une oreille attentive au récit de Damanaca. Après quelques momens de réflexion : Il est vrai, reprit-il, qu'en employant à propos la ruse et le secours d'autrui, on peut exécuter de grandes entreprises, j'en ai la preuve dans l'exemple que je vais te dire :

Le Tigre, les Renards et le Brahme.

Sur la montagne *Mondra-Parvata* vivait un tigre ayant à son service quatre renards. Ce tigre était devenu, par sa cruauté, la terreur et le fléau de tous les environs. Il avait dévoré un nombre prodigieux d'hommes et d'animaux.

Dans le temps que la férocité de ce tigre répandait par-tout l'épouvante et la consternation, il arriva qu'un brahme qui vivait dans l'agrahra, appelé *Darma-Poury*, situé dans le sud, à peu de distance de la rivière *Cavéry*, voulut quitter le lieu de sa naissance, et aller chercher dans les pays lointains une existence moins insupportable que l'état de misère qui le poursuivait depuis un grand nombre d'années.

Vada-Pahlana (c'était le nom du brahme) parcourait le pays au hasard, sans savoir où il irait, sans prévoir où il pourrait s'arrêter. Un jour, son étoile l'amena dans le voisinage de la montagne où vivait le tigre. Quelques habitans qui rencontrèrent ce brahme voyageur l'avertirent du danger qu'il courait d'être dévoré s'il osait avancer plus loin, et lui conseillèrent de rebrousser chemin; mais le brahme ne fit aucune attention à leurs avis, et continua hardiment sa route vers la montagne. Dans l'état de misère où je me trouve réduit, disait-il, que peut-il m'arriver de plus heureux que de devenir la proie de ce tigre et de finir au plutôt une existence déplorable?

Il continua d'avancer vers la forêt fréquentée par ce terrible animal et ne tarda pas à le rencontrer. Le tigre, voyant un homme se présen-

ter à lui sans témoigner le moindre signe de crainte, fut saisi d'étonnement et lui demanda comment il osait paraître devant lui avec tant de hardiesse et d'effronterie.

Qu'ai-je à craindre? reprit le brahme d'un ton ferme. Plongé depuis long-temps dans la misère la plus affreuse, l'existence est devenue pour moi un fardeau insupportable, et je viens auprès de toi exprès pour être dévoré, et finir tout d'un coup une vie qui m'est à charge.

La condition déplorable de ce brahme toucha le tigre, il voulut lui laisser la vie; il fit plus, il lui assigna pour demeure un lieu voisin de sa caverne, et l'assurant de sa protection, lui promit de prendre soin de lui.

Le tigre n'oublia pas son protégé, et lui témoignait son attachement en lui apportant presque tous les jours des joyaux d'or ou des pierres précieuses qu'il trouvait sur le grand nombre d'hommes et de femmes qu'il dévorait. Le brahme allait vendre tous ces joyaux dans le voisinage, et par ce moyen il eut bientôt accumulé des richesses considérables. Le tigre, de son côté, contracta avec lui une si étroite amitié qu'il ne le quittait presque plus et passait avec lui tous ses momens de loisir, au point qu'il négligeait la chasse, et que les quatre renards qui

étaient à son service, et qui avaient eu coutume jusqu'alors de partager avec lui la chair des victimes qu'il apportait chaque jour, craignaient de mourir de faim.

Ces renards, voyant la négligence de leur maître et sachant aussi que le brahme en était la seule cause, cherchèrent une ruse pour rompre l'intimité qui s'était formée entre l'homme et le tigre. Dans ce dessein, ils appelèrent un jour le tigre à part, comme ayant des secrets importans à lui révéler, et lui dirent d'un air mystérieux qu'ils voyaient avec le plus grand regret qu'il eût accordé une confiance sans bornes à ce brahme, et que s'il ne se tenait pas sur ses gardes il serait bientôt la victime de la perfidie de l'homme qu'il avait comblé de bienfaits: Car, ajoutèrent-ils, nous savons que ce monstre d'ingratitude a formé le projet exécrable de vous empoisonner dans un repas qu'il se propose de vous donner dans deux jours. Soyez donc attentif, dirent-ils, et après un pareil trait de méchanceté, gardez-vous à l'avenir de vous fier à la race humaine; car les hommes sont de tous les êtres les plus perfides, comme peut vous l'apprendre l'exemple suivant :

Le Brahme, le Serpent, le Tigre, l'Aigle et l'Orfèvre.

DANS la ville *Yetty-Silahnaghery* vivait le roi Varava-Santa-Raya, qui avait pour ministre un brahme nommé Manohara. Dans le temps que le roi et son fidèle ministre vivaient dans la plus parfaite harmonie, quelques méchans, jaloux du crédit de ce dernier, inventèrent des calomnies atroces contre lui, et le dénoncèrent au roi comme le plus dangereux de ses ennemis. Le prince, ajoutant une foi entière aux faux rapports de ces vils calomniateurs, disgracia aussitôt sans autre examen le plus fidèle de ses serviteurs, lui enleva tout ce qu'il possédait, et le chassa ignominieusement de son royaume.

Ce ministre disgracié, au désespoir de voir que son maître, qui lui avait les plus grandes obligations, se fût laissé séduire par les rapports de l'envie, et l'eût si maltraité sans aucun fondement réel et sans même vouloir entendre sa justification, fut si outré d'un pareil acte d'injustice, qu'il prit aussitôt le parti de renoncer au monde, d'embrasser l'état de sanniassy, et

d'aller ensuite se purifier de ses fautes passées en se baignant dans les eaux sacrées du Gange.

Il entreprit sans délai ce saint pélerinage. Un jour qu'il traversait un désert affreux, il vint à passer sur le bord d'un puits, dans lequel il aperçut un serpent, un tigre, un aigle et un orfèvre qui y étaient tombés par accident. Ceux-ci n'eurent pas plutôt vu le brahme voyageur, qu'ils implorèrent son secours, et ayant appris de lui qu'il allait en pélerinage à Cassy, ils lui remontrèrent que, puisqu'il allait accomplir une œuvre si méritoire, une bonne action de plus ne pourrait qu'en augmenter le prix, qu'il leur rendrait la vie en les retirant du fond de ce puits: le pélerin refusa d'abord d'accéder à leurs supplications, leur disant qu'ils étaient tous d'un caractère pervers, et qu'il ne pouvait y avoir aucun mérite à obliger des êtres de leur espèce.

Cependant les prisonniers redoublèrent leurs cris et leurs prières: à la fin, le brahme, touché de l'air humble dont ces malheureux l'imploraient, et des souffrances qu'ils avaient à endurer dans cette prison, descendit au fond du puits, et, commençant par les animaux, il les retira l'un après l'autre.

Dès que les animaux furent dehors, ils se prosternèrent devant leur libérateur, le remer-

cièrent du service essentiel qu'il venait de leur rendre, lui promirent d'en conserver une vive reconnaissance toute leur vie, et lui recommandèrent de se souvenir d'eux, et de les appeler à son aide s'il lui survenait jamais quelque malheur; mais, avant de se retirer, ils l'avertirent que l'orfèvre, qui restait encore dans le puits, était d'un caractère perfide et tout-à-fait incorrigible, et qu'il ferait bien de le laisser périr où il était. Après cet avis, ils se retirèrent.

Le pélerin hésitait s'il retirerait l'orfèvre du fond du puits ou s'il l'y abandonnerait; mais ce dernier se prosternant humblement devant lui, le supplia instamment de ne pas le laisser périr ainsi : les accusations de ces animaux contre lui étaient, disait-il, de pures calomnies, et ne partaient que de la haine naturelle que leurs espèces en particulier entretenaient contre la race humaine : Après tout, ajoutait-il, suis-je de pire condition que ces vils animaux, et oseriez-vous refuser de me rendre le même service que vous leur avez rendu? D'ailleurs, ne vous souvenez-vous pas de ce que dit une ancienne maxime :

Sloca.

« Les grands fleuves, les gros arbres, les plantes

salutaires et les gens de bien ne naissent pas pour eux-mêmes, mais pour rendre service aux autres. »

Auriez-vous donc oublié que le grand Vichnou lui-même n'a passé à travers tant de pénibles *avataram* (incarnations) que pour sauver les autres?

Le brahme ne put résister à des prières si humbles et si pressantes, il le retira aussi du puits, et après l'avoir remis en liberté, il continua sa route, et arriva sans accident à Cassy, où il fit ses ablutions dans le Gange.

Toutes ses dévotions accomplies, il reprit la route de son pays. Chemin faisant, un jour qu'il traversait un désert affreux, il se trouva accablé de faim et de soif. Sans aucun moyen pour apaiser les cris de la nature, il se voyait sur le point de mourir de faim. Dans cette extrémité, il se ressouvint des animaux auxquels il avait rendu service en les retirant du fond du puits, et les appela à son secours. L'aigle se rendit le premier à son invocation, et voyant l'extrémité où se trouvait réduit son bienfaiteur par le manque de nourriture, il le conduisit d'abord à un étang d'eau claire qui se trouvait à peu de distance, et pendant qu'il s'y désaltérait, il alla cueillir une grande quantité d'excellens fruits, et les lui

apporta. Après que le brahme eût apaisé sa faim, et qu'il eût pris avec lui une provision de ces fruits pour sa route, l'aigle le remit dans le bon chemin et se retira.

En continuant sa route, le brahme passa près du domicile du tigre, qu'il avait aussi retiré du puits. Celui-ci reconnut son libérateur, le retint quelque temps près de lui, et lui apporta une grande quantité d'or et de joyaux : c'était la dépouille d'un grand nombre d'hommes et de femmes qu'il avait dévorés jusqu'alors.

Après avoir reçu tous ces présens précieux, le pélerin continua sa route, et arriva à la ville habitée par l'orfèvre. Celui-ci, dès qu'il apprit son arrivée, l'alla trouver aussitôt, le conduisit chez lui, et lui donna mille témoignages extérieurs d'amitié. Le brahme, loin de soupçonner aucune perfidie, crut sincères toutes ces démonstrations d'amitié et de reconnaissance, se livra à lui sans réserve, lui fit part de ses aventures, et lui confia la garde des trésors qu'il avait reçus en présens du tigre. Voir toutes ces richesses, les convoiter, et vouloir s'en assurer la possesion ne fut qu'un pour l'orfèvre. Il saisit le brahme, le garotte, et après l'avoir dépouillé de tout ce qu'il possédait, il le traîne auprès du gouverneur de la ville, auquel il le présente

comme un chef de voleurs qu'il vient d'arrêter. Pour donner plus de poids à son accusation, il produisit en même temps quelques-uns des bijoux d'hommes et de femmes qu'il avait trouvés sur le brahme et qu'il livra au gouverneur, non toutefois sans avoir eu grand soin de garder pour lui et de cacher les plus précieux.

Le gouverneur, sans autre examen, ordonna que le prétendu chef de voleurs fût sévèrement fustigé et mis dans les fers......

Voilà donc le pauvre brahme indignement trahi par l'orfèvre, gémissant dans les fers, au fond d'une prison obscure. C'est alors qu'il se rappela ce que lui avaient dit auparavant, au sujet de cet homme pervers, les animaux qu'il avait retirés du puits. Je vous laisse à penser s'il se repentait de ne pas avoir suivi leur avis en laissant périr ce monstre d'ingratitude. Cependant il tâcha de se résigner à sa malheureuse condition, persuadé que telle était la destinée à laquelle l'avait condamné le dieu Brahma, et répétant pour se consoler cette ancienne maxime :

Sloca.

« Les éléphans indépendans et les oiseaux libres se voient souvent réduits à l'esclavage ; le

soleil et la lune voient quelquefois leur lumière éclatante obscurcie par des nuages épais; les gens d'honneur sont souvent exposés aux mépris et aux ignominies : c'est ainsi qu'aucun être ne peut échapper à son destin. »

Cependant voyant ses maux s'accroître de jour en jour sans aucun moyen d'y remédier, il pensa au serpent qu'il avait retiré du puits, et l'appela à son aide. Le reptile se rendit sur-le-champ à l'appel de son bienfaiteur, qui, lui exposant l'état affreux où l'avait réduit la perfidie de l'orfèvre, le conjura instamment de le secourir, et de lui indiquer quelque moyen de recouvrer la liberté dont il avait été si injustement privé.

Le serpent lui répondit que la grâce qu'il sollicitait n'était pas pour lui une chose difficile à obtenir, et qu'il s'engageait sans crainte à opérer dans peu sa délivrance. En même temps il lui fit part de la ruse qu'il se promettait d'employer pour cette fin. Il se rendit donc immédiatement à l'endroit où étaient gardés les éléphans du roi, s'approcha de l'éléphant de cérémonie, c'est-à-dire celui que le prince montait dans les grandes occasions, et sans être aperçu de personne, il s'insinua dans sa trompe. L'éléphant, sentant un serpent dans sa trompe, devint aussitôt furieux et indomptable. Dans cet état, personne n'osait

l'approcher; d'un autre côté, il ne mangeait ni ne buvait plus, et ne pouvait goûter un instant de repos.

Le prince, informé de la maladie cruelle de son éléphant favori, et désespéré de ne pouvoir deviner la cause du changement subit et alarmant survenu à ce précieux animal, et de ne connaître aucun remède pour le soulager, fit aussitôt venir les crieurs publics, et leur donnant une bourse qui contenait deux mille pagodes, leur ordonna de la porter suspendue à une longue perche, et de publier dans toutes les rues de la ville, que cette somme d'argent et d'autres présens considérables seraient donnés à la personne qui serait capable de guérir l'éléphant royal de sa maladie. Mais comme personne ne put connaître la cause de ce mal, personne n'osait s'exposer à promettre d'y apporter remède.

Sur ces entrefaites, le brahme ayant appris dans sa prison ce qui se passait, dit à ses geôliers que si on voulait le remettre en liberté, il se chargeait de délivrer l'éléphant royal de tous ses maux. La proposition de ce brahme fut aussitôt rapportée au roi, qui ordonna non-seulement qu'on remît le prisonnier en liberté, mais encore qu'on lui comptât de suite les deux mille pagodes promises.

Après que ces ordres eurent été exécutés, le brahme se rendit auprès de l'éléphant, et fit semblant de répéter sur lui quelques *mantrams* ou prières conjuratoires, et d'accomplir quelques autres cérémonies superstitieuses; après quoi, instruisant de sa délivrance le serpent qui résidait dans la trompe de l'animal, il lui commanda d'en sortir. Ses ordres furent aussitôt exécutés, et la trompe de l'éléphant n'eut pas plus tôt été délivrée de la présence de ce dangereux reptile, que l'animal malade se sentit soulagé: il devint soumis et traitable comme auparavant; il mangea l'herbe et but l'eau qu'on lui apporta, et bientôt il ne donna plus la moindre marque de douleur ou d'inquiétude.

Dès que le roi fut informé que le brahme qu'il avait fait charger de fers quelque temps auparavant, avait en effet délivré dans un instant son éléphant des maux cruels qu'il endurait, il ordonna qu'on lui amenât cet homme extraordinaire, et voulut savoir son histoire: le brahme lui raconta les principales circonstances de sa vie, et lui rapporta sur-tout dans le plus grand détail son aventure avec les animaux et l'orfèvre qu'il avait autrefois retirés d'un puits profond; il n'oublia pas de lui faire connaître les témoignages de reconnaissance qu'il avait reçus en

particulier de chacun des animaux qu'il avait délivrés; tandis que l'orfèvre l'avait payé de la plus noire ingratitude en lui enlevant toutes ses richesses, en inventant contre lui des calomnies atroces, et en le dénonçant comme chef de voleurs.

Le roi avait entendu l'histoire du brahme avec autant de surprise que d'admiration. Dès que celui-ci eut fini de parler, le roi donna ordre qu'on saisît sur-le-champ l'orfèvre, et qu'on punît d'une peine capitale son ingratitude et ses noires calomnies; quant au brahme, il lui témoigna une vive douleur de tout ce qui s'était passé, et pour le dédommager des injustices dont il l'avait rendu victime sans le savoir, il lui fit des présens considérables, et lui donna en propriété des terres d'un revenu suffisant pour le faire vivre dans une honnête indépendance le reste de ses jours.

Les renards avaient remarqué avec joie que leur récit avait attiré toute l'attention du tigre: Vous voyez par cet exemple, ajoutèrent-ils, de quoi les hommes sont capables, et qu'il n'est aucun genre de perfidie auquel ils ne soient disposés même envers ceux à qui ils ont les plus grandes obligations. Tenez-vous donc sur vos gardes, nous ne pouvons trop vous le répéter,

et prévenez pendant qu'il en est temps encore le dessein perfide qu'a formé de vous empoisonner, le brahme qui vit auprès de vous, et que ne peuvent retenir, ni la confiance sans bornes que vous lui avez accordée, ni les bienfaits dont vous l'avez comblé.

A ce récit des renards, le tigre témoigna le plus grand étonnement; il ne pouvait ajouter foi à leur rapport, et avant de se livrer à son ressentiment, il résolut de dissimuler et d'attendre encore deux jours pour voir si l'événement justifierait leur dénonciation.

Dans cet intervalle, les renards se rendirent auprès du brahme, lui annoncèrent que leur maître désirait ardemment partager son repas, au moins une fois, et goûter aux mets dont il se nourrissait lui-même, ajoutant qu'ils étaient venus de sa part pour l'engager à lui préparer un repas de sa façon pour le lendemain.

Le brahme, ne se doutant de rien, accéda, sans la moindre difficulté, aux prétendus désirs du tigre, et s'étant aussitôt procuré diverses sortes d'herbages, de racines et de légumes, il en fit plusieurs mets, qu'il eut soin de bien assaisonner selon son propre goût, en y mêlant une grande quantité de poivre, de piment, de moutarde, d'*assa fœtida* et d'autres épices fortes, afin d'en

rendre le goût plus piquant. Lorsque tout fut préparé, il goûta ces divers mets, qui lui parurent excellens. Fier d'avoir si bien réussi dans sa cuisine, il vient trouver le tigre, et, la joie peinte sur toute sa contenance, il lui présente le repas qu'il a préparé avec tant de soin. Dès que l'odeur forte du poivre et des autres épices dont les mets étaient abondamment assaisonnés parvint à l'odorat du tigre, celui-ci fut obligé de se boucher le nez; cette odeur, bien différente de celle des cadavres dont il avait coutume de se repaître, lui parut insupportable, et il commença dès-lors à croire fermement que ce brahme avait en effet formé le dessein de l'empoisonner, comme les renards l'en avaient averti.

Cependant, avant de se livrer aux impulsions de son indignation, le tigre dit au brahme de poser par terre les divers mets qu'il avait apportés, et commanda ensuite aux renards d'y goûter : ces derniers ne firent qu'apposer la langue dessus, et tournant la tête de côté, ils exprimèrent leur dégoût par d'affreuses grimaces. Pour mieux s'assurer du fait, le tigre voulut y goûter lui-même, et le goût de ces mets lui parut en effet si détestable, que ne doutant plus que ce ne fût vraiment du poison, il entra aussitôt dans un si

violent transport de fureur contre le brahme, qu'il se jeta sur lui et le dévora.

Voilà, ajouta Carataca, les artifices auxquels il nous faut aussi avoir recours pour faire périr notre rival Sandjivaca, et nous ne devons pas abandonner notre entreprise sans l'avoir exécutée, n'importe par quelle ruse.

Fin tragique de Sandjivaca.

DÉTERMINÉS enfin à faire périr le taureau Sandjivaca, les renards Damanaca et Carataca résolurent de presser l'exécution de ce dessein. Ils profitèrent du moment où leur rival était absent, pour se présenter tous deux ensemble devant le roi lion. Lorsque ce dernier les aperçut, il parut charmé de les revoir, et leur faisant des reproches de ce qu'ils avaient été si long-temps sans lui rendre visite, il leur demanda la cause de cette négligence.

Les renards firent d'abord trois profondes révérences au lion, et prenant la parole : Grand roi! dirent-ils, quoique éloignés de vous, votre souvenir n'en a pas été moins présent à notre mémoire; nous n'avons jamais cessé de vous regar-

der comme notre souverain et notre maître, et votre intérêt a toujours fait notre soin le plus cher. Mais nous étant aperçus que depuis que Sandjivaca était auprès de vous, votre amitié pour nous n'était plus la même, et que ce nouveau venu jouissait de votre confiance entière, nous avons jugé prudent de nous tenir dans l'éloignement, ayant pour rival un ennemi aussi redoutable. Aujourd'hui, l'attachement sincère que nous avons toujours conservé pour vous au fond de nos cœurs, nous ramène auprès de vous pour vous avertir que Sandjivaca, oubliant tous les bienfaits dont vous l'avez comblé, pense à vous ôter la vie, et qu'il n'attend qu'une occasion favorable pour exécuter son horrible dessein, et exercer ensuite seul l'empire dans cette vaste forêt. Nous vous informons de cette conspiration secrète contre votre vie, afin que vous vous teniez sur vos gardes, et que vous preniez les précautions nécessaires pour la prévenir.

Lorsque le lion eut entendu le rapport de ses deux anciens ministres, il fut saisi d'étonnement et de consternation. Dès ce moment, il surveilla toutes les démarches et tous les mouvemens du taureau, résolu de lui ôter la vie au premier signe de révolte que celui-ci ferait paraître. Sandjivaca, ignorant les faux rapports que l'envie avait ré-

pandus contre lui, et ne se défiant de rien, continuait de vivre dans une sécurité parfaite.

Un jour qu'il paissait paisiblement à quelque distance de la caverne du lion, il fut surpris par un orage qui déchargea des torrens de pluie. Aussitôt il se met à courir vers l'antre du lion, branlant la queue, secouant la tête, et s'agitant violemment de diverses manières pour se parer de la pluie qui tombait à verse sur lui.

Les renards le voyant venir dans une pareille agitation, coururent vite vers le lion, et lui dirent, d'un air effrayé : Roi lion ! soyez sur vos gardes, voilà Sandjivaca qui vient à vous pour vous ôter la vie ; le méchant a choisi ce temps d'orage où toute la nature paraît en confusion, pour tomber sur vous à l'improviste et exécuter son perfide dessein. Voyez l'accès de fureur qui le transporte ! Regardez les convulsions effroyables dans lesquelles la passion l'a jeté ! Hâtez-vous donc de le prévenir, et défaites-vous à l'instant de ce monstre de scélératesse.

Le lion, voyant venir Sandjivaca qui courait vers lui de toutes ses forces, et avec des mouvemens convulsifs qui paraissaient causés par un transport de rage, ne douta pas un instant qu'il ne vînt en effet dans l'intention de se défaire de lui. Entrant alors dans un terrible accès de fu-

reur, il hérisse sa crinière, se bat les flancs avec sa queue, court au-devant de ce prétendu ennemi, et lui livre bataille.

Le pauvre Sandjivaca, ainsi attaqué sans raison et sans motif, se mit sur la défensive, et soutint quelque temps avec courage un combat inégal; mais ses forces furent bientôt épuisées, il succomba enfin à la rage et aux forces supérieures du lion, qui, après l'avoir tué, se rassasia de sa chair, et livra à Carataca et Damanaca le reste à dévorer.

Après s'être ainsi défaits de Sandjivaca par la ruse, les deux renards reprirent auprès du roi lion tout l'ascendant qu'ils avaient auparavant, et vécurent long-temps tranquilles à son service.

FIN DU PREMIER TANTRA.

SECOND TANTRA.

Lorsque Vichnou-Sarma eut fini de raconter ces apologues, et qu'il en eut bien développé le sens, ses élèves, qui avaient prêté une oreille attentive à son récit, ravis d'admiration de la sagacité de leur précepteur, dont l'esprit d'intelligence se manifestait si bien par le choix des exemples qu'il avait employés pour les instruire en les amusant, se levèrent, et se prosternèrent tous trois à ses pieds. Ils le remercièrent des sages leçons qu'il venait de leur donner pour leur former le cœur et l'esprit, l'assurèrent qu'ils le reconnaîtraient désormais pour leur *gourou* (1), et que, résolus de se conformer à ses instructions et à ses avis, ils espéraient, avec son secours, pouvoir sortir de l'état d'ignorance dans lequel ils étaient restés jusqu'alors, et profiter de la bonne éducation qu'ils recevraient de lui. Ils le prièrent en même temps d'achever l'ouvrage qu'il

---

(1) Guide ou directeur spirituel et temporel. Voyez *Mœurs de l'Inde*, tome Ier., page 164.

avait si heureusement commencé, et de continuer des leçons si pleines d'intérêt.

Vichnou-Sarma, de son côté, charmé des dispositions de ses élèves, et satisfait de voir que le plan qu'il avait formé pour leur instruction eût si bien réussi jusque-là, poursuivit son entreprise avec zèle, et leur raconta de nouveaux apologues.

La Colombe, le Corbeau, le Rat, la Gazelle et la Tortue.

Écoutez, jeunes princes, ce que je vais vous raconter (dit Vichnou-Sarma à ses trois pupilles rassemblés autour de lui) : Dans les diverses circonstances de la vie, nous devons nous prêter mutuellement secours. C'est en s'aidant réciproquement que les faibles évitent le danger auquel les exposent souvent les attaques des forts, comme vous l'apprendra l'apologue suivant :

Une colombe, nommée Tchitrany, avait établi son domicile sur le sommet de la montagne *Canaca-Tchalaparvata*. Là, elle vivait en paix avec toute sa parenté. Au pied de la même montagne, demeurait aussi un corbeau. Un jour que

Véga-Varma (c'était le nom de ce dernier), parcourait la campagne pour chercher sa subsistance, il aperçut un oiseleur qui avait tendu ses réseaux sur la route. Saisi de frayeur à la vue du danger qui le menaçait, il rebroussa aussitôt chemin, et revint au lieu de son domicile.

La colombe Tchitrany, accompagnée de sa famille, vint aussi à passer par le même endroit; mais, n'étant pas assez sur leurs gardes, elles donnèrent toutes dans les filets de l'oiseleur et se trouvèrent prises.

Dans cette triste captivité, que faire? comment éviter une mort certaine? Aucun moyen de salut, nul espoir de délivrance : elles allaient être la proie de l'oiseleur. Déjà celui-ci accourait, il allait les saisir, quand tout-à-coup, inspirées par le danger, elles prennent toutes à-la-fois leur essor et s'envolent, enlevant dans les airs le filet qui les retenait.

Cet expédient leur réussit, et l'oiseleur, qui se croyait déjà maître de toutes ces colombes, ne fut pas peu surpris lorsqu'il les vit prendre leur vol et disparaître avec ses filets.

Les colombes parvinrent sans autre accident au lieu de leur demeure, enveloppées dans les réseaux où elles s'étaient trouvées prises.

Le corbeau Véga-Varma les voyant venir dans

cet équipage, se rendit en hâte auprès d'elles. Dès que la colombe Tchitrany l'aperçut, elle lui raconta l'accident qui leur était survenu, et le supplia de les aider à se débarrasser du filet dans lequel elles se trouvaient prisonnières. Le corbeau lui répondit qu'il n'était pas en son pouvoir d'opérer leur délivrance; mais il leur indiqua un rat nommé Yranniah-Varma, qui vivait dans le voisinage, et qui pouvait leur rendre service. Tchitrany invoqua aussitôt ce rat et l'appela à son secours. A sa voix, ce dernier accourut sans délai, et lorsqu'il vit la captivité de Tchitrany et de ses compagnes, son premier soin fut de leur adresser de vifs reproches sur leur imprudence et leur étourderie, qui les avaient ainsi jetées dans ces réseaux. Tchitrany chercha à s'excuser, et cita cette maxime:

Sloca.

« Aucun être, quelque sage qu'il soit, et quelques précautions qu'il prenne, ne saurait échapper à sa destinée. »

Le rat, touché de compassion pour ces pauvres colombes, appela un grand nombre de ses compagnons, et tous se mettant à ronger les nœuds du filet, ils eurent en peu de temps remis en liberté Tchitrany et ses compagnes.

Le corbeau Véga-Varma, qui avait été témoin du service important que le rat Yranniah-Varma venait de rendre aux colombes, désira contracter amitié avec lui, espérant avoir en lui un allié utile dans l'occasion. Dans cette intention, il lui fit part du vif désir qu'il éprouvait de former avec lui une alliance sincère et durable; mais le rat répondit qu'ils étaient d'une espèce trop différente, l'un étant enfant des airs, et l'autre enfant de la terre, et qu'il n'apercevait pas de moyen d'unir d'une véritable amitié deux êtres entre lesquels la nature avait mis une si grande distance.

Le corbeau insista : Lorsqu'il s'agit d'intérêt et d'amitié, disait-il, nous ne devons consulter que notre inclination et nos avantages, sans avoir égard à la différence de condition ou à la distance qui nous sépare les uns des autres. Le rat se rendit enfin aux instances du corbeau, et ils se promirent tous deux une amitié sincère et réciproque.

Après s'être unis ainsi, un jour qu'ils faisaient route ensemble, ils rencontrèrent par hasard une gazelle; ils l'arrêtèrent et lui demandèrent son nom et le but de son voyage. La gazelle leur répondit qu'elle se nommait Tchitranga, leur raconta toute l'histoire de sa vie, et lorsqu'elle

eut fini son récit, elle leur demanda la permission de se réunir à leur société. Ceux-ci accédèrent sans difficulté à ses désirs, et ces trois animaux contractèrent l'un pour l'autre un si grand attachement qu'ils ne se quittaient plus.

Un jour que ces trois amis voyageaient ensemble, et que, pressés par la soif, ils cherchaient de l'eau pour se désaltérer, ils arrivèrent auprès d'un puits, dans lequel une tortue était tombée depuis quelque temps. Elle n'eut pas plutôt aperçu ces trois étrangers, qu'elle leur adressa la parole d'une voix humble, et les supplia de la tirer de cette prison et de la transporter dans quelque autre endroit où elle pût demeurer à son aise. Touchés de compassion pour cette tortue, ils la retirèrent du puits, et la transportèrent dans une fontaine d'eau vive, où elle put vivre contente. Celle-ci, de son côté, n'oublia pas le bienfait qu'elle avait reçu, et elle se lia d'une étroite amitié avec ses bienfaiteurs.

Il y avait déjà long-temps que ces quatre animaux vivaient heureux ensemble. Un jour que la gazelle était allée paître au loin, elle tomba dans les filets d'un chasseur et se trouva prise.

Cependant le rat Yranniah-Varma voyant que son amie la gazelle tardait à se rendre au logis, pensa bien qu'il devait lui être survenu quelque

accident fâcheux. Il appela donc son compagnon le corbeau, lui communiqua ses alarmes, et lui dit en même temps de prendre au plus tôt son essor dans les airs, et d'aller à la découverte de leur amie commune. Le corbeau partit à l'instant, et après avoir cherché quelque temps de côté et d'autre, il découvrit enfin la pauvre Tchitringa prise dans un filet, et se débattant violemment, mais en vain, pour se débarrasser.

Le corbeau alla sur-le-champ avertir Yranniah-Varma de la triste situation de leur amie commune. Le rat n'en fut pas plutôt instruit, qu'appelant à son secours une multitude d'autres rats, ils se rendirent tous ensemble auprès de la gazelle. Ils se mirent à ronger avec leurs dents les nœuds du filet qui la retenait captive, et bientôt elle fut rendue à la liberté.

Dès que Tchitranga se vit libre, elle accourut auprès de ses amis, et ils continuèrent de vivre ensemble dans la plus parfaite union.

Sur ces entrefaites, un jour que les quatre amis se reposaient tranquillement à l'ombre d'un arbre touffu, leur paix fut troublée tout-à-coup par l'apparition inattendue d'une troupe de chasseurs dont l'approche répandit l'épouvante parmi eux. Il était aisé au corbeau et à la gazelle de se dérober à leur poursuite; mais il n'en était

pas de même du rat et sur-tout de la tortue. Cependant les deux premiers ne voulaient pas les laisser à la merci des chasseurs, qui s'avançaient à grands pas. La gazelle imagina, pour sauver la vie à ses deux amis, de fixer sur elle l'attention des chasseurs et se mit à contrefaire la boiteuse. Ces derniers, voyant cette gazelle boitant, et ayant en apparence de la peine à se soutenir, coururent tous sur cette proie qui leur semblait facile. Celle-ci les conduisit fort loin, ayant soin tantôt d'accélérer, tantôt de ralentir sa course. Enfin, après les avoir fait long-temps courir, elle reprit l'usage de ses quatre jambes et eut bientôt disparu. Durant cet intervalle, le rat et la tortue eurent le temps de se mettre en lieu de sûreté et hors des poursuites des chasseurs.

Après que ce danger fut passé, les quatre amis se réunirent de nouveau, et continuèrent de vivre ensemble dans une douce harmonie; les dangers qu'ils avaient courus leur firent sentir les avantages d'une union véritable et d'une sincère amitié, et leur expérience leur apprit le besoin qu'ont les faibles de se soutenir les uns les autres.

FIN DU SECOND TANTRA.

TROISIÈME TANTRA.

Les Hiboux et les Corbeaux.

Un hibou nommé Vimarda, chef de sa race, avait établi sa demeure dans les fentes des rochers de la montagne *Pariahtra-Parvata*, où il vivait tranquille avec les siens. Il avait choisi pour ses assistans ou ministres trois animaux de son espèce, Dakchakcha, Droudrakcha et Kroudakcha.

Le chef de la race des corbeaux, appelé Vayassa-Varma, avait, de son côté, fixé son habitation avec les siens au milieu d'un arbre touffu, d'un immense volume, situé au pied d'une autre montagne, à quelque distance de celle où vivaient les hiboux. Il avait pour ministres trois corbeaux, Pratipty, Santipty et Stirandjivy. Réunis sous la domination de ce chef, les corbeaux passaient leurs jours dans la paix et la tranquillité.

Cependant le chef des hiboux s'avisa de concevoir des pensées d'orgueil et des projets de domination. Il s'imagina qu'il n'existait dans

le monde aucun être qui l'égalât en force et en puissance. Dans cette idée, il appelle ses trois ministres, leur fait un pompeux étalage de sa prétendue gloire, leur déclare qu'il a formé le dessein de se faire élire roi, et leur ordonne de faire tous les préparatifs nécessaires pour cette importante cérémonie. Ses ministres ne jugèrent pas à propos de le contredire, au contraire tous parurent approuver ses projets.

Le chef des corbeaux ne tarda pas à être informé du dessein de son voisin le hibou, et comprit sur-le-champ tous les dangers qui le menaçaient si ce dernier parvenait à la royauté. Rempli de trouble et de crainte, il appelle ses trois ministres, leur communique les projets du hibou, l'ennemi irréconciliable de leur race, et leur fait part en même temps de la consternation dans laquelle le jette la crainte d'un pareil événement : Si le hibou, notre ennemi déclaré, disait-il, parvient une fois à la dignité royale, c'en est fait de notre espèce : dans peu de temps il nous fera tous exterminer. Au milieu du trouble que cette fâcheuse nouvelle a répandu dans mon esprit, je vous ai appelés, continua-t-il, pour savoir si vous pourriez découvrir quelque moyen de détourner le danger qui nous menace tous.

Dès que les corbeaux connurent les alarmes de leur chef et les motifs qui les faisaient naître, ils parurent d'abord tous partager les sentimens dont il se sentait agité. Le ministre Pratipty prit la parole le premier et donna son avis en le motivant sur cette maxime :

Sloca.

« Les faibles doivent toujours éviter les disputes avec les forts, et s'ils ne peuvent se soustraire autrement aux attaques des puissans, ils doivent, ou se soumettre à leur volonté, ou leur abandonner le terrain. »

Comment donc nous autres, espèce faible, pourrions-nous concevoir la pensée de traverser les projets du hibou, bien plus puissant que nous?

A l'avis de Pratipty le ministre Santipty joignit aussi le sien, en citant d'abord cette sentence :

Sloca.

« Lorsqu'on prévoit qu'on ne pourra réussir dans une affaire, il ne faut pas l'entreprendre. »

Il l'appuya d'autres réflexions morales : Ceux qui sont revêtus du pouvoir, dit-il, et élevés en dignité, doivent être attentifs à certaines règles

de conduite; ils ne doivent pas se fier trop aveuglément à ceux qui sont plus forts qu'eux. S'ils ont à craindre les attaques de quelque ennemi plus puissant qu'eux, qu'ils cherchent à s'en garantir en contractant alliance avec quelque autre plus puissant encore que celui dont ils redoutent le pouvoir. Quand les faibles se trouvent engagés dans des querelles avec les forts, ils doivent tâcher d'engager les autres dans leur parti, afin de pouvoir, par leur secours, triompher de leurs ennemis.

Mais nous, continua-t-il, qui dans le danger qui nous menace sommes évidemment les plus faibles, et qui n'avons aucun secours, aucun appui à attendre d'ailleurs, le parti le plus sûr que nous ayons à prendre, est d'éviter la rencontre du hibou et de fuir loin de sa présence.

Lorsque Santipty eut ainsi exposé son avis, Stirandjivy, le troisième ministre, prit la parole à son tour : Ce n'est pas d'aujourd'hui, dit-il, que la haine qui subsiste entre la race des hiboux et celle des corbeaux a commencé. Cette aversion mutuelle a existé de tout temps, et nous devons nous attendre qu'à mesure que nos ennemis croîtront en puissance, leur haine contre nous croîtra en égale proportion. Pour mettre un terme à ces dangers toujours renais-

sans, je ne vois d'autre moyen que de chercher quelque ruse pour faire périr à-la-fois et celui qui aspire à la royauté et toute sa race. Ce ne sera qu'après nous être totalement défaits de ces ennemis acharnés à nous poursuivre, que nous pourrons espérer de vivre tranquilles. Je me charge moi-même de cette entreprise périlleuse, et j'espère que ma destinée me favorisera assez pour me conduire au but que je me propose.

Le discours de Stirandjivy excita l'admiration du corbeau, qui donna de grands éloges au courage et au dévouement de son ministre. En même temps il lui fit des présens considérables et l'exhorta à persévérer dans son projet, promettant de le combler de ses faveurs lorsqu'il l'aurait exécuté.

Stirandjivy voulut aussitôt travailler à l'exécution du plan qu'il avait formé pour exterminer tout d'un coup la race des hiboux avant qu'ils eussent eu le temps de se choisir un roi. Dans ce dessein, il se rend au lieu de leur demeure, et se présentant d'un air humble, il demande à parler au premier ministre. Celui-ci l'interrogea sur sa condition et sur les affaires qui l'amenaient en ces lieux. Stirandjivy répondit qu'il était un des ministres du chef de la race

des corbeaux, qu'il s'était attaché depuis longtemps à son service, mais que, las d'obéir à un maître aussi vil et aussi méprisable, il avait renoncé pour toujours à une condition où il s'était vu abreuvé de dégoûts; qu'il venait auprès de lui pour le supplier de s'intéresser en sa faveur auprès du chef des hiboux, et de lui procurer un service quelconque auprès de sa personne, promettant, de son côté, de se conduire de manière à mériter sa confiance.

Le hibou, surpris d'un langage si extraordinaire de la part d'un ennemi de son espèce, voulut, avant d'ajouter foi à ses paroles, examiner de plus près ses dispositions. Il commença par lui répondre de manière à le rebuter de son dessein : Notre chef hibou, lui dit-il, est d'une condition très-basse et d'un caractère encore plus vil; et je connais trop ses habitudes pour te conseiller jamais de prendre parti au service d'un maître aussi méprisable. Rappelle-toi cette ancienne maxime :

Sloca.

« Ainsi qu'un homme de bien ne doit pas entretenir des liaisons avec la femme d'un autre; ainsi que des bananes tendres ne doivent pas se

rencontrer sous le tranchant d'un couteau ; ainsi que les perroquets ne doivent pas reposer sur les arbres où il n'y a pas de fruits : de même aussi les savans et les gens d'honneur doivent éviter la présence d'un roi d'un caractère vil. »

Crois-moi, continua le hibou, la condition dans laquelle tu désires entrer ne convient nullement à un caractère comme le tien. Je te conseille donc de te retirer. Est-il besoin que je te cite encore cette autre sentence?

Sloca.

« Plutôt que de servir un roi auprès duquel il faut toujours être en alerte, ou un autre qui ne fait pas de la vérité la base de sa conduite et qui manque à sa parole quand il lui plaît, il vaut mieux habiter les déserts et y vivre exposé à tous les dangers. »

Je te le répète donc, renonce à ton projet; car notre chef est d'un naturel si fourbe, que tu ne peux t'attendre qu'à des malheurs si tu entres à son service. Mais écoute un exemple qui mieux que tous mes raisonnemens te fera sentir l'utilité des avis que je te donne et les dangers que l'on court en se fiant à des fourbes ou à des hypocrites.

Les deux Lapins et le Chat.

Auprès de la montagne *Sanoumanou-Parvata*, était un gros arbre touffu à l'ombre duquel deux lapins avaient établi leur demeure. Ces lapins, vivant dans le voisinage l'un de l'autre, avaient contracté ensemble une étroite amitié. Dans le temps qu'ils coulaient des jours heureux et tranquilles, il survint entre eux un différent qui troubla cette harmonie, et dont voici le sujet :

Ces deux amis avaient résolu depuis longtemps d'entreprendre ensemble un certain pèlerinage, et l'un d'entre eux, voulant profiter pour cela de la belle saison, pria son ami de l'accompagner ainsi qu'ils en étaient convenus; le dernier chercha à s'excuser, alléguant que c'était alors la saison de la fraîcheur; que ce temps était pour eux la saison des amours et non celle des voyages, et qu'ils devaient le passer auprès de leurs femelles : Ainsi, ajouta-t-il, si tu veux voyager, attends, je te prie, le temps des chaleurs, alors je t'accompagnerai; mais pour le présent je suis déterminé à rester dans

ma demeure actuelle, et à m'y livrer au plaisir dans la société de ma compagne.

L'autre lapin persista dans son dessein, soutenant que la saison où ils se trouvaient était la seule de l'année favorable pour les voyages; il insistait pour que son ami l'accompagnât ainsi qu'ils en étaient convenus auparavant. D'ailleurs il ne voulait pas le laisser seul auprès de sa femelle, de crainte qu'il ne l'allât voir en son absence. Il justifiait ses inquiétudes à ce sujet par cette ancienne maxime :

Sloca.

« Trois choses détruisent les amitiés les mieux cimentées; savoir, importuner sans cesse ses amis, prêter de l'argent sur gages, et fréquenter la femme de son ami lorsqu'il est absent. »

Leur dispute finit par devenir sérieuse; ils résolurent tous les deux d'aller trouver des arbitres pour leur soumettre la question et leur faire décider quelle saison était la plus propre aux voyages.

Comme ils parcouraient le pays pour chercher des arbitres, ils vinrent à passer par la ville *Canta-Vaty-Parvata*. Près de l'endroit où ils s'arrêtèrent vivait un chat fameux par ses ruses et

par ses vols. Un jour, ce chat étant entré à la dérobée dans la maison d'un berger, y découvrit un pot de terre rempli de lait caillé, dans lequel il mit la tête et mangea tout ce qui y était contenu. Mais comme l'orifice du pot était étroit, il ne put se dégager et le vase resta suspendu à son cou. Sur ces entrefaites, le maître de la maison entra, et le chat, épouvanté par le bruit, prit aussitôt la fuite et se retira dans un temple voisin, ayant toujours la tête dans le pot. Il se plaça dans un coin du temple, où il restait immobile et vivait dans les plus vives alarmes.

Dans cet intervalle, les deux lapins plaideurs vinrent à ce même temple, et ne furent pas peu surpris d'y trouver ce chat avec la tête dans un pot; ils le considérèrent quelque temps avec méfiance et n'osaient s'approcher de lui. Cependant, lorsqu'ils virent qu'il restait toujours immobile à la même place, ils s'imaginèrent qu'il avait embrassé l'état de sanniassy, et qu'il avait introduit sa tête exprès dans le pot suspendu à son cou, afin d'augmenter par là la rigueur de sa pénitence.

Dans cette persuasion, les deux lapins s'approchèrent de lui et désirèrent le prendre pour arbitre de leur différent, s'imaginant ne

pouvoir pas en trouver ailleurs de plus équitable que ce saint personnage. Ils lui exposèrent donc au long le sujet de leur dispute, et dans leur récit ils répétèrent quelques-unes des injures qu'ils s'étaient déjà dites mutuellement. Le prétendu pénitent, entendant leur rapport, feignit de ne vouloir pas leur permettre de finir, disant que le récit de pareils scandales l'accablait de douleur, et qu'un pénitent tel que lui, qui avait renoncé au monde et embrassé la vie austère de sanniassy, n'aimait pas à être distrait dans l'exercice de sa pénitence par le récit des aventures scandaleuses qui survenaient parmi les mondains.

Les scrupules que faisait paraître le faux sanniassy, ne servirent qu'à augmenter le désir des plaideurs de l'avoir pour juge, bien persuadés que celui qui montrait une conscience si délicate ne pouvait que porter un jugement impartial sur leur affaire. Ils redoublèrent donc leurs instances auprès de lui et lui dirent qu'ils ne le quitteraient pas qu'il n'eût terminé leur différent.

Le chat, après quelque autre subterfuge, parut se décider avec la plus grande répugnance à écouter les plaintes des deux lapins et à devenir leur arbitre : il leur dit donc de commencer par

ôter le pot qu'il avait autour du cou, afin qu'il pût mieux les considérer et les entendre. Et après que les plaideurs eurent réussi à lui dégager le cou du pot qui y était suspendu, le chat les ayant considérés à son aise, n'eut d'autre désir que d'en faire sa proie. Pour exécuter ce dessein, il leur dit d'un air modeste : Comme je suis déjà avancé en âge, j'ai l'oreille dure et je ne puis pas bien entendre ce qu'on dit à quelque distance de moi, il faut donc que vous vous approchiez tous les deux, l'un d'un côté et l'autre de l'autre, et que vous me parliez à l'oreille.

Les plaideurs, ne se doutant d'aucune perfidie dans leur juge, s'approchèrent de lui sans hésiter ; mais dès qu'ils furent à sa portée, le chat les saisit tous les deux et les dévora.

Cet exemple, dit en finissant le hibou au corbeau qui l'écoutait, nous montre les dangers que l'on court en se confiant aux méchans ou aux hypocrites ; rien ne nous confirme mieux la vérité de cette maxime :

Sloca.

« On ne doit pas s'attacher à un homme d'un caractère vil, ni à un gourou qui n'examine rien



par lui-même, et qui se règle par les rapports d'autrui. »

Lorsque le hibou eut terminé son récit, le corbeau Stirandjivy, qui lui avait prêté l'oreille avec la plus grande attention, lui dit qu'il restait persuadé de la justesse des comparaisons qu'il venait de lui rapporter, et qu'il renonçait pour le présent au dessein qu'il avait formé d'entrer au service de leur chef; mais comme il avait jugé par les discours du hibou que ce dernier sentait lui-même les inconvéniens qu'il y aurait d'élever à la dignité royale un être d'un caractère aussi vil, il l'engagea en même temps à employer tous ses efforts pour empêcher qu'un pareil événement n'eût lieu : Car, ajouta-t-il, outre les défauts que vous avez cités, votre maître en a un autre essentiel, que vous avez omis; il ne voit goutte durant le temps du jour; il n'est pas alors en état de distinguer même ce qui se passe autour de lui, comment pourrait-on confier les soins de la royauté à un être sujet à de pareilles infirmités?

Après avoir donné ces avis au hibou, Stirandjivy se retira et alla rendre compte à son maître de ce qui venait de se passer entre lui et un des ministres de leur ennemi.

Cependant, les paroles de Stirandjivy firent

faire au hibou de sérieuses réflexions. Il comprit les inconvéniens qui résulteraient en effet de l'élévation de son maître à la dignité royale; et se persuada que dès ce moment celui-ci deviendrait fier et impérieux, et ne ferait plus cas de personne; il l'alla donc trouver et lui dit que le temps et les augures étaient dans le moment entièrement contraires à la cérémonie de son élévation à la royauté; il ajoutait qu'afin de trouver une saison où tous les bons augures fussent réunis, il fallait différer la cérémonie de quatre à cinq mois. Le prétendant à la dignité royale répondit qu'il n'y avait pas de grands inconvéniens à suivre cet avis et promit de s'y conformer.

Sur ces entrefaites, un autre des ministres du hibou vint trouver son maître et lui rapporta que son premier ministre le trahissait et était en correspondance avec Stirandjivy, ministre du chef des corbeaux, avec lequel il avait déjà eu plusieurs entretiens secrets, et qu'il cherchait les moyens de l'empêcher de parvenir à la dignité royale. A ce rapport, le chef des hiboux se livra aux transports de la plus violente colère. Il voulait immoler sur-le-champ à sa vengeance celui qui avait abusé de sa confiance pour le trahir; mais celui qui lui avait donné cette in-

formation, apercevant les suites fâcheuses que pourrait avoir la démarche de son maître s'il se livrait alors à son ressentiment, l'engagea vivement à suspendre sa vengeance, lui disant que le moment où il allait être élu roi n'était pas celui d'augmenter le nombre de ses ennemis en faisant mourir un de ses principaux ministres, et il ajouta qu'avant d'en venir à une pareille extrémité, il fallait commencer par se défaire des corbeaux, ses ennemis déclarés.

Le chef des hiboux approuva l'avis de son ministre, et sans différer plus long-temps il voulut le mettre à exécution et tâcher d'exterminer tout d'un coup la race des corbeaux. Il commença donc par se procurer tout ce qui était nécessaire à son dessein, et, lorsque tout fut prêt, il alla une nuit investir l'arbre sur lequel les corbeaux avaient établi leur domicile. Ces derniers, se trouvant attaqués à l'improviste, ne purent faire qu'une faible résistance; un grand nombre d'entre eux périrent. Cependant plusieurs trouvèrent leur salut dans la fuite, et parmi ceux qui échappèrent était le chef de la race, avec ses trois ministres. Lorsqu'ils se virent tous hors de danger, le chef appela ses conseillers et leur demanda quels moyens il y avait d'éviter dans la suite de si funestes attaques.

Un des ministres du corbeau répondit à cette question, que plutôt que de vivre ainsi dans de continuelles alarmes et de voir se renouveler les maux auxquels ils s'étaient déjà vus exposés ou peut-être de plus grands encore, il valait infiniment mieux, à son avis, abandonner le pays et se retirer au loin dans quelque lieu solitaire où ils pussent vivre en sûreté.

Le second ministre prit ensuite la parole, et s'éleva contre le conseil du premier ; à son avis, lorsque l'on se trouvait une fois engagé avec un ennemi, quelque puissant qu'il fût, il ne fallait pas quitter le terrain sans s'être efforcé, par tous les moyens possibles, de se venger des maux qu'on en avait reçus, et voulant appuyer son sentiment d'un exemple :

Le Soleil, la Lune, et les deux Géans leurs ennemis.

L'HISTOIRE nous apprend, ajouta-t-il, que, dans l'ancien temps, lorsque les Dieux et les géans se réunirent tous ensemble pour traire la mer de lait (1) et en extraire l'*amrita* (l'am-

(1) Les Indiens reconnaissent sept mers, parmi lesquelles

broisie) qui devait leur procurer l'immortalité, deux géans, ennemis des Dieux, se mêlèrent par ruse dans cette assemblée, sans être reconnus de personne, et burent aussi de l'amrita, qui les rendit immortels. Le soleil et la lune les ayant aperçus, les découvrirent au Dieu conservateur Vichnou. Celui-ci, irrité de l'introduction frauduleuse de ces impies et de leur fourberie, essaya de les faire périr en les frappant de son terrible *tchacara* (1); mais ce fut en vain, l'amrita qu'ils avaient bue les rendit invulnérables. Cependant, Vichnou, voulant les punir de quelque manière, les changea en planètes, et ces deux géans furent dès-lors transformés, l'un en la planète *Rahou* et l'autre en la planète *Kettou* (2). Depuis ce temps, ces deux derniers ont conservé une haine implacable contre le soleil et la lune, les auteurs de

est *Kchira-Samoudra* (ou mer de lait). Le sujet auquel il est fait allusion dans cet apologue, se trouve rapporté au long dans le *Bagavata*, un de leurs livres les plus sacrés.

(1) C'est le nom d'une des cinq armes de Vichnou.

(2) Les Indiens, aux sept planètes qu'ils reconnaissent comme nous, en ajoutent deux autres, appelées *Rahou* et *Kettou*. Ce sont les deux étoiles fixes formant la tête et la queue de la constellation du Dragon, dont ils ont fait deux planètes.

leur disgrace; et quoique beaucoup plus faibles que ces astres, ils ne laissent pas de les tourmenter et de leur faire ressentir assez fréquemment les effets de leur haine en obscurcissant leur éclat par les éclipses qu'ils occasionnent.

Nous voyons par cet exemple, dit le ministre du corbeau en finissant, que lorsque l'on se trouve engagé avec un ennemi, quelle que soit sa puissance, il faut lui tenir tête jusqu'à la dernière extrémité, et par tous les moyens qu'on a en son pouvoir s'efforcer de se venger des maux et des affronts qu'on a reçus de lui.

Lorsque ce second ministre eut fini de parler, le ministre Stirandjivy prenant la parole à son tour, exposa ainsi son avis : Il me paraît, dit-il, que celui qui a parlé le premier et qui nous a conseillé de préférer une prompte fuite au danger de vivre exposés à de continuelles alarmes dans le voisinage des hiboux nos ennemis, nous a proposé la pire des extrémités auxquelles nous puissions nous voir réduits. Avant donc d'en venir là, il faut tâcher d'inventer quelque moyen de perdre tout d'un coup la race entière de nos adversaires; et si nous ne pouvons venir à bout de ce dessein par la force ouverte, il faut faire en sorte de l'exécuter par la ruse.

Voici donc l'avis que je propose : Il faut d'abord que vous vous éloigniez tous à quelque distance, et que vous me laissiez seul dans cet endroit. Lorsque le chef des hiboux, avec les siens, reviendra pour renouveler ses attaques contre nous, je feindrai d'avoir été maltraité et chassé par vous tous, pour avoir voulu vous rendre service en vous engageant à vivre en paix avec nos ennemis et à vous soumettre aux conditions qu'ils voudraient vous prescrire. J'engagerai ensuite le chef de leur race à prendre pitié de mon état d'abandon pour avoir osé parler d'une manière favorable à ses intérêts, et je le supplierai de me recevoir à son service ; une fois admis auprès de lui je surveillerai sa conduite et toutes ses démarches ; je chercherai l'occasion de le perdre avec toute sa race, et je vous avertirai lorsqu'il sera temps d'exécuter ce dessein.

Le chef des corbeaux et ses ministres approuvèrent le projet de Stirandjivy, et comme il le leur avait conseillé, ils se retirèrent tous et le laissèrent seul.

Cette nuit même, les hiboux revinrent pour renouveler leurs attaques, et surpris de ne trouver que Stirandjivy, qui poussait de profonds soupirs et paraissait plongé dans une douleur amère, le chef des hiboux le fit venir auprès de

lui, et lui demanda quel était le sujet de son affliction.

Hélas! répondit le corbeau en versant des larmes, j'ai été si maltraité par mes compagnons, que j'ai manqué de perdre la vie. Si vous voulez savoir le sujet de ces mauvais traitemens, je vous le rapporterai avec franchise : Voyant l'inimitié qui subsistait entre votre race et la nôtre, et les dangers dont vous ne cessiez de nous menacer, j'ai osé conseiller à notre chef de faire la paix avec vous en se soumettant sans réserve à votre domination puissante, et en vivant aux conditions qu'il vous plairait de lui prescrire.

Alors il s'est mis dans une violente colère, s'est jeté sur moi avec tous les siens, et ils m'ont donné tant de coups de bec que j'en ai le corps tout meurtri. Après m'avoir ainsi maltraité, ils m'ont chassé du milieu d'eux et se sont tous retirés ailleurs, je ne sais où, me laissant dans la situation déplorable où vous me voyez réduit. Maintenant que je suis sans ressource, bien résolu de ne plus approcher jamais d'un maître aussi cruel que celui que j'ai servi jusqu'à présent, j'implore votre compassion; daignez, seigneur hibou! je vous en supplie instamment, daignez avoir pitié de moi; si vous consentez à me prendre sous votre puissante pro-

tection, si vous ne refusez pas de m'admettre au nombre des plus humbles de vos serviteurs, je m'engage solennellement à faire de mon côté tout ce qui dépendra de moi pour que vous n'ayez pas à vous repentir d'un semblable bienfait.

Le chef des hiboux, ne soupçonnant aucun artifice dans les paroles de Stirandjivy, se sentit touché de compassion pour lui, et parut d'abord disposé à lui accorder la faveur qu'il sollicitait avec tant d'humilité, espérant qu'il pourrait lui être de quelque utilité dans ses guerres contre les corbeaux. Cependant avant d'en venir là, il voulut consulter ses ministres.

Le hibou appelé Dakchakcha, consulté le premier, parut être du même avis que son maître.

Le ministre Droudrakcha interrogé ensuite sur ce qu'il jugeait à propos de faire, répondit qu'on ne pouvait se conduire avec trop de prudence ni prendre trop de précaution avec cet étranger, jusque-là du nombre de leurs ennemis déclarés, et qu'ils ne devaient pas le recevoir avant d'avoir été mieux assurés de ses dispositions qu'ils ne l'étaient. Qui peut, ajouta-t-il, nous garantir la sincérité de ses paroles et de ses protestations? Combien d'exemples n'a-t-on pas de traî-

tres, qui, s'étant d'abord présentés sous le masque de l'amitié ou sous le prétexte d'offrir leurs services, ont ensuite trahi ceux qui, séduits par leur hypocrisie, s'étaient fiés à leurs paroles? Un exemple confirmera la vérité de ce que j'avance :

La Vache Grasse et la Vache maigre.

Dans la ville de *Bramma-Poury*, vivait un brahme du nom de Pounniahsila, qui y exerçait un emploi important; il était craint et respecté de tout le monde. Ce brahme gardait chez lui une vache vigoureuse qui s'était engraissée en allant paître tous les jours dans les champs voisins, parmi les plantes des habitans. Elle leur causait beaucoup de dommages, mais comme tout le monde savait qu'elle appartenait à un homme en place, personne n'osait se plaindre.

Un jour qu'elle retournait à la maison de son maître, elle fut rencontrée par une autre vache exténuée de maigreur. Celle-ci, voyant la force et l'embonpoint de la première, parut envier sa condition, et lui demanda d'où pouvait provenir l'état d'aisance dont elle paraissait jouir,

tandis qu'elle-même se voyait sans ressource et réduite à la plus affreuse misère.

La vache grasse lui fit part du moyen qu'elle employait pour se maintenir dans l'état de santé et de force dont elle jouissait : ce moyen consistait à parcourir sans gardien les champs voisins, et à y paître son soûl parmi les meilleures plantes : Si tu veux t'associer à moi, ajouta-t-elle, je te conduirai dans les meilleurs pâturages du voisinage, et dans peu de temps tu pourras devenir aussi grasse que moi.

La vache maigre accepta avec joie la proposition de la vache grasse, et un jour qu'elles paissaient ensemble au milieu des plantes dans le champ d'un laboureur, le propriétaire les ayant aperçues, courut sur elles pour les chasser : dès qu'elles le virent venir, elles prirent la fuite, et la vache grasse, qui était vigoureuse et alerte, eut bientôt disparu; tandis que la vache maigre, pouvant à peine se soutenir, tomba bientôt au pouvoir de celui qui la poursuivait. Lorsque ce dernier l'eut atteinte, il l'assomma presque de coups et la conduisit ensuite auprès du maître, à qui il fit de vifs reproches, lui recommandant en même temps de prendre les précautions nécessaires pour empêcher sa vache d'aller dans la suite faire du dégât dans les champs voisins,

Le propriétaire, afin de n'être plus exposé à entendre de pareilles plaintes, attacha au cou de sa vache un gros morceau de bois, qui lui descendait entre les jambes et gênait tous ses mouvemens.

Apprenons de cet exemple, ajouta Droudrakcha en finissant son récit, avec quelles précautions on doit s'associer aux méchans ou aux personnes dont on ne connaît pas bien les dispositions.

Après ce récit, le ministre Kroudakcha prenant la parole à son tour, débuta par ces mots: Un ancien proverbe porte que l'*amitié des méchans et la haine des gens de bien sont également dangereuses*. N'oublions donc pas cette vérité; et avant de donner asile parmi nous à Stirandjivy, attachons-nous à bien connaître ses dispositions, afin de n'être pas exposés à placer notre confiance dans un inconnu qui peut ensuite nous trahir. D'ailleurs, ajouta-t-il, Stirandjivy est d'une race naturellement vile, lâche et dépourvue de toute éducation, et l'exemple suivant nous fera voir les dangers qu'on court en général en se confiant à des êtres vils et sans discernement.

Le Roi, son Singe et le Voleur.

Dans la ville de *Caminy-Poura*, vivait le roi Avivéky-Raya : ce prince n'osant se fier à qui que ce fût pour la garde de sa personne, avait élevé un singe auquel il confiait ce soin, et qu'il chargeait de veiller jour et nuit auprès de lui, se croyant en sûreté avec un tel garde à ses côtés.

Dans cette même ville, vivait un brahme qui exerçait un emploi important à la cour du roi. Ce brahme avait conçu une vive passion pour une prostituée, et un jour qu'il se trouvait seul avec elle, celle-ci exigea de son amant qu'il enlevât de quelque manière que ce fût le collier d'or que portait le roi, et qu'il le lui apportât; ajoutant que s'il ne satisfaisait pas ses désirs à cet égard, il ne devait pas remettre les pieds dans sa maison.

Le brahme, voulant à tout prix satisfaire sa maîtresse, chercha une occasion favorable pour dérober le collier du roi à son insçu. Sachant qu'il était constamment gardé par un singe, et que cette espèce d'animaux redoute extrêmement les

serpens, il se procura un de ces reptiles qu'il renferma dans un vase, et choisissant le temps où le roi dormait, il entra dans son appartement sans être aperçu de personne. Le roi étendu sur son lit et plongé dans un profond sommeil avait près de lui le singe son garde, armé d'un *cadga* (espèce de gros sabre). Le voleur, en entrant, lâcha le serpent qui était enfermé dans le vase, et le singe ne l'eut pas plus tôt vu ramper dans l'appartement, que, saisi de frayeur, il laissa tomber l'arme qu'il tenait, et oubliant le soin de son maître, tourna toute son attention sur le serpent. Le brahme profita de l'état de frayeur et de distraction du singe pour s'approcher du lit du roi, et lui enlever son collier d'or, qu'il porta à sa maîtresse.

L'exemple de ce singe nous apprend, ajouta le hibou Kroudakcha en finissant son récit, à quels dangers on s'expose en confiant ses intérêts à des êtres vils, lâches et sans jugement; et l'exemple suivant, continua-t-il, nous fera voir les piéges que nos ennemis, sous l'apparence du zèle et de la bienveillance, savent souvent nous tendre pour nous perdre.

Le Jardinier et les Singes.

Sur les bords du fleuve *Nirbouhda*, est située la ville de *Soumaty-Patna* : dans cette ville vivait un brahme nommé Imadata, qui, n'ayant pas d'autre voie pour subsister, essaya de cultiver un jardin sur le bord de ce fleuve. Il y sema une grande quantité de melons d'eau, de citrouilles, de concombres et autres plantes semblables, qui réussirent parfaitement et produisirent du fruit en abondance. Dans le temps qu'il s'attendait à recueillir le fruit de ses travaux, une nombreuse troupe de singes vint faire irruption dans son jardin et ravagea tout ce qui s'y trouvait.

Le brahme jardinier était extrêmement affligé de voir toutes ses peines perdues par les dégâts que lui causaient les singes. Il s'y prit de diverses manières pour les chasser; mais il ne put jamais venir à bout de s'en défaire; ces singes adroits savaient éviter tous les piéges qu'il leur tendait pour les prendre. A la fin, voici la ruse qu'il inventa : il prit d'une main une poignée de riz cuit, et de l'autre un gros bâton. Il se rendit

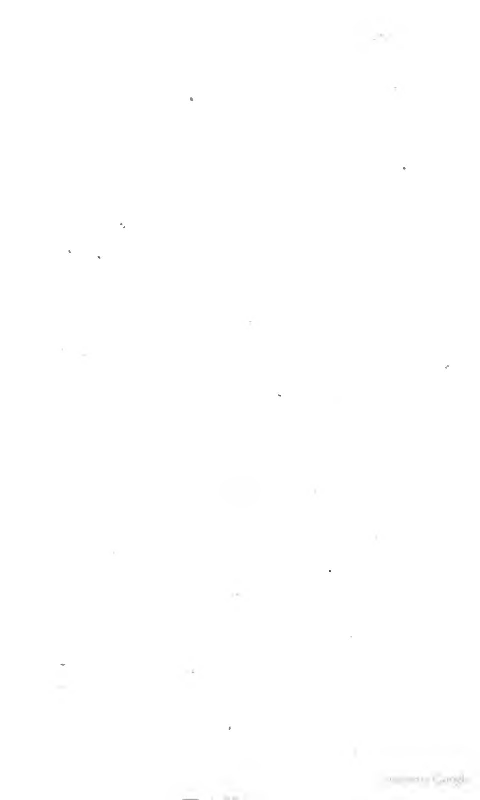
à son jardin et alla se coucher à la renverse tout de son long, au milieu de ses plantes, étendant d'un côté la main pleine de riz et tenant le bâton de l'autre, prêt à assommer le premier singe qui s'approcherait pour manger le riz; il restait immobile dans cette posture, contrefaisant le mort. Lorsque les singes se rendirent au jardin pour y commettre leurs dégâts ordinaires, ils aperçurent ce brahme étendu, immobile et qui paraissait mort, et s'approchèrent de lui; mais lorsqu'ils virent ce prétendu mort une main pleine de riz, et l'autre armée d'un gros bâton : Qu'est-ce donc? se dirent-ils, un mort est-il armé de la sorte? défions-nous. Ceci n'est qu'une ruse pour nous attraper. Et dès ce jour ils devinrent encore plus attentifs et plus circonspects qu'ils ne l'avaient été jusqu'alors.

Ces singes, ajouta le hibou, échappèrent par leur sagacité et leur prudence aux dangers dont ils étaient menacés. Imitons-les, agissons avec la plus grande circonspection, et avant d'admettre parmi nous le corbeau Stirandjivy, tâchons de nous assurer de ses intentions.

A toutes ces observations, le hibou Dakchakcha répondit : La première vertu est de rendre service aux autres. L'histoire nous apprend que



Imp. Ch. Delâtre.



le grand Vichnou, après avoir bien examiné le mérite de cette vertu et avoir reconnu qu'aucune autre ne lui était préférable, passa par dix *avataras* (incarnations) pour la pratiquer et sauver les âmes justes qui vivaient sur la terre.

Ensuite, pour prouver que nous ne devions pas abandonner ceux qui ont mis leur confiance en nous et qui se sont mis sous notre protection, il cita l'exemple suivant :

Le Roi, le Dieu Devindra et la Colombe.

Dans la ville *Darma-Vaty-Patna*, vivait le roi Tchita-Tchacra-Varty, avec son ministre Darma-Pahla. Les grandes vertus de ce prince l'avaient rendu cher à tous ses sujets, et avaient répandu par-tout le bruit de sa renommée..

Un jour, le Dieu Devindra voulant faire un voyage à la ville d'*Amara-Vaty-Patna*, Nara-Mouny-Souara, qui y résidait (1), instruit de son

(1) Nara-Mouny-Souara est une divinité subalterne et une espèce de surveillant que les principaux dieux entretiennent sur la terre pour les informer de ce qui s'y passe.

dessein, lui prépara un trône pour le recevoir dignement, vint au devant de lui et lui fit le meilleur accueil qu'il lui fut possible. Après les premières civilités, il demanda au Dieu quel était le sujet d'une visite si inattendue. Devindra lui répondit qu'il était venu pour apprendre de lui des nouvelles de ce qui se passait sur la terre, et lui demanda en même temps quels étaient parmi les rois qui y régnaient ceux qui s'étaient rendus les plus célèbres. Nara-Mouny-Souara répondit que parmi les princes existans, celui qui se faisait le plus remarquer par ses vertus, était Tchita-Tchacra-Varty. C'est sans doute, repartit Devindra avec un air de mépris et un sourire moqueur, un de ces mortels vertueux au dehors, avec une volonté perverse au dedans. Cependant, ajouta-t-il, puisque la renommée exalte tant son mérite, il faut que je le voie et que j'éprouve par moi-même ce qui en est.

Le Dieu voulut donc se rendre auprès de ce prince, et sous prétexte de faire le voyage plus vite, il prit pour monture une colombe, qui, par son vol rapide, devait le conduire bientôt au domicile du roi.

Pendant que Devindra était transporté dans les airs sur les ailes de cette colombe, ce dieu

changea soudainement de forme et prit celle d'un faucon. La colombe, le voyant ainsi métamorphosé, fut saisie de frayeur, se sauva à tire d'aile, et alla se réfugier sous la protection du roi Tchita-Tchacra-Varty. Le faucon ou Devindra, sous cette forme, la poursuivit, et arriva presque aussitôt qu'elle au palais du roi. Aussitôt qu'il s'y fût rendu, ayant su que le prince avait pris la colombe sous sa protection et lui avait donné asile, il exigea qu'elle lui fût livrée pour en faire sa proie, prétendant qu'il était à sa poursuite et qu'elle lui appartenait de droit.

Le roi refusa d'accéder à une demande qui lui paraissait injuste ; il disait, pour justifier son refus, que la colombe ayant cherché un asile chez lui, et s'étant mise sous sa protection, il se croirait déshonoré s'il la livrait à son ennemi. Le faucon insista ; mais le roi demeura ferme dans son refus, soutenant que, dans aucun cas, les personnes vertueuses ne pouvaient se résoudre à livrer à des ennemis ceux qui se réfugiaient sous leur protection.

Le faucon, voyant que le roi demeurait ferme dans sa résolution, changea l'objet de sa demande, et dit au prince que puisqu'il sentait tant de répugnance à livrer l'oiseau auquel il avait fourni un asile, il serait satisfait s'il consentait à

lui donner en place, pour assouvir la faim qui le pressait, un morceau de sa propre chair du poids de la colombe.

Le roi, plutôt que de trahir les devoirs de l'hospitalité en livrant l'animal qui s'était mis sous sa protection, consentit à la dernière demande du faucon, et plaçant la colombe dans un des côtés d'une balance, il prit un couteau et se coupa un morceau de chair qu'il mit dans l'autre côté. Voyant que celui-là ne suffisait pas, il se coupa un second, puis un troisième et un quatrième morceau de chair; mais s'apercevant que la balance penchait toujours du côté opposé dans lequel était la colombe, il se mit lui-même dans la balance, et dit au faucon qu'il n'avait qu'à le dévorer tout entier et laisser aller la colombe libre.

Devindra, saisi d'admiration à la vue d'un dévouement si héroïque, quitta aussitôt la forme de faucon, qu'il avait prise exprès pour avoir une occasion d'éprouver lui-même si ce que la renommée rapportait du roi était vrai, et reprenant sa vraie forme de Dieu, il se fit connaître pour ce qu'il était réellement, combla le prince d'éloges, et disparut après lui avoir accordé des faveurs particulières.

Lorsque le hibou Dakchakcha eut fini son

récit, il ajouta : Cet exémple nous apprend qu'on ne doit jamais trahir les devoirs de l'hospitalité, et qu'on doit prêter un asile à ceux qui, se réfugiant auprès de nous, mettent en nous leur confiance, et implorent notre protection. Mon avis est donc que sans hésiter davantage nous admettions Stirandjivy parmi nous.

Après ces divers exemples qui lui faisaient connaître le pour et le contre de la démarche qu'il allait faire, le chef des hiboux se détermina enfin à donner asile à Stirandjivy, dans la persuasion qu'il n'avait rien à craindre de sa part.

Dès que le corbeau fut admis dans la société des hiboux, il tourna d'abord toute son attention à gagner la confiance du chef et de ses ministres par son apparente docilité et son entière soumission à tout ce qu'on exigeait de lui. Il réussit si bien par une adroite flatterie et une fausse humilité à s'insinuer dans leur esprit, que les hiboux ne le regardaient plus que comme un frère et non comme un étranger : il avait accès par-tout; il allait et venait quand il voulait, et on n'entretenait plus le moindre soupçon sur son compte.

Dans cet état de faveur, Stirandjivy s'appliqua à bien connaître l'état, la vie, le naturel, les usages, les forces et les ruses des hiboux. Il exa-

mina avec soin le lieu de leur domicile, fixé dans les crevasses d'une caverne, et les différentes issues, afin de connaître la manière de les y attaquer avec succès. Il découvrit que la caverne dans les crevasses de laquelle ils vivaient tous, n'avait qu'une seule ouverture par laquelle ils pouvaient entrer et sortir ; il s'aperçut aussi bientôt que tous les hiboux étaient privés de l'usage de la vue durant le temps du jour, et qu'ils ne voyaient clair que durant la nuit.

Après qu'il eut tout vu, tout examiné dans le plus petit détail, et qu'il eut bien formé son plan pour exterminer d'un seul coup la race entière des ennemis de son espèce, il alla trouver son chef, lui communiqua tout ce qu'il avait vu et appris pendant son séjour au milieu des hiboux, et le plan qu'il avait conçu pour les faire périr tous à-la-fois sans qu'il en échappât un seul ; ce qui pourrait se pratiquer aisément, dit-il, en bouchant l'entrée de la caverne avec des matières combustibles, y mettant le feu, et les suffoquant tous par la fumée.

Le chef des corbeaux, après avoir prêté une oreille attentive au récit de son ministre Stirandjivy, ne pouvait se décider à embrasser le parti dangereux qui lui était proposé : Comment ose-



rai-je, dit-il, être l'agresseur d'un ennemi bien plus puissant que moi? Comment pourrai-je me déterminer à l'aller attaquer dans ses retranchemens? Tu sens que nous sommes les plus faibles de beaucoup, et toutes les fois que nous avons eu à soutenir des combats avec les hiboux, nous avons toujours éprouvé la honte de la défaite, et nous avons été obligés de chercher notre salut dans une prompte fuite. Tu me proposes maintenant d'aller à la tête des miens attaquer ces fiers ennemis dans leur propre demeure : comment me résoudre à une démarche si périlleuse? Si je ne réussis pas dans cette entreprise, c'en est fait de moi et de toute ma race; nos ennemis n'oublieront jamais cette offense, et elle ne servira qu'à envenimer de plus en plus la haine qu'ils portent à notre espèce. Dès ce moment, ils tomberont sur nous, nous poursuivront partout avec le plus cruel acharnement, et ne cesseront leurs poursuites qu'après nous avoir entièrement exterminés.

Calmez vos vaines alarmes, répliqua Stirandjivy, je suis sûr de mon fait; j'ai tout vu, tout entendu, tout examiné, tout prévu; et je n'aurais jamais eu l'imprudence de vous proposer un parti aussi hasardeux, si je n'étais assuré du succès de l'entreprise. Rappelez-vous combien

il m'en a coûté pour m'introduire parmi les hiboux, afin de pouvoir étudier leurs manières, leurs usages, leur conduite, leurs ressources. Le plan que je vous propose est le fruit des plus mûres réflexions; j'ai examiné le pour et le contre, et je ne me suis décidé qu'après avoir aperçu les espérances les mieux fondées pour le succès de mon entreprise. Ainsi, sans hésiter davantage et sans perdre le temps en vains discours, rassemblez aussitôt votre race et suivez-moi tous à la caverne, dont les crevasses servent de demeure à nos ennemis.

Le chef des corbeaux, rassuré par le ton de confiance avec lequel parlait Stirandjivy, convoqua au même instant une assemblée générale de tous ses sujets, auxquels il communiqua le plan d'attaque formé par son fidèle ministre, et leur dit qu'il les avait tous rassemblés pour l'aider à exterminer d'un seul coup leurs ennemis les hiboux. En disant ces mots, il ordonna à chacun d'eux de prendre avec son bec, les uns de la paille, les autres des ronces, les autres des morceaux de bois sec, et ainsi pourvus, il leur commanda de l'accompagner à l'endroit où Stirandjivy les mènerait.

Tous ces milliers de corbeaux obéirent aux ordres de leur maître, et se rendirent sans bruit

à l'entrée de la caverne, où Stirandjivy les conduisit. Ils y arrivèrent à l'heure de midi; dans le temps où la chaleur du soleil est la plus vive, et ils en bouchèrent bien toutes les avenues avec la paille, les épines et les morceaux de bois sec qu'ils avaient apportés. S'étant ensuite procuré dans le voisinage un tison enflammé, ils mirent le feu à ce monceau de matières combustibles, qui fut tout en flamme dans un instant.

Une partie des hiboux qui étaient logés dans la caverne essaya de fuir; mais en le faisant ils furent consumés dans les flammes, et ceux qui se tinrent cachés dans les crevasses de la caverne furent tous suffoqués par la fumée, en sorte qu'il n'en échappa pas un seul.

Après que les corbeaux se furent ainsi défaits par la ruse de leurs cruels ennemis, ils vécurent dans une paix profonde et heureux dans la société les uns des autres.

Vichnou-Sarma, en terminant son récit, dit à ses pupilles, qui continuaient de lui prêter une oreille attentive : Vous voyez, princes, par ces exemples, de quelle circonspection il faut user dans le choix de ses amis et de ses confidens, et les précautions qu'il faut prendre avec les individus dont on ne connaît pas parfaitement les dispositions. Les exemples que je viens de

vous citer doivent servir à conserver dans votre esprit la vérité de cette ancienne maxime :

Sloca.

« Celui qui révèle ses pensées à un autre avant d'avoir connu les siennes court à sa ruine. Une personne prudente sait échapper à tous les dangers. »

FIN DU TROISIÈME TANTRA.

QUATRIÈME TANTRA.

Après que Vichnou-Sarma eût fini le récit des apologues qu'on vient de rapporter, ses élèves, qui lui avaient prêté l'oreille avec la plus grande attention, sentirent leur admiration s'accroître de plus en plus à la vue de l'esprit de sagesse que faisait paraître leur précepteur dans le choix des exemples qu'il leur racontait pour les instruire d'une manière tout-à-la-fois utile et agréable. Ils lui renouvelèrent donc les protestations de leur sincère reconnaissance, l'assurèrent qu'ils n'oublieraient jamais les peines qu'il avait prises pour leur donner une bonne éducation, et le service important qu'il leur avait rendu en réformant leur esprit et leurs manières : Jusqu'ici, lui dirent-ils, notre esprit avait été enveloppé dans d'épaisses ténèbres, il était réservé à vous seul de dissiper les nuages qui l'environnaient et de l'éclairer d'une vive lumière. Désormais nous vous regarderons comme notre bienfaiteur, notre maître et notre gourou, et nous vous rendrons les hommages et les hon-

neurs qui vous sont dus à tous ces titres. Continuez donc l'ouvrage que vous avez si heureusement commencé, et rapportez-nous encore quelque autre histoire qui, en nous amusant, puisse aussi nous instruire.

Vichnou-Sarma, de son côté, ravi de joie que son plan eût si bien réussi, profita des bonnes dispositions que faisaient paraître ses élèves, et continua de les instruire en leur rapportant la fable suivante :

Le Singe et le Crocodile.

Écoutez avec attention, jeunes princes, le récit que je vais vous faire, dit Vichnou-Sarma à ses élèves, et apprenez par cet exemple qu'on ne doit jamais se lier ou contracter amitié avec les méchans.

Près de la mer, du côté de l'ouest, se trouve un désert appelé *Vipinantchara - Vanantra*, dans lequel un singe nommé Sandjivaca régnait sur les animaux de son espèce qui vivaient dans ce même lieu. Dans le temps qu'il coulait des jours heureux et tranquilles au milieu de ses sujets, il survint parmi eux une maladie

épidémique qui en enleva le plus grand nombre, et cette calamité publique diminua grandement le pouvoir et les ressources de Sandjivaca.

Un singe de ses ennemis, qui exerçait aussi l'empire dans une autre partie de ce vaste désert, ayant appris les malheurs survenus à son rival et l'état de faiblesse auquel il se trouvait alors réduit par la perte du plus grand nombre de ses sujets, s'empressa de saisir une occasion si favorable de tomber sur lui et de le chasser entièrement de ces lieux.

Dès que Sandjivaca fut instruit des desseins de son ennemi, comme il se voyait absolument hors d'état de lui résister, il chercha son salut dans une prompte fuite, répétant, pour justifier sa démarche, cette ancienne maxime :

Sloca.

« Une vie vagabonde est préférable à un état de misère dans le lieu où l'on est né, lorsqu'on avait été accoutumé auparavant à y vivre dans les délices. »

Comme il parcourait le pays au hasard sans savoir où il irait ni où il pourrait se fixer, après avoir long-temps erré de côté et d'autre, il

parvint enfin au bord de la mer, et ayant trouvé sur le rivage un gros *attymara* (1), qui était surchargé de fruits, il voulut établir son domicile dans ce lieu solitaire, où il pourrait trouver sans peine sa subsistance, et où il espérait pouvoir vivre tranquille le reste de ses jours.

Il vivait ainsi depuis quelque temps, se nourrissant des fruits que cet arbre ne cessait de produire et qui lui paraissaient excellens. Un jour qu'il était assis sur une des branches les plus avancées sur l'eau de la mer, il laissa tomber quelques-uns des fruits dont il se rassasiait. Un crocodile qui se trouvait près de-là, attiré par le bruit que faisaient ces fruits en tombant sur la surface de l'eau, s'approcha et voulut les goûter. Les ayant trouvés bons, il regarda sous l'arbre, et comme il vit que la terre en était couverte, il descendit sur le rivage pour s'en rassasier.

Tantra-Tchaca (c'était le nom du crocodile), trouvant de quoi vivre abondamment, et sans peine sous cet attymara, fixa sa demeure dans ce lieu, oublia tout autre soin, ne pensa plus à sa famille ni à sa parenté, et ne songea qu'à se bien nourrir dans l'endroit où il se trouvait.

(1) Gros arbre ainsi appelé, qui produit des fruits de la forme de nos figues, mais d'un goût fort inférieur.





Imp. Ch. Delâtre.

Vivant ainsi dans le voisinage l'un de l'autre, le singe Sandjivaca et le crocodile Tantra-Tchaca contractèrent peu-à-peu la plus intime amitié. Le singe témoignait son attachement à son compagnon en lui choisissant les meilleurs fruits qu'il pouvait trouver sur l'arbre, et en les lui jetant pour qu'il s'en rassasiât.

Pendant que ces deux amis coulaient des jours tranquilles, vivant ensemble dans l'abondance et dans la plus douce union, et que le singe se consolait de ses malheurs passés, par la pensée qu'il avait trouvé dans cette solitude un compagnon fidèle dans la société duquel il se flattait de pouvoir vivre désormais sans crainte et sans inquiétude, Cantaca-Prapty, la femelle de ce crocodile, voyant que son mari restait si long-temps absent, craignit qu'il ne lui fût arrivé quelque accident funeste, et cette pensée l'agitait des plus vives inquiétudes.

Au milieu des alarmes qu'elle éprouvait à ce sujet, un jour elle appela une autre crocodile de ses amies nommée Goupta-Gamani, qui vivait dans le voisinage, et lui communiqua le sujet de sa douleur : Voilà déjà long-temps, lui dit-elle, que mon mari m'a quittée sans que j'aie pu apprendre de lui aucune nouvelle. La pensée d'une si longue absence ne me laisse

goûter aucun repos. Je crains qu'il n'ait péri misérablement en tombant dans les filets des pêcheurs ou dans quelque autre piége. Maintenant j'ai une grâce à te demander, c'est que tu veuilles bien me tirer de l'inquiétude qui me dévore, en allant toi-même à la recherche de mon mari, pour tâcher de découvrir s'il a péri ou s'il est encore vivant; et lorsque tu auras appris quelque chose de certain, reviens, je te prie, sans délai, me faire part de ce que tu sauras.

Goupta-Gamani, voyant la douleur amère qu'éprouvait son amie, se sentit touchée d'une tendre compassion, et sans différer plus longtemps elle se mit aussitôt en route pour tâcher d'apprendre des nouvelles du mari dont l'absence était cause d'une si vive affliction. Pendant qu'elle parcourait les environs, voyageant tantôt sur le rivage, tantôt dans l'eau, et demandant à tous ceux qu'elle rencontrait des nouvelles de celui qu'elle cherchait, sans que personne pût lui en donner, Tantra-Tchaca et Sandjivaca continuaient de vivre ensemble heureux et sans éprouver la moindre sollicitude sur le sort des autres.

Un jour que le crocodile s'entretenait avec son ami le singe, il le pria de lui raconter l'his-

toire de sa vie et les circonstances qui l'avaient amené dans ces lieux. Il lui demanda s'il avait une femme et des enfans, où ils vivaient, et quel genre de vie ils menaient.

Sandjivaca, se croyant assuré de la sincérité de l'amitié de son compagnon, pensa qu'il pouvait se confier à lui sans réserve. Il lui raconta donc l'histoire de sa vie, il lui rapporta surtout en détail les malheurs qui l'avaient fait déchoir de la royauté, et l'avaient obligé de se dérober aux poursuites de son ennemi par une prompte fuite, et de chercher un asile dans cette solitude.

Lorsque le crocodile eut entendu le récit de son ami le singe, il sentit s'accroître encore la douce sympathie qui l'attirait vers lui; et la vue de ce que Sandjivaca avait été auparavant et de ce qu'il était à présent, ne fit qu'augmenter de plus en plus l'attachement qu'il avait conçu pour lui.

Sur ces entrefaites, celle qui était à la recherche de Tantra-Tchaca, après avoir longtemps cherché en vain de côté et d'autre, parvint enfin auprès de l'arbre sous lequel ce dernier vivait dans l'abondance sans éprouver le moindre souci sur le sort de sa famille. S'étant approchée de lui, elle commença par lui faire

de vifs reproches sur sa longue absence, elle lui dit ensuite qu'elle était députée auprès de lui par sa femme; qu'accablée de chagrin de ne pas revoir son mari, et alarmée par la pensée qu'il devait lui être survenu quelque accident funeste, celle-ci était tombée dangereusement malade : Elle désire avoir la consolation de te revoir avant de mourir, ajouta-t-elle, et elle m'a envoyée pour te chercher et te ramener : si tu te hâtes de me suivre tu as encore l'espérance de la revoir; mais pour peu que tu diffères, il est douteux que tu la retrouves vivante.

Tantra-Tchaca, alarmé de la nouvelle fâcheuse qu'il venait d'apprendre, la communiqua à son ami Sandjivaca. Celui-ci lui conseilla de se rendre sans délai auprès de sâ femelle pour la secourir, lui disant que l'obligation d'aller au secours de nos proches lorsqu'ils se trouvaient réduits à quelque extrémité, devait l'emporter sur toute autre considération.

Le crocodile, en partant, prit avec lui quelques-uns des meilleurs fruits dont il faisait depuis long-temps sa nourriture pour les porter à sa femme malade, espérant qu'ils pourraient lui procurer quelque soulagement. Lorsqu'il se fût rendu auprès d'elle, celle-ci, après avoir donné cours aux premiers transports d'allégresse qu'elle

ressentait en revoyant son mari qu'elle avait cru perdu, lui fit les plus vifs reproches sur sa longue absence et lui dit que l'excès de la douleur qu'elle avait éprouvée par la crainte de l'avoir perdu pour toujours, avait manqué de la faire mourir. Tantra-Tchaca tâcha de l'apaiser et de la consoler, et chercha à s'excuser de sa longue absence en disant qu'il avait trouvé tant de charmes dans la société de Sandjivaca son ami, que le temps s'était écoulé en sa compagnie sans qu'il s'en aperçût; en même temps il lui donna les fruits qu'il avait apportés et lui dit de les goûter. Lorsque Cantaca-Prapty eut goûté ces fruits, ils lui parurent si délicieux et si supérieurs à tous les genres de nourriture qu'on pouvait se procurer dans les eaux de la mer, qu'elle se douta bien que son mari, accoutumé à cette espèce d'alimens, serait bientôt dégoûté de tous les autres et voudrait retourner auprès de son ami le singe, qui, monté sur l'arbre attymara, lui fournissait de-là une nourriture si délicieuse. La perspective que son mari la laisserait bientôt pour retourner auprès de Sandjivaca, la détermina à tâcher d'inventer quelque ruse pour perdre ce dernier. Dans ce dessein, elle feignit d'être en effet dangereusement malade, et dit à son mari qu'elle était atteinte d'une

maladie de langueur causée par la vive douleur que lui avait occasionnée sa longue absence; elle ajouta qu'il n'y avait qu'un seul remède qui pût la guérir, c'était de dévorer le foie d'un singe, qui passait, disait-elle, pour un spécifique assuré contre l'espèce de maladie dont elle était atteinte : elle le conjura donc de se procurer de quelque manière que ce fût un singe, et s'il ne pouvait pas s'en procurer d'autre, de lui amener Sandjivaca, afin qu'elle pût lui dévorer le foie et recouvrer la santé.

La demande de sa femme jeta Tantra-Tchaca dans le plus cruel embarras, il ne pouvait se décider à trahir les devoirs de l'amitié jusqu'au point de devenir lui-même l'assassin d'un ami qui avait jusqu'alors mis en lui une confiance sans bornes, et qui lui avait rendu service; d'autre côté, ne soupçonnant aucune supercherie de sa femme, il la croyait réellement en danger, et persuadé, d'après ce qu'elle avait dit, que le seul moyen de la guérir était de lui amener son ami Sandjivaca pour qu'elle pût se rassasier de son foie, il éprouvait au dedans de lui-même un combat cruel entre les sentimens de l'amitié et ceux de la tendresse qu'il avait pour sa femme. Longtemps il hésita sans pouvoir se décider ni prendre un parti. A la fin il se détermina à accéder

aux désirs de sa femelle, disant, pour justifier cette résolution, que l'obligation pour un mari de conserver sa femme devait l'emporter sur toute autre considération : dans ces sentimens, il retourna auprès de Sandjivaca, avec l'intention de se rendre maître de lui et de le porter ensuite à sa femelle pour qu'elle pût se nourrir de son foie.

Lorsque le singe vit revenir son ami, il lui témoigna la plus vive joie de le revoir, et sa première question fut de lui demander comment se portait sa femme. Le crocodile répondit qu'il l'avait en effet trouvée malade; mais il ajouta en même temps que la situation de sa femme n'était pour lui qu'un objet secondaire; qu'heureux d'avoir un ami tel que lui, ses premières pensées étaient pour lui : Depuis que je t'ai quitté, dit-il, je n'ai pu goûter aucun repos, et je n'ai soupiré qu'après le moment où je pourrais de nouveau jouir des charmes de ton amitié. Quand on a eu le bonheur de trouver des amis comme toi, femme, parenté, famille ne peuvent plus occuper. Aussi le vif désir de te revoir m'a fait quitter ma femme, quoiqu'elle se trouve dans un état dangereux, parce que je ne connais rien dans le monde audessus du plaisir d'être avec toi.

Le singe, surpris du langage de son ami, qu'il croyait sincère, et en même temps saisi d'admiration que son attachement envers lui fût porté si loin, l'assura de sa reconnaissance. Cependant il lui fit observer que sa femelle se trouvant dangereusement malade, son devoir l'obligeait de s'efforcer de la secourir: Et puisque tu ne peux vivre sans moi, ajouta-t-il, je consens à t'accompagner auprès d'elle, et à t'aider de mes conseils pour lui administrer les meilleurs remèdes. Après sa guérison, nous pourrons revenir dans ce lieu, et continuer d'y mener, comme auparavant, une vie tranquille et agréable dans la société l'un de l'autre. Cependant, continua-t-il, comment pourrons-nous faire le voyage ensemble, puisque je suis un habitant de la terre, tandis que tu es un animal aquatique?

Tantra-Tchaca, satisfait que ses ruses eussent eu déjà un si heureux succès et eussent engagé le singe à se confier à lui sans réserve, le remercia de sa complaisance : Quant à la manière de faire le voyage, dit-il, je me charge de te transporter sur mon dos, et de te conduire sans accident; j'aurai soin de nager toujours à fleur d'eau, de manière que tu ne puisses avoir le corps mouillé. Sandjivaca accepta l'offre, et s'asseyant sur le dos du crocodile, celui-ci l'em-

porta, nageant toujours sur la surface de l'eau, et prit la route du lieu où sa femelle faisait son séjour.

Chemin faisant, le crocodile se sentit agité des plus violens remords à la vue du crime qu'il allait commettre : Me voilà donc exposé, se disait-il, à trahir de la manière la plus perfide le meilleur de mes amis, celui qui a mis en moi une confiance sans bornes, et à qui j'ai les plus grandes obligations ; faut-il que, pour satisfaire les désirs de ma femme, je me voie réduit à une si cruelle extrémité ? Je reconnais maintenant la vérité de cette ancienne maxime :

Sloca.

« On connaît la qualité de l'or par la pierre de touche ; on connaît le naturel d'un homme par ses discours ; on connaît la force d'un bœuf par la charge qu'il porte ; mais il n'y a aucune règle pour connaître le naturel d'une femme. »

En disant ces paroles, qu'il répétait souvent, le crocodile poussait de profonds soupirs ; et quoiqu'il parlât fort bas, le singe qui était monté sur son dos, comprit bientôt le sens de ce qu'il disait. Il vit alors le danger imminent auquel il s'était exposé par son imprudence. Se

rappelant cependant que c'est à l'heure du danger qu'il faut montrer du courage et de la présence d'esprit, il ne se laissa pas déconcerter à la vue du péril; mais il pensa à inventer quelque ruse pour échapper à la mort qui le menaçait. Dans cette vue, il demanda au crocodile quelle était la cause de l'agitation d'esprit qu'il faisait paraître. Celui-ci répondit en dissimulant, et lui dit qu'il l'informerait de tout à leur retour. Le singe lui dit alors qu'un pressentiment secret, mais certain, qu'il avait eu, l'avait averti que sa femme était parfaitement guérie de sa maladie, et qu'alors il devenait inutile qu'ils fissent tous deux le voyage. Il l'engagea donc à le remettre sur le rivage, lui disant qu'après s'être débarrassé de son poids, il pourrait voyager avec plus de célérité, et qu'après avoir appris des nouvelles certaines sur le compte de sa femelle, il pourrait revenir le trouver, et que s'il était alors absolument nécessaire qu'il fît le voyage, il l'accompagnerait volontiers muni des meilleurs remèdes pour la guérir radicalement.

Le crocodile, ne soupçonnant aucune feinte dans les paroles du singe, le transporta sur le rivage et continua seul sa route. Sandjivaca, de son côté, courut bien vite à son premier do-

micile, et lorsqu'il y fut parvenu, il grimpa sur l'attymara où il avait auparavant fixé sa demeure. Dès qu'il fut dessus, il s'assit sur une des plus hautes branches, et reprenant ses sens, il passa plusieurs fois la main sur sa tête, et s'écria dans un transport de joie : Pour le coup je puis me vanter de l'avoir échappée belle ! Mais l'expérience m'a rendu sage, et je n'y serai pas repris. J'avais choisi pour le lieu de mon domicile cette solitude, croyant pouvoir y vivre à l'abri de tout danger ; mais je reconnais maintenant par ma propre expérience cette vérité :

Sloca.

« Même un pénitent qui a renoncé au monde et à lui-même, qui s'est retiré dans un affreux désert, et qui exerce un empire absolu sur ses cinq sens et sur ses passions, n'est pas à l'abri du danger. »

Sur ces entrefaites, le crocodile revint auprès de son ami lui annoncer que la maladie de sa femme allait s'empirant, et lui dit qu'il était revenu pour le prier de l'accompagner auprès d'elle, comme il le lui avait promis, afin de lui administrer les remèdes propres à sa guérison. Mais le singe se mit à rire, et le regardant d'un

air moqueur : Pauvre sot! lui répondit-il, me prends-tu pour un imbécille? Ne sais-tu pas que les singes sont, de tous les animaux, ceux qui passent pour avoir le plus d'esprit? Je me suis déjà laissé attraper une fois, crois-tu que je veuille l'être une seconde? Si tu eusses eu tant soit peu de prévoyance, il fallait me retenir lorsque tu m'avais en ton pouvoir. Comme je suis maintenant instruit de tes dispositions, je me donnerai bien de garde de me livrer à toi une seconde fois, et je n'ai pas envie de voir répéter sur moi la triste aventure à laquelle se vit exposé, par son imprudence, l'âne dont je vais te conter l'histoire, si cela peut te divertir:

L'Ane, le Lion et le Renard.

Dans le désert appelé *Vigraha-Vanantra*, vivait un lion nommé Pachlaca, qui exerçait l'empire sur toutes les autres espèces d'animaux. Ce lion, après avoir vécu long-temps heureux, fut atteint d'une maladie de langueur qui faisait des progrès de jour en jour, et menaçait de lui devenir bientôt funeste. S'apercevant que son mal allait toujours empirant, il appela un jour un

lion son ministre, et lui dit qu'on lui avait enseigné un remède assuré pour arrêter les progrès de sa maladie; que ce remède était de dévorer le cœur et les oreilles d'un âne : il ordonna donc au lion son ministre de se procurer par quelque moyen que ce fût, un de ces animaux, et de le lui amener, afin qu'il pût se repaître de ces parties de son corps, et guérir, par ce moyen aisé, de la maladie dangereuse qui le consumait depuis si long-temps.

Le ministre répondit au roi son maître que ses désirs seraient satisfaits, et lui promit de lui amener dans peu de temps un âne mort ou en vie : pour se le procurer, il se rendit sans délai au village le plus proche du lieu de leur demeure, où il eut bientôt découvert un âne appartenant au blanchisseur de l'endroit, et qui paissait tranquillement dans les champs voisins; s'étant approché de lui, il lui déclara qu'il n'était pas venu dans l'intention de lui nuire, mais qu'au contraire il n'avait d'autre désir que de vivre en bonne intelligence et de lier amitié avec lui.

L'âne se défia, au commencement, de cette déclaration et se tint sur ses gardes. Voyant cependant que le lion ne manifestait aucune mauvaise disposition à son égard, il se familiarisa peu-

à-peu avec lui, et finit par le regarder comme un ami sincère.

Le lion, s'apercevant qu'il avait gagné la confiance de l'âne, crut qu'il était temps de pratiquer la ruse qu'il avait inventée pour le perdre. Dans cette intention, il s'adressa à lui en ces termes : Pourquoi, seigneur âne! lui dit-il, mènes-tu ici une vie si abjecte et si méprisable? Le maître que tu sers t'accable de travaux pénibles, et oubliant ensuite les services que tu lui rends, il ne cesse de te maltraiter, ne t'accorde presque pas de relâche, et ne te donne qu'autant de nourriture qu'il en faut pour t'empêcher de mourir de faim. L'amitié que je te porte me fait considérer avec la plus vive douleur la vie dure et misérable que tu mènes ici, et m'engage en même temps à chercher à améliorer ta condition : si tu veux donc, je t'introduirai auprès du roi lion que je sers, je te ferai contracter amitié avec lui et je te placerai sous sa protection. Protégé et aimé par un maître si puissant, tu pourras vivre heureux auprès de lui, et tu te verras respecté de tout le monde. Crois-moi donc, laisse-là les paquets de linge sale et de guenilles puantes dont te charge, tous les jours, le blanchisseur ton maître. Fuis de ces lieux où tu vis dans un mépris universel,

et suis-moi à la cour du lion où tu vivras honoré de tous et où rien ne te manquera.

L'âne, ne soupçonnant aucune perfidie dans les paroles de celui qu'il croyait son ami, consentit à sa proposition avec une véritable joie, et le suivit sans témoigner la moindre défiance. Arrivé près de l'antre du roi lion, le ministre de celui-ci dit à l'âne de s'arrêter quelques momens, jusqu'à ce qu'il eût averti son maître de son arrivée.

Peu de temps après, le lion parut et s'avança à grands pas vers l'âne pour se jeter sur lui et le dévorer. Ce dernier s'aperçut aussitôt à l'allure et aux mouvemens convulsifs du lion, du danger qui le menaçait; mais comme il était jeune et agile, il trouva son salut dans une prompte fuite; et le lion malade, se voyant hors d'état de l'atteindre, retourna à son antre, fort triste d'avoir manqué sa proie.

Sur ces entrefaites, un renard qui vivait dans le voisinage, instruit de l'état du lion et du désir qu'il avait de se nourrir du cœur et des oreilles d'un âne, dans l'espérance de trouver dans ce remède la guérison de sa maladie, et informé en même temps du tour qu'avait déjà joué au lion malade l'âne dont on vient de parler, se présenta devant le lion et lui dit qu'il se char-

geait de lui ramener ce même âne et de le livrer entre ses griffes, pour en disposer comme il lui plairait.

Le lion accepta l'offre du renard, et celui-ci se rendit immédiatement auprès de l'âne, auquel il rapporta qu'il venait de la part du roi lion, de la présence duquel il s'était déjà enfui avec tant de précipitation. Lui reprochant ensuite sa pusillanimité : De quoi as-tu donc eu peur, lui dit-il, pour te sauver si vite sans vouloir répondre aux premières civilités du roi? As-tu craint par hasard ses mouvemens brusques? Sache qu'ils procédaient de l'excès de joie qu'il éprouvait en te voyant pour la première fois, et que le naturel du lion, lorsqu'il veut témoigner de l'attachement à quelqu'un est de le faire par des mouvemens violens et convulsifs. Crois-moi, profite de l'occasion de te mettre sous la protection d'un ami si puissant, je t'assure que si tu mets en lui une confiance sans bornes, tu ne tarderas pas à éprouver les effets salutaires de sa bienveillance. Suis-moi donc sans crainte, et jette-toi avec une entière confiance entre les bras d'un si puissant protecteur.

L'âne, séduit une seconde fois par les paroles du renard, l'accompagna sans défiance à

l'antre du lion. Lorsque ce dernier l'aperçut près de lui, il se jeta sur lui, le déchira en pièces et lui arracha le cœur et les oreilles pour les dévorer.

Le singe avait cessé de parler, le crocodile l'écoutait stupéfait : Crois-tu donc, ajouta le singe, qu'aussi stupide que l'âne dont tu viens d'entendre l'histoire, je fasse encore la folie de me confier à toi une seconde fois, après m'être heureusement échappé de tes pattes une première ?

Le crocodile, confus de s'être laissé attraper par le singe, retourna au lieu de son ancienne demeure, et n'osa plus reparaître auprès de lui.

Ces exemples nous apprennent, dit Vichnou-Sarma en finissant son récit, qu'on ne doit jamais se fier aux caractères naturellement méchans ; nous y voyons en même temps que c'est à l'heure du danger que le courage et la présence d'esprit doivent se montrer, et qu'avec ces qualités on échappe aux plus grands périls.

Lorsque Vichnou-Sarma eut terminé le récit de ce Tantra, les trois jeunes princes ses élèves, qui avaient coutume de lui prêter l'oreille avec la plus respectueuse attention, lui réitérèrent les témoignages de leur vive reconnaissance pour le service inestimable qu'il leur avait rendu en

réformant leur caractère et leurs manières par des instructions tout-à-la-fois utiles et agréables : Nous étions auparavant, lui dirent-ils, grossiers et ignorans, sans esprit et sans éducation ; mais depuis que vous avez pris la charge de nous instruire, notre esprit s'est ouvert, l'éducation nous a polis, nous nous sentons à présent des hommes tout nouveaux. Daignez donc finir votre ouvrage et racontez-nous encore quelque histoire qui puisse nous instruire en nous amusant.

FIN DU QUATRIÈME TANTRA.

CINQUIÈME TANTRA.

VICHNOU-SARMA, fier du succès de son entreprise, et ravi de joie que ses élèves montrassent de si heureuses dispositions, aperçut avec le plus grand plaisir que la fin de ses travaux serait glorieuse, et qu'il aurait bientôt accompli la promesse qu'il avait faite auparavant au roi Souca-Daroucha et aux illustres brahmes Vitou-Vansa, de réformer les manières et le caractère des trois jeunes princes, et de leur donner une bonne éducation. Pour achever l'ouvrage dont le succès surpassait déjà son attente, il commença en ces termes le récit du cinquième Tantra :

Écoutez avec attention, jeunes princes, l'histoire que je vais vous raconter. Sachez qu'on ne doit jamais rien faire sans réflexion, et qu'avant de se hasarder dans une entreprise, il faut toujours examiner les conséquences qu'elle doit avoir. Celui qui ne suit pas cette règle court à sa ruine, comme vous allez vous en convaincre par mon récit.

Le Brahme, sa Femme et sa Mangouste.

Dans la ville de *Tchitra-Mitra-Patna*, où régnait le roi Viroussa-Raya, demeurait le brahme Déva-Sarma, avec sa femme Yagnassai. Ces deux époux vivaient contens dans la société l'un de l'autre; mais ils n'avaient point d'enfans, et leur bonheur se trouvait imparfait. Depuis long-temps ils imploraient les Dieux pour qu'ils daignâssent accorder la fécondité à Yagnassai : leurs vœux n'étaient point exaucés. Cependant la ferveur de leurs prières toucha le ciel, et la femme de Déva-Sarma devint enceinte. Cet événement tant désiré porta à son comble le bonheur du brahme. Un jour, dans les transports de sa joie, il s'adressa à son épouse, et lui parla ainsi : Te voilà donc maintenant enceinte, lui dit-il, tu accoucheras bientôt d'un enfant mâle, et dans peu de temps je me verrai père d'un beau garçon; je ferai pratiquer sur lui, avec la plus grande pompe, la cérémonie du *nahmacarma* (1); je le nourrirai bien, afin qu'il croisse

(1) C'est le nom qu'on donne à une cérémonie pratiquée

vite, et je lui ferai de bonne heure la cérémonie de l'*oupanayana* (1); je le confierai ensuite à de bons maîtres, afin qu'il puisse apprendre toutes les sciences; il deviendra un savant distingué, et comme il sera d'ailleurs doué d'excellentes qualités, il parviendra bientôt aux meilleurs emplois : élevé aux hautes dignités, il prendra soin de nous, et nous fournira en abondance tout ce qui nous sera nécessaire pour vivre dans les délices.

Le brahme voulait continuer son récit, lorsque sa femme, l'entendant déraisonner de la sorte, l'interrompit par des éclats de rire. Prenant ensuite un ton sérieux : A quoi peuvent donc aboutir les discours insensés que tu tiens là, lui dit-elle? Ne connais-tu pas ce proverbe : *On ne fait pas le berceau d'un enfant avant qu'il soit né*, et *on ne tire pas son horoscope avant de l'avoir vu*; et cette ancienne maxime :

---

avec beaucoup d'éclat parmi les brahmes sur leurs enfans nouveau-nés, peu de jours après leur naissance, lorsqu'on leur donne un nom.

(1) Autre cérémonie très-importante par laquelle on leur donne le triple cordon que tous les brahmes porteut en signe de leur dignité. Voyez *Mœurs de l'Inde*, tome Ier., page 217.

Sloca.

« Celui qui aspire à la royauté ne doit pas faire des projets sur le gouvernement et l'administration d'un royaume, avant d'avoir été élu roi. »

Apprends comment les vains projets enfantés par l'irréflexion présomptueuse s'évanouissent sans effet.

Le Brahme aux vains Projets.

Près la ville de *Nirmala-Patna*, est situé un agrahra appelé *Darmapoury*. Là vivait un brahme nommé Soma-Sarma qui n'avait pour toute postérité qu'un jeune fils. Yagna-Sarma (c'était le nom du jeune homme) fit avec le plus grand succès son cours d'études, et après qu'il fut devenu familier avec tous les genres de science qu'on fait apprendre aux personnes de sa condition, il chercha à gagner sa vie en parcourant les lieux des environs, où son érudition et ses manières affables lui faisaient trouver par-tout des aumônes abondantes qu'il venait ensuite partager avec sa famille.

Un jour, ayant appris qu'un brahme du voisi-

nage donnait un repas à l'occasion de l'anniversaire de la mort de ses parens, il s'y rendit pour y prendre part. Quoique l'assemblée fût nombreuse, on servit à tous les convives de quoi se rassasier abondamment, et le festin fut des plus splendides. Après le repas, Yagna-Sarma, qui avait eu soin de se bien remplir l'estomac, reprit la route de son domicile. Chemin faisant, il apprend qu'un autre brahme, à quelque distance de là, donnait aussi, ce jour-là, un festin pour le même objet que celui auquel il venait d'assister. Il y court aussitôt, et arrive au moment où les convives s'asseyaient en file pour être servis. Lorsque le maître de la maison le vit paraître, sachant qu'il avait déjà figuré au festin qui s'était donné ce jour-là ailleurs, et qu'il était un des convives qui avait fait le plus d'honneur au repas somptueux qu'on y avait servi, il se mit à rire, et le regardant d'un air moqueur, il lui dit: Après vous être si bien montré au festin qui a été donné ce matin dans le voisinage, trouverez-vous encore de la place vide dans votre estomac pour faire honneur à celui-ci? Le brahme, sans se laisser déconcerter par cette apostrophe, s'assit fort tranquillement avec les autres, et mangea d'aussi bon appétit que s'il fût resté à jeun toute la journée.

14

Le repas fini, celui qui l'avait donné distribua à chacun des convives du beurre liquéfié, du lait et de la farine pour emporter chez eux. Yagnâ-Sarma reçut sa portion, la mit dans des vases de terre, et partit. Parvenu à quelque distance, il s'arrêta pour mieux considérer le présent qu'il avait reçu, et mettant l'un près de l'autre les vases de terre dans lesquels étaient contenues ses provisions, et les regardant d'un air satisfait: Me voilà, dit-il, à mon aise; j'ai aujourd'hui bien rempli mon estomac, et demain je pourrai me passer de manger, mais que ferai-je de toutes ces provisions? Eh bien! je les vendrai; et de l'argent qui en proviendra? j'en acheterai une chèvre; et cette chèvre? elle me fait des chevreaux, et dans peu de temps, me voilà en possession d'un troupeau. Je vends mon troupeau, et de mon argent j'achète une vache et une jument; ma vache et ma jument me donnent des veaux et des poulains dont je tire un haut prix, et, par ce moyen, je me trouve maître de richesses considérables. Chacun cite ma fortune, un brahme de mes voisins me donne la main de sa fille. Après mon mariage, ma femme est introduite chez moi; grande fête, à cette occasion, donnée par mon beau-père, et partant des présens considérables. Bientôt ma femme,

devenue pubère, m'a donné une nombreuse postérité : il faut à mes enfans les meilleurs précepteurs, je veux qu'ils apprennent de bonne heure la poésie et les hautes sciences. Riche comme je le suis, il convient aussi que ma femme et mes enfans aient en abondance beaux vêtemens de couleur et joyaux de toute sorte.

Mais si mon épouse, parvenue à cet état de bonheur, allait oublier ses devoirs; si elle s'avisait de sortir de temps en temps de la maison sans ma permission, et de fréquenter les maisons voisines pour avoir le plaisir de jaser avec ses amies! Voyez un peu; durant son absence, voilà ses enfans qu'elle a laissés seuls qui s'amusent à courir de côté et d'autre; ils vont se jeter sous les pieds des vaches et se faire estropier. Allons, retournons vite au logis; ah! grands dieux! qu'aperçois-je? Mon plus jeune est blessé. C'est toi, femme imprudente, qui en es cause; vit-on jamais créature plus négligente? Mais, tu vas me le payer, et je t'apprendrai à être plus attentive à l'avenir; tiens....

En disant ces mots, Yagna-Sarma saisit son bâton de voyage, et le brandissant de toutes ses forces autour de lui, il heurte les vases de terre dans lesquels étaient contenus son beurre, son lait et sa farine, et voilà ses provisions répan-

dues et perdues; le sot a fait écrouler en un instant tout l'édifice de ses vains projets Lorsqu'il vit toutes ses espérances s'évanouir plus vite encore qu'elles n'avaient été formées, il se contenta de gémir en secret sur son imprévoyance, et retourna chez lui couvert de honte.

Que ce trait de folie, ajouta la femme de Déva-Sarma en finissant son récit, t'apprenne donc qu'avant de bâtir de vains projets sur un avenir incertain, il faut penser au besoin du présent, et ne pas se charger d'avance d'un fardeau qu'on n'est peut-être pas destiné à porter.

Déva-Sarma, désabusé, résolut de mettre à profit la morale enseignée par sa femme, et reconnut qu'en effet il ne nous arrive dans ce monde que ce qu'il plaît au destin d'ordonner.

Cependant la femme du brahme atteignit le terme de sa grossesse, et le temps de son accouchement arriva : elle mit au monde un beau garçon, qui naquit sous une constellation très-heureuse, et tous les augures furent favorables à l'enfant. La mère passa les dix jours de souillure de ses couches comme il est prescrit aux personnes de sa condition (1). Le onzième jour,

(1) L'accouchement d'une femme, dans l'Inde, la rend impure durant dix jours; pendant lesquels elle ne peut avoir

qui était celui de sa purification, elle sortit de la maison pour aller faire dans la rivière voisine les ablutions qui devaient la rendre pure. En sortant, elle recommanda à son mari de veiller sur l'enfant, et de prendre garde qu'il ne lui survînt aucun accident durant son absence.

Quelque temps après qu'elle fut sortie, Déva-Sarma apprit que le roi de la ville *Virassa-Raya* avait rassemblé tous les brahmes des environs pour leur distribuer des aumônes: il voulut aussi y avoir part, et se rendit, pour cet effet, au palais du roi.

Ce brahme élevait dans sa maison une mangouste à laquelle sa femme et lui étaient fort attachés; ils en prenaient le plus grand soin, et ne la nourrissaient que de beurre et de lait. Comme Déva-Sarma n'avait personne à la maison à qui il pût recommander le soin de l'enfant, en partant, il en confia la garde à sa mangouste, lui ordonna d'avoir constamment l'œil sur lui, et de bien prendre garde qu'il ne lui survînt rien de fâcheux durant son absence, ajoutant

communication avec personne, ni toucher à aucun des meubles de sa maison; le onzième jour, elle se purifie par le bain et plusieurs autres cérémonies.

qu'elle répondrait sur sa vie, des accidens qui pourraient arriver à l'enfant.

Après avoir fait ces recommandations à sa mangouste, il courut vite au palais du roi, et aussitôt qu'il eût reçu sa portion des aumônes que ce dernier distribua à tous les brahmes présens, il reprit le chemin de sa maison, où il se rendit à la hâte, dans la crainte qu'il n'arrivât quelque malheur à l'enfant qu'il avait laissé à la garde peu sûre d'un animal aussi faible qu'une mangouste. Mais durant son absence, la vie de son fils avait couru le plus grand danger.

Depuis long-temps un gros serpent avait, sans être aperçu, établi sa demeure dans un trou de la muraille de la maison du brahme. Profitant du temps où personne n'étant au logis, il y régnait un profond silence, il était sorti de son trou, et rampant de côté et d'autre dans l'appartement, il s'était approché peu-à-peu du berceau où dormait l'enfant. Déjà il se dressait pour s'élancer sur lui et le dévorer; mais la mangouste, qui veillait à côté du berceau, ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'entrant en fureur, elle se jeta sur lui, le saisit à la gorge et l'étouffa. Après avoir tué le serpent, la mangouste le mit en pièces, et fière de sa victoire, elle se replaça à côté du berceau, où elle continua de veiller sur l'enfant,

attendant avec impatience le retour de ses maîtres pour leur faire part de cette aventure, et leur apprendre les dangers dont elle avait délivré cet enfant chéri.

Sur ces entrefaites, le brahme arriva au logis. Son premier soin fut de se rendre à l'appartement où il avait laissé son enfant, pour savoir s'il ne lui était survenu aucun accident durant son absence.

La mangouste entendit son maître revenir; elle sort aussitôt, et vient au-devant de lui; elle lui montrait la joie la plus vive, et témoignait son allégresse, en se roulant sur ses pieds et en se livrant à d'autres démonstrations semblables.

Elle était encore toute couverte du sang qui s'était répandu sur elle dans le combat qu'elle avait soutenu contre le serpent. Le brame, à la vue de ce sang, s'imagine que la mangouste a tué son enfant, et que ce sang est celui de ce fils chéri qu'elle a dévoré : troublé par cette idée, et sans autre examen, il saisit un gros pilon qu'il trouve sous sa main, et assomme à l'instant même la pauvre mangouste.

Mais quels furent sa douleur et son désespoir, lorsque, étant entré dans l'appartement, il y trouva son enfant dormant d'un sommeil doux

et tranquille, et qu'il aperçut autour du berceau les lambeaux du serpent monstrueux que sa mangouste venait de déchirer. Il vit alors, mais trop tard, les funestes effets de sa précipitation, et reconnut qu'il était redevable de la vie de son enfant à la mangouste qu'il venait d'assommer.

Pendant qu'il gémissait sur le crime qu'il venait de commettre, sa femme revint de la rivière, où elle était allée se purifier de ses souillures. En entrant dans la maison, elle aperçoit la mangouste étendue sans vie à la porte, et voit de l'autre côté son mari, dont toute la contenance exprimait une profonde douleur; saisie d'effroi, elle demande, en tremblant, quel malheur il est survenu; et son mari lui raconte, non sans interrompre son récit par de fréquens soupirs, la faute énorme dont il a eu le malheur de se rendre coupable, en tuant sans réflexion la fidèle mangouste qui avait conservé la vie à leur enfant.

La femme du brahme se sentit pénétrée de la plus vive douleur en entendant le récit de son mari; elle l'accabla de reproches: Malheureux! lui dit-elle, le crime que tu as commis est au-dessus du brammathiah même (meurtre d'un brahme), et ne saurait jamais être expié. A-t-on

jamais vu quelqu'un se conduire ainsi sans jugement et sans réflexion ? Avant d'agir, l'homme prudent doit toujours examiner et prévoir les conséquences de ses actions ; quand on agit avec précipitation, ou sans prévoir les suites de ses entreprises, on s'expose aux plus grands maux, comme fit un jour un barbier.

L'Orphelin, le Barbier et les Mendians.

Dans la ville appelée *Vissahla-Poura*, vivait un marchand qui avait acquis des richesses considérables par son industrie et son travail. Sa femme, après être restée long-temps stérile, obtint enfin des Dieux le don de la fécondité, et mit au monde un garçon ; mais malheureusement cet enfant naquit sous une constellation très-mauvaise, qui ne présageait que des malheurs pour lui, et pour les personnes qui l'avaient sous leur garde.

Le père et la mère, épouvantés par les mauvais augures qui accompagnaient la naissance de leur fils, résolurent de l'abandonner à son malheureux sort, et allèrent l'exposer sur le chemin public.

Une pauvre femme vint à passer par cette route; elle aperçut cet enfant abandonné et exposé à périr bientôt; touchée d'une tendre compassion, elle le prit avec elle, le porta à sa maison, s'attacha à lui, et l'éleva avec autant d'affection que s'il eût été son propre fils.

Lorsque cet orphelin fut devenu grand, et qu'il eut atteint l'âge de raison, la femme qui l'avait élevé, et qui menait elle-même une vie misérable, lui raconta l'histoire de sa naissance, et la manière dont il était tombé entre ses mains. Elle lui parlait souvent des richesses que possédaient ceux qui l'avaient mis au monde, et de l'état d'abondance dans lequel ils avaient toujours vécu, ajoutant qu'il était destiné à être l'héritier de toutes ces jouissances temporelles, si les péchés d'une génération précédente ne lui eussent pas attiré le malheur de naître sous une constellation contraire, dont les augures défavorables avaient porté ceux de qui il tenait l'existence à l'abandonner.

Le récit souvent répété de cette femme produisit dans l'esprit de cet orphelin les sentimens de la plus vive douleur; il apprenait d'elle qu'il était né pour vivre dans les délices, et il se voyait réduit à végéter dans un état de misère affreux. Les réflexions qu'il ne ces-

sait de faire sur ce qu'il était en apparence destiné à être et sur ce qu'il était en effet, le remplissaient de tristesse.

Pendant qu'il s'occupait des moyens à employer pour améliorer sa condition, une nuit, qu'il dormait d'un profond sommeil, il entendit en songe une voix divine l'assurer que les péchés antérieurs qui lui avaient mérité une renaissance si fâcheuse étaient remis, et que désormais il vivrait heureux : Voici, ajouta la voix, la route qui t'est ouverte pour sortir de l'état de misère dans lequel tu languis maintenant. Demain, de bon matin, tu appelleras le barbier pour te faire raser, tu iras ensuite à la rivière faire tes ablutions, puis tu reviendras chez toi, tu nettoieras bien ta maison, et tu feras tous les préparatifs usités quand on se dispose à quelque cérémonie importante. Lorsque tout sera prêt, tu te placeras respectueusement devant tes Grouha-Deva (Dieux domestiques), et tu te tiendras dans la posture d'une personne absorbée dans la méditation. Pendant que tu seras ainsi occupé à méditer devant tes dieux, trois êtres, sous la forme de *yoguy* (1), se présenteront à toi et te demanderont l'aumône; tu les introduiras dans la mai-

(1) Espèce de religieux mendians qui parcourent le pays.

son, tu les feras asseoir, tu feras en leur présence les sacrifices ordinaires à tes Dieux domestiques, après quoi tu leur serviras à manger. Pendant qu'ils prendront leur repas, tu saisiras le pilon avec lequel on pile le riz, et tu assommeras ces trois mendians l'un après l'autre. Aussitôt qu'ils seront morts, leurs corps se convertiront en trois grands vases de cuivre remplis d'or et de pierreries; tu prendras ces trois vases avec les richesses qui y sont contenues, et tu pourras vivre à l'avenir dans la jouissance de tous les biens temporels.

Le matin, à son réveil, l'orphelin, l'esprit tout occupé de ce qu'il avait vu en songe pendant la nuit, alla le communiquer à la veuve qui l'avait élevé. Saisie d'admiration en entendant le récit d'un songe si extraordinaire, elle conseilla à son fils adoptif de se conformer aux avertissemens que le ciel lui envoyait.

Le lendemain, le jeune homme se leva de bon matin, et fit d'abord venir le barbier pour se faire raser la tête. Ce dernier, surpris qu'on l'eût appelé à cette heure-là pour une pareille opération, demanda à celui qui l'avait fait venir quelles affaires si pressantes il pouvait avoir pour vouloir se faire raser avant le lever du soleil; l'orphelin répondit qu'il était obligé d'ac-

complir bientôt une cérémonie de la plus grande importance à laquelle il désirait se préparer sans délai.

Après qu'il eut été rasé, il alla à la rivière faire ses ablutions; de retour chez lui, il purifia bien sa maison en frottant le pavé avec de la bouse de vache délayée dans de l'eau (1), lava ses Dieux domestiques, les orna de guirlandes de fleurs, plaça autour d'eux des lampes allumées; et lorsque tout fut prêt, il vit arriver à sa porte trois *yoguy* qui lui demandèrent l'aumône. Il les reçut poliment, les introduisit dans sa maison, les fit asseoir, fit en leur présence le sacrifice à ses Dieux, et ensuite leur offrit à eux-mêmes un sacrifice de fleurs et d'encens. Toutes ces cérémonies finies, il ordonna qu'on leur servît à manger.

Pendant que ces trois mendians prenaient tranquillement leur repas, il alla prendre le pilon avec lequel on pile le riz, offrit un *sacrifice de cendre* à ce pilon, en présence de ses hôtes, et dans le temps que ces derniers étaient occupés à manger, il prit le pilon avec ses deux mains, leur en donna de grands coups sur la tête, et

(1) Cette manière de laver et purifier leurs maisons est commune à tous les Indiens.

les assomma tous les trois. Ils n'eurent pas plutôt expiré, que leurs corps, comme il lui avait été prédit en songe, se convertirent en trois grands vases de cuivre remplis d'or et de joyaux du plus haut prix.

L'orphelin se voyant devenu tout d'un coup si riche, eut bientôt oublié tous ses malheurs passés, et ne songea dès ce jour qu'à mener une vie heureuse dans la jouissance des richesses qu'il avait obtenues de la faveur des Dieux.

Cependant le barbier était resté dans la maison pour être témoin de la cérémonie à laquelle l'orphelin s'était préparé de si bon matin; il ne fut pas peu surpris en voyant le résultat de tous ces préparatifs. Lorsqu'il aperçut que les trois *yoguy* qui venaient d'être assommés s'étaient convertis en trois grands vases remplis d'or, et que celui qui les avait tués était devenu par ce moyen immensément riche dans un instant, il conçut le dessein de l'imiter, s'imaginant que pour devenir tout d'un coup riche comme lui, il n'avait qu'à assommer aussi trois mendians, et que leurs corps après leur mort se convertiraient en or.

Dans cette idée, il retourna chez lui, fit part à sa femme de tout ce dont il avait été témoin, et lui dit en même temps qu'après avoir appris

un moyen si aisé de devenir riche, il avait résolu de le mettre en pratique, en cassant la tête à trois mendians qu'il inviterait chez lui sous prétexte de leur faire l'aumône.

La femme du barbier, après avoir connu les dispositions de son mari, mit tout en œuvre pour l'engager à renoncer à un dessein si extravagant et si criminel, lui disant que ce dont il avait été témoin devait être l'effet de quelque illusion, ou bien de quelque faveur particulière des Dieux dont ce jeune homme se tenait assuré; mais que quant à lui, il ne devait pas se déterminer au hasard à une action si désespérée. Avant de rien entreprendre, ajouta-t-elle, il faut toujours réfléchir sur la fin de nos entreprises, et ne jamais rien faire sans avoir prévu les suites de nos actions. Quant à l'état de pauvreté dans lequel nous vivons, continua-t-elle, il est l'effet de notre destin, et tu ne dois pas chercher à améliorer ton sort par une démarche qui peut avoir les suites les plus funestes.

Les représentations raisonnables de cette femme ne firent aucune impression sur l'esprit de son mari, et celui-ci persista dans l'horrible dessein d'assassiner trois mendians, espérant devenir riche tout d'un coup par ce moyen.

Le jour fixé pour l'exécution de son projet, il



s'y prépara de la même manière qu'il avait vu que s'était préparé l'orphelin dont on vient de parler; et lorsque tout fut prêt chez lui, il sortit pour aller chercher trois mendians et les conduire à sa maison sous prétexte de leur faire l'aumône. Il prit les trois pauvres qu'il rencontra dans la rue, les introduisit chez lui avec beaucoup de démonstrations extérieures de bonté, les fit asseoir, leur offrit d'abord un sacrifice de fleurs et d'encens, après quoi il leur servit à manger.

Dans le temps que ces trois mendians prenaient tranquillement leur repas sans se douter d'aucune perfidie de la part de leur hôte, celui-ci alla prendre un gros pilon, et s'approchant tout doucement derrière eux, il commença à en décharger de grands coups sur la tête de l'un d'eux, et l'assomma. Pendant qu'il assommait celui-là, les autres, saisis d'épouvante, se levèrent bien vite, et se sauvèrent de toutes leurs forces, criant à leur hôte, comme ils s'enfuyaient: Ah traître! ah perfide! ah scélérat! est-ce donc là l'aumône que tu nous destinais? Est-ce ainsi que tu exerces l'hospitalité?

Le barbier attendit qu'au moins celui des trois qu'il avait déjà assommé se convertît en or; mais il attendit en vain, le mort resta cadavre,

et l'assassin se vit frustré dans ses espérances.

Cependant les deux mendians qui survécurent allèrent porter leurs plaintes au gouverneur de la ville contre ce scélérat de barbier, qui, sous prétexte de leur faire l'aumône, les avait conduits chez lui pour les assassiner; ils lui dirent qu'il avait déjà assommé un de leurs compagnons, à grands coups de pilon, et qu'ils n'avaient échappé eux-mêmes au même traitement que par une prompte fuite.

Le gouverneur examina l'affaire, et trouva qu'en effet le barbier était coupable du crime dont on l'accusait. Indigné d'une action si barbare, il fit sur-le-champ punir de mort l'auteur de cet attentat affreux.

En terminant son récit, la femme de Déva-Sarma renouvela les reproches qu'elle avait déjà faits à son mari : Vois, lui dit-elle, par cet exemple, à quels dangers l'imprudence nous expose, et quels effets funestes la précipitation entraîne. Que de maux nous éviterions si nous n'agissions jamais sans avoir auparavant bien considéré les suites et la fin de nos actions! Et toi aussi si tu n'eusses pas suivi les premiers mouvemens de la passion, tu n'aurais pas tué notre fidèle mangouste, un animal auquel nous devons maintenant la vie de notre enfant chéri.

Vichnou-Sarma, en finissant, ajouta quelques réflexions : Jeunes Princes, dit-il à ses élèves, qui continuaient de lui prêter l'oreille avec admiration, reconnaissez dans ces exemples frappans les suites terribles de l'imprudence et de la précipitation. L'imprudent tarde peu à éprouver les effets presque toujours funestes de son imprévoyance. Le sage se conduit toujours avec réflexion, et n'agit jamais sans avoir bien considéré les conséquences de ses actions.

CONCLUSION.

Après que Vichnou-Sarma eut fini le récit de tous les apologues qu'il avait inventés pour l'instruction de ses élèves, ceux-ci se sentirent des hommes tout nouveaux. Éclairés maintenant, sages et polis, on ne pouvait plus reconnaître en eux ces princes insensés que leur ignorance, leur déraison et leur grossièreté rendaient jadis l'objet du mépris public. Ils comprirent alors l'importance du service que leur précepteur incomparable leur avait rendu en réformant leurs manières basses et leur esprit grossier, et en les rendant dignes d'occuper avec honneur le rang

élevé auquel leur destinée les appelait, et ils renouvelèrent à leur instituteur l'expression de la plus vive reconnaissance pour de si grands bienfaits.

Vichnou-Sarma, de son côté, fier de l'heureux succès de ses travaux, embrassa tendrement ses trois pupilles, et les tint long-temps serrés entre ses bras, versant sur eux des larmes de joie.

Après ces premières démonstrations d'amitié et d'attachement, voyant que son ouvrage était heureusement terminé, il conduisit les trois jeunes princes auprès du roi leur père. Celui-ci fut transporté de joie à la vue de la réforme entière qui s'était opérée dans l'esprit et les manières de ses trois fils. Il admira de plus en plus l'esprit d'intelligence et les autres grandes qualités qu'ils faisaient paraître, et combla d'éloges Vichnou-Sarma, à qui il était redevable de ce service si important.

Voulant ensuite honorer ce sage précepteur comme il méritait de l'être, il convoqua une assemblée générale de tous les illustres brahmes Vitou-vansa de son royaume, et lorsqu'ils furent tous réunis, il introduisit ses trois fils au milieu de l'assemblée, et leur fit voir de quoi le sage Vichnou-Sarma avait été capable.

Les Vitou-vansa, qui avaient tous auparavant désespéré de donner une bonne éducation aux trois princes, et qui avaient même hautement blâmé Vichnou-Sarma d'avoir eu la témérité de se charger d'une entreprise dont le succès leur avait paru à tous impossible, furent tous saisis d'étonnement et couverts de confusion, à la vue du changement qui s'était opéré dans l'esprit et les manières des princes, et ne purent s'empêcher d'admirer l'esprit de sagesse de celui qu'ils avaient auparavant blâmé.

Le roi Souca-Daroucha et ses trois fils réitérèrent à Vichnou-Sarma les témoignages de leur sincère reconnaissance, lui firent des dons considérables en terre, en or et en joyaux, lui donnèrent de nouveau le sapt-anga, et congédièrent l'assemblée.

Dès ce jour, tous les soins des jeunes princes furent d'aider le roi leur père dans le gouvernement du royaume, et ils vécurent long-temps ensemble dans une paix et un bonheur inaltérables.

FIN DU PANTCHA-TANTRA.

CONTES INDIENS.

AVENTURES

DU

GOUROU PARAMARTA.

AVENTURE PREMIÈRE.

Le Passage de la Rivière.

Il y avait autrefois un gourou (1), nommé Paramarta (2), qui avait auprès de lui pour le servir et l'aider dans ses fonctions cinq disciples, dont l'un s'appelait Stupide, l'autre Idiot, le troisième Hébété, le quatrième Badaud, et le dernier Lourdaud.

Un jour que Paramarta, accompagné de ses disciples, venait de faire la visite de son district,

(1) Ce mot gourou signifie maître, ou guide spirituel (prêtre.)

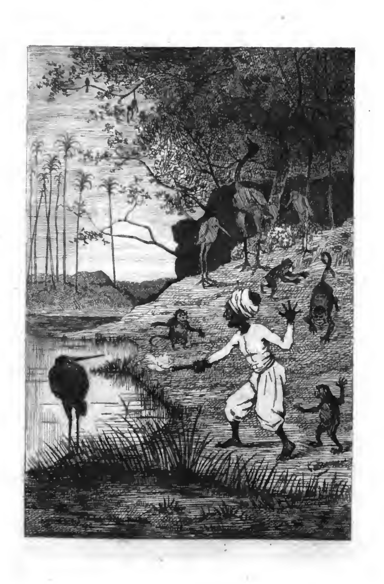
(2) Ce mot signifie simple, sans malice.

et retournait à son mata (couvent), ils arrivèrent tous les six, vers l'heure du midi, auprès d'une rivière qu'il leur fallait passer : avant de s'exposer à la traverser, ils s'arrêtèrent quelque temps pour examiner l'endroit où elle était le plus aisément guéable, et après l'avoir découvert, comme les disciples se disposaient à entrer dans l'eau, le gourou les arrêta :

Mes enfans, leur dit-il, cette rivière se trouve souvent dans de très-mauvaises dispositions, et on rapporte par-tout un grand nombre d'événemens tragiques en tout genre qu'elle a occasionnés. J'ai ouï dire qu'afin de n'être pas exposé à des accidens fâcheux, il fallait la traverser toujours dans le temps qu'elle était endormie, et jamais lorsqu'elle était éveillée : ainsi, avant d'y mettre le pied, il faut que l'un de vous aille tout doucement examiner si elle dort, ou si elle veille ; après quoi, nous nous déciderons à la traverser tout de suite, ou à attendre pour le faire un moment plus favorable.

L'avis du gourou ayant paru très-sage à ses cinq disciples, Stupide fut aussitôt député pour aller examiner si la rivière dormait, ou si elle était éveillée. Pour s'assurer du fait, celui-ci prit un tison avec lequel il venait d'allumer sa chiroute (pipe de tabac), et s'approchant tout doucement





Imp. Ch. Delâtre.

de la rivière, de crainte de l'éveiller, il appliqua sur la surface de l'eau le tison allumé qu'il tenait à la main. Aussitôt que ce dernier vint en point de contact avec l'eau, le feu s'éteignit en produisant un sifflement qui fit bouillonner l'eau d'alentour, renvoyant en même temps sur le visage de Stupide la fumée qu'il exhala en s'éteignant.

Stupide, épouvanté à la vue de tous ces phénomènes, courut bien vite à l'endroit où il avait laissé le gourou et ses disciples, et s'étant approché d'eux d'un air consterné, et encore tout tremblant de frayeur, il adressa au gourou ces paroles d'une voix entrecoupée : Seigneur gourou, bien vous en a pris de m'envoyer pour examiner l'état de la rivière; si nous avions eu le malheur de nous exposer à la traverser sans prendre cette précaution, aucun de nous ne serait maintenant en vie, elle nous aurait tous engloutis.

Conformément à vos ordres, je me suis approché d'elle très-doucement pour savoir si elle dormait ou si elle était éveillée; pour m'assurer du fait, j'ai appliqué légèrement sur la surface de l'eau le tison que vous me voyez encore à la main; à l'instant même où je l'ai touchée, elle est entrée dans un accès de fureur qui a fait bouillonner l'eau d'alentour, et elle a fait enten-

dre en même temps un sifflement semblable à celui que produit un serpent capèle (1) lorsqu'il est irrité; dans sa colère, elle m'a envoyé sur la figure un amas de fumée épaisse qui a manqué de me suffoquer : en un mot, je regarde comme un miracle d'avoir pu échapper aux dangers qui m'environnaient, et revenir en vie auprès de vous.

Après avoir entendu avec le plus grand étonnement le récit de Stupide, le gourou s'écria avec un ton de résignation et un esprit calme: Que la volonté des dieux et notre destin s'accomplissent! Nous ne pouvons pas agir contre notre destinée, et nous devons supporter avec patience et résignation les contradictions et les adversités qui nous surviennent dans le cours de la vie. Suivez-moi donc, et en attendant qu'il plaise aux dieux de nous faire trouver une occasion favorable pour traverser la rivière, reposons-nous à l'ombre des arbres voisins.

Paramarta et ses cinq disciples s'étant assis à l'ombre des palmiers qui étaient plantés sur le bord, attendirent là tranquillement le moment

(1) Du portugais *cobra de capello*, serpent à chapeau, nom donné à ce reptile, parce que, lorsqu'il est irrité, la peau qui entoure sa tête se dilate et s'étend en forme de chaperon. V. *Nouv. Dict. d'Hist. nat.*, 36 vol., *Vipere atroce.*

où la rivière s'endormirait, et où ils pourraient la traverser sans danger. Dans le temps qu'ils se reposaient et qu'ils n'avaient pas autre chose à faire, les disciples voulurent amuser leur maître par le récit de différentes histoires relatives à la rivière, sujet de leur sollicitude; Idiot parla le premier :

Lorsque mon grand-père vivait, dit-il, et que j'étais encore fort jeune, il me rapportait plusieurs traits de fourberie et de cruauté de cette rivière. Il me répétait souvent le suivant, qui lui était arrivé un jour en la traversant; je dois vous dire avant tout que feu mon grand-père était un marchand très-connu dans le pays; l'objet de son commerce était le sel. Un jour donc, accompagné d'un de ses associés, et conduisant ensemble deux ânes chargés de cette marchandise, ils furent obligés de passer cette rivière; il avait plu la nuit précédente, les eaux avaient beaucoup grossi, et les sacs pleins de sel dont étaient chargés les deux ânes, trempaient dans l'eau. Comme il faisait très-chaud ce jour-là, mon grand-père et son associé s'arrêtèrent au milieu de la rivière, pour s'y laver, eux et leurs ânes, et s'y rafraîchir tous les quatre ensemble, et se trouvant agréablement dans ce lieu, ils y restèrent long-temps. A la fin cependant il fallut

en sortir et continuer leur route; mais quel fut leur étonnement lorsque, parvenus avec leurs deux ânes à l'autre bord de la rivière, ils trouvèrent entièrement vides les sacs qu'ils avaient auparavant remplis de sel? Il n'en restait pas un seul grain, la rivière l'avait tout dévoré sans qu'ils s'en aperçussent. Mais ce qui excita encore plus leur surprise, ce fut de voir que cette rivière eût pu voler leur sel sans délier les sacs ou sans les déchirer.

Cependant mon grand-père et son associé se furent bientôt consolés du malheur qui leur était survenu. Nous sommes encore fort heureux, se dirent-ils, d'en être quittes pour la perte de notre sel, et nous ne devons pas estimer comme un petit bonheur que cette cruelle rivière, après avoir dévoré tout notre sel, ne nous ait pas aussi engloutis vivans, nous et nos deux ânes.

Lorsque Idiot eut fini son histoire, Hébété, prenant la parole à son tour : Il y a long-temps, dit-il, que j'ai ouï parler des ruses et des fourberies de cette rivière; elles sont connues de tout le monde dans le pays. En voici une, entre autres, dont on parle beaucoup (1).

(1) La fable rapportée ici étant la même que celle du



Un jour, un chien avait volé un gigot de mouton dans un village voisin : il s'en retournait fort content chez lui avec ce butin dans la gueule. Dans le temps qu'il traversait cette rivière, celle-ci lui fit voir dans le fond de l'eau un autre chien qui portait aussi un gigot. Notre chien auquel la cuisse de mouton qu'il tenait lui-même paraissait beaucoup moins grosse que celle qu'il voyait dans la gueule du chien que la rivière lui montrait au fond de l'eau, voulut se jeter sur ce dernier pour s'emparer de cette meilleure proie : il lâche le gigot qu'il tenait, et plonge dans l'eau pour arracher à l'autre chien la proie qu'il envie ; mais les deux gigots disparurent ; la rivière les dévora tous les deux : et notre pauvre chien, tout confus et les oreilles baissées, fut obligé de s'en retourner au logis, le ventre vide.

Pendant que Paramarta et ses disciples, assis à l'ombre des palmiers, passaient leur temps à raconter des histoires au sujet de la rivière, ils

---

Chien et de son Ombre, connue en Europe, j'avais cru d'abord qu'elle pouvait bien être une interpolation insérée par Beschie, compilateur de ces contes ; mais je n'ai pas tardé à changer de sentiment, et j'ai connu bientôt que cette fable était originairement indienne, et généralement connue dans le pays.

virent venir de l'autre bord un homme à cheval: cet homme, voyant que l'eau n'avait pas plus d'une coudée de profondeur, y entra sans hésiter, et, toujours monté sur son cheval, traversa le gué rapidement et sans difficulté.

On peut juger de l'étonnement du gourou et de ses disciples quand ils virent la facilité avec laquelle ce cavalier avait traversé la rivière sans le moindre accident; tout saisis d'admiration, ils se regardèrent quelque temps les uns les autres en silence; et d'un air étonné, Badaud prit la parole, et dit aux autres : Avez-vous vu avec quelle facilité ce cavalier a traversé la rivière sans être exposé au moindre danger? C'est par le moyen de son cheval qu'il s'est si aisément tiré d'affaire dans un temps où nous nous trouvons ici dans le plus cruel embarras. Voyez un peu de quel service est un cheval! Si notre gourou en avait un, nous pourrions tous, par son moyen, passer la rivière avec aussi peu de risque que ce cavalier vient de le faire.

Les autres disciples approuvèrent l'idée de Badaud, et se réunissant tous ensemble, ils firent les plus vives instances à leur gourou pour l'engager à se procurer vite un cheval à quelque prix que ce fût.

Le gourou parut approuver l'avis de ses dis-

ciples; cependant, comme il se faisait tard et qu'il n'avait pas envie de passer la nuit à l'endroit où il se trouvait, il les interrompit en disant : Nous parlerons de cette affaire dans la suite; pour le présent il faut penser à sortir de l'embarras où nous sommes, et à traverser la rivière. S'adressant ensuite à Stupide, il lui ordonna d'aller encore une fois examiner si la rivière était endormie ou éveillée.

Stupide obéit, et prenant de nouveau le même tison avec lequel il avait en premier lieu sondé la rivière, et qui était maintenant entièrement éteint, il s'avança vers elle tout doucement, et le cœur palpitant de frayeur; et d'une main tremblante, il toucha la surface de l'eau avec le tison éteint qu'il tenait à la main. L'eau resta calme, et ne produisit, cette fois-ci, ni bouillonnement, ni sifflement, ni fumée. Enhardi par cette première expérience, il enfonça encore une fois le tison plus profondément dans l'eau; mais comme il était éteint, il ne produisit aucun des phénomènes effrayans qui avaient causé quelque temps auparavant tant de peur au pauvre disciple.

Bien rassuré par ses expériences, Stupide accourut transporté de joie vers le gourou Paramarta, et lui dit d'un air de satisfaction qui

brillait sur toute sa personne : Seigneur! seigneur gourou! réjouissez-vous avec moi, grandes nouvelles! bonnes nouvelles! la rivière dort maintenant d'un profond sommeil. C'est le moment favorable de la traverser; venez donc sans perdre de temps et suivez-moi tous sans faire de bruit.

A cette agréable nouvelle, Paramarta et ses disciples se levèrent à l'instant, et s'acheminèrent vers la rivière, marchant tout doucement et à pas comptés, gardant tous un profond silence, et prenant bien garde, à mesure qu'ils avançaient, de ne faire aucun bruit qui fût capable de l'éveiller.

Cependant, quoiqu'il n'y eût de l'eau que jusqu'au genou, ils n'y mirent les pieds qu'avec les plus vives appréhensions; en la traversant leurs cœurs battaient fortement de frayeur; ils gardaient tous le plus profond silence, et osaient à peine respirer, afin de ne pas agiter l'eau en marchant; à mesure qu'ils posaient un pied, ils levaient l'autre avec les deux mains, et le posant très-doucement sur la surface de l'eau, l'enfonçaient peu-à-peu; ils en faisaient autant de l'autre. Enfin, avec beaucoup de frayeur et de fatigue ils parvinrent à l'autre bord.

Dans le temps qu'ils se félicitaient mutuelle-

ment sur leur heureuse traversée, et qu'ils oubliaient dans la joie toutes les contradictions et les sollicitudes qu'ils avaient éprouvées ce jour-là, il prit fantaisie au disciple nommé Idiot de compter leur nombre, afin de s'assurer si quelqu'un d'entre eux n'avait pas péri au passage de la rivière; mais en faisant le dénombrement, il oublia de se compter lui-même, et ne compta que les cinq autres présens. Persuadé, d'après ce compte plusieurs fois répété, que l'un d'entre eux avait été englouti par la rivière : Quel malheur nous est arrivé! s'écria-t-il, quel grand malheur! l'un de nous a disparu au passage de la rivière; nous étions six lorsque nous y sommes entrés, et maintenant nous ne sommes plus que cinq. Pour vous en convaincre, ajouta-t-il, je vais nous compter encore une fois devant vous; éloignez-vous un peu, pour qu'il n'y ait pas de confusion. Le gourou et ses disciples rangés sur une même ligne, Idiot les compta à plusieurs reprises; mais comme il oubliait encore à chaque fois de se compter lui-même, il ne put jamais trouver que cinq personnes.

Paramarta et ses autres disciples, persuadés qu'il ne pouvait y avoir d'erreur dans un compte si souvent répété par Idiot, demeurèrent con-

vaincus que leur nombre primitif de six était effectivement réduit à cinq, et qu'un de leurs compagnons avait été réellement englouti par la rivière. Aussitôt, une profonde consternation se répandit parmi eux, et ils commencèrent tous à donner des marques de la plus vive douleur. Ils se prirent les uns les autres sous le bras, et poussèrent long-temps des pleurs et des gémissemens, se frappant en même temps la poitrine et donnant plusieurs autres signes de désespoir, comme cela se pratique à la mort de quelque parent ou ami.

Après avoir exhalé leur première douleur, ils se tournèrent tous du côté de la rivière, et l'apostrophèrent avec des gestes expressifs. Ils lui adressaient les plaintes et les reproches les plus vifs : Rivière impitoyable, s'écriaient-ils, maudite rivière! plus cruelle et plus perfide que les tigres et les ours qui errent dans les forêts, comment as-tu pu avoir la barbarie, l'audace d'engloutir un des disciples du grand gourou Paramarta! de ce célèbre personnage dont le nom est révéré dans tout le pays, de ce saint homme à qui chacun paie un juste tribut d'éloges, d'estime et d'admiration? Après un pareil trait de perfidie, qui osera désormais mettre les pieds dans tes eaux traîtresses?

Des reproches, ils passèrent bientôt aux imprécations, chacun d'eux la maudissait de son côté avec les signes du désespoir le plus violent.

Puissé-je voir ta source se tarir! disait l'un; puisse ton lit se dessécher sans laisser un seul vestige qui annonce aux races futures que tu fus autrefois une rivière!

Puissent, disait l'autre, les poissons et les grenouilles qui nagent dans tes eaux, te dévorer toute vivante de manière à te rendre aussi sèche que le sable aride qui se trouve sur tes deux bords!

Puisse-t-il, disait un troisième, survenir une sécheresse générale! Puisse le ciel ne pas laisser échapper une goutte de pluie pendant trois ans, pour que les sources, taries jusqu'à la dernière, ne t'envoient plus une seule goutte d'eau! Puissé-je voir les mouches et les fourmis se promener sur ton lit et insulter impunément à ton impuissance!

Puisses-tu, disait un quatrième, être dévorée par le feu, depuis ta source jusqu'à ton embouchure!

Puisses-tu, disait le dernier, te trouver sans humidité et sans fraîcheur, et puisse ton lit ne contenir à l'avenir que des cailloux, des ronces et des épines!

Pendant que Paramarta et ses disciples, les signes du désespoir dépeints sur toute leur contenance, maudissaient ainsi la rivière, un voyageur vint à passer : il écouta quelque temps en silence leurs plaintes amères; enfin, s'approchant d'eux avec un air de compassion, il leur demanda le sujet d'une si profonde douleur.

Le gourou, non sans interrompre fréquemment son récit par des pleurs et des gémissemens, lui raconta au long toutes les contradictions qu'ils avaient éprouvées ce jour-là, et surtout l'accident fatal qui les avait privés d'un de leurs compagnons au passage de la rivière, puisque, de six qu'ils étaient avant de la traverser, ils ne se trouvaient plus à présent que cinq, comme ils s'en étaient assurés par le dénombrement plusieurs fois répété par Idiot.

Le voyageur reconnut à ce récit jusqu'à quel point Paramarta et ses disciples poussaient la simplicité, et voulant tirer avantage de leur grossière stupidité :

J'avoue, leur dit-il, qu'il ne pouvait pas vous arriver un plus grand malheur que celui-ci. L'excès de douleur dont je vous vois accablés me touche sincèrement, et je suis tout disposé à vous être utile, et à réparer la perte que vous

avez faite; car avant tout je dois vous dire que je suis sorcier de profession, et si vous voulez m'honorer de votre confiance et me donner une récompense proportionnée au service que je veux bien vous rendre, je me sens en état, par le moyen de mes sortiléges et de mes secrets magiques, de vous rendre plein de vie celui de vous qui a disparu au passage de la rivière.

Paramarta accepta la proposition du sorcier avec des transports de joie : Il me reste encore, lui dit-il, quarante fanons d'or de la somme que j'avais prise pour les dépenses de la route : si vous pouvez en effet me rendre en vie celui de mes disciples que m'a enlevé cette maudite rivière, je vous donnerai avec grand plaisir ces quarante fanons. Ne m'en demandez pas davantage, parce que c'est là tout ce que je possède.

Quarante fanons d'or! repartit le magicien. C'est bien peu de chose en comparaison du service que je m'engage à vous rendre. Cependant, comme vous dites que c'est là tout ce que vous possédez, et comme d'ailleurs vous êtes un brave homme qui n'y entendez pas malice, et un personnage distingué dans le public, je consens, pour cette modique somme, à vous rendre en vie celui de vos disciples qui a disparu.

Lui montrant ensuite et à ses disciples un

gros bâton qu'il tenait à la main : Toute ma science magique, leur dit-il, est renfermée dans ce bâton, et c'est de la pointe de ce bâton enchanté que doit sortir celui d'entre vous qui a disparu : il faut pour cela que vous vous rangiez tous sur une même ligne, et que chacun de vous me permette de lui appliquer un bon coup de bâton sur le dos; en recevant le coup de bâton, chacun de vous me répondra par son nom, et moi je vous compterai en même temps, et à la fin du compte je ferai paraître sur la scène le nombre collectif de six personnes sans diminution, et tel qu'il était avant le passage de la rivière.

Ayant dit ces paroles, il les fit tous aligner, et commençant par le gourou, il lui déchargea sur les épaules un bon coup de son bâton magique : Allez plus doucement, lui dit ce dernier; c'est moi! le gourou Paramarta.

En voilà un, dit le magicien, et frappant encore plus fort sur le dos de Stupide : Ah! j'ai les reins brisés, s'écria ce dernier; c'est moi! le disciple Stupide.

Deux, reprit le magicien, et continuant d'appliquer un bon coup de bâton sur le dos de chacun des autres, et de les compter à mesure qu'ils répondaient, il arriva ainsi au sixième;

c'était le disciple Idiot, celui qui avait fait auparavant le dénombrement défectueux. Le magicien, lui appliquant un coup si rude qu'il lui fit mesurer la terre : Voilà enfin le sixième : dit-il, celui qui avait disparu, et que je vous rends plein de vie.

Paramarta et ses disciples furent alors pleinement convaincus que celui de leurs compagnons qu'ils avaient perdu leur avait été réellement rendu par la vertu du bâton magique du voyageur; et sans lui témoigner la moindre envie de lui faire répéter encore une fois le même compte, ils lui payèrent sur-le-champ la somme convenue, le remercièrent du service important qu'il leur avait rendu, et le quittèrent pour reprendre la route de leur mata, où ils arrivèrent enfin sans autre accident fâcheux.

FIN DE L'AVENTURE PREMIÈRE.

AVENTURE SECONDE.

L'Œuf de Jument.

De retour au mata, Paramarta et ses disciples ne s'entretinrent pendant plusieurs jours que des accidens fâcheux qui leur étaient survenus au passage de la rivière.

Il y avait dans le mata une vieille femme borgne dont l'emploi était de balayer chaque jour le couvent, et d'en laver le pavé à la manière indienne, en l'enduisant de bouse de vache délayée dans de l'eau. Fatiguée de leur entendre si souvent répéter la même histoire, la vieille les interrompit un jour qu'ils la rapportaient encore :

D'après ce que je vous ai déjà entendu raconter plusieurs fois, leur dit-elle, je vois que celui de vous qui a fait le dénombrement après le passage de la rivière, a commis une erreur dans son compte ; il a omis de se compter lui-même ou quelqu'un des autres. Mais si à l'avenir pareille aventure vous arrivait, je sais un

moyen sûr et facile pour n'être pas exposés à retomber dans la même erreur. C'est de ramasser de la bouse de vache toute fraîche; vous en ferez un petit tas dans lequel chacun de vous, à genoux et incliné, fera un trou avec son nez, en l'y enfonçant jusqu'à la racine. Après cela, vous connaîtrez aisément et avec certitude le nombre des personnes présentes, en comptant le nombre de trous qui se trouveront sur le tas de bouse de vache.

Il y a environ soixante ou soixante-cinq ans, qu'étant en compagnie avec neuf autres jeunes filles, nous nous rendions toutes ensemble à une fête qu'on devait célébrer avec grande pompe dans un village voisin du nôtre. Chemin faisant, nous voulûmes connaître au juste quel nombre nous étions, et celle d'entre nous qui parlait le plus et qui paraissait en même temps la plus intelligente, nous indiqua comme le plus sûr et le plus court, le moyen que je viens de vous donner; nous y eûmes recours, et chacune de nous ayant enfoncé son nez dans un tas de bouse de vache toute fraîche que nous avions ramassée sur la route à cet effet, nous connûmes en comptant le nombre des trous, que nous étions en tout dix personnes, ni plus ni moins.

L'avis de la vieille balayeuse parut très-sensé à Paramarta et à ses disciples et ils promirent tous de s'y conformer dans la suite, si pareille aventure leur survenait encore. Ils regrettaient vivement de n'avoir pas connu auparavant le moyen qu'elle venait de leur indiquer. Cette manière de compter est infaillible, dirent-ils. Il n'est question, pour la mettre en pratique, ni d'argent à dépenser, ni de coups de bâton à recevoir, comme il nous est arrivé. Cependant, ajoutèrent les disciples, le plus sûr moyen de n'être pas exposés à l'avenir à de pareils contretemps ou même à beaucoup d'autres plus fâcheux encore, c'est d'avoir un cheval. Ayons donc un cheval au plutôt, à quelque prix que ce soit.

Le gourou ne pouvant plus long-temps résister aux sollicitations pressantes de ses disciples, parut enfin disposé à se rendre à leurs désirs; mais avant tout il voulut savoir ce que pourrait coûter un cheval. Pour en avoir un bon, répondirent-ils, il faut mettre cent cinquante, ou tout au moins cent roupies. Cent cinquante ou cent roupies, repartit le gourou d'un air tout stupéfait et d'un ton de très-mauvaise humeur, vous moquez-vous de moi? Suis-je en état de faire une pareille dépense pour un cheval? Je déclare que je n'en veux

point. Je continuerai d'aller à pied comme auparavant, et qu'on ne m'en parle plus.

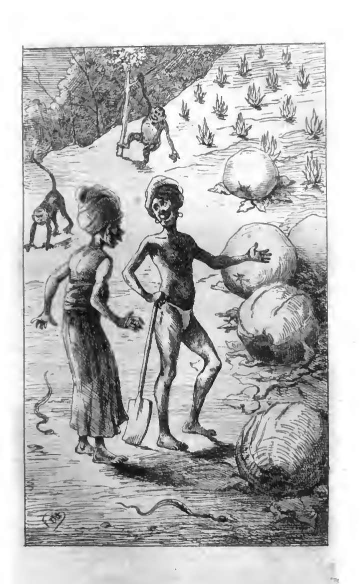
La requête des disciples ayant été rejetée de si mauvaise grâce par leur maître, aucun d'eux n'osa plus lui rien dire sur ce sujet.

Sur ces entrefaites, la vache qui fournissait du lait au gourou disparut un jour, sans que personne dans le village pût en donner de nouvelles. Sur-le-champ le disciple nommé Badaud fut envoyé dans les villages voisins pour la chercher. Pendant trois jours, il courut d'un village à l'autre, et après ce temps il revint sans avoir pu découvrir la vache et sans même en avoir eu de nouvelles. A son retour, le gourou lui demanda ce qu'elle était devenue; Badaud, avec un air d'indifférence, répondit qu'il n'avait pu le savoir; mais, ajouta-t-il, la perte de la vache est un très-petit malheur en comparaison de la bonne rencontre que j'ai faite en la cherchant; car pour une modique somme d'argent, continua-t-il avec emphase et avec les signes de la plus vive satisfaction, je puis vous procurer un cheval d'une race excellente.

A cette annonce de Badaud, Paramarta ravi de joie et impatient de savoir où et comment il avait fait une si heureuse rencontre, lui ordonna de s'expliquer plus en détail. Dans le

temps, reprit Badaud, que je cherchais notre vache de village en village, de désert en désert, de campagne en campagne, je vins à traverser la digue d'un étang autour duquel plusieurs jumens avec leurs poulains paissaient paisiblement l'herbe verte. Sur la pente de la digue je vis de grosses masses lourdes et presque rondes, de couleur verdâtre, et entourées de gros feuillages (1); elles étaient si volumineuses qu'une seule serait suffisante pour la charge d'un homme vigoureux; jamais de ma vie je n'avais vu rien de semblable. Par bonheur, j'aperçus un laboureur qui demeurait au-dessous de l'étang; je m'adressai à lui et lui demandai ce que c'était que ces lourdes masses rondes entourées de feuillages qu'on apercevait sur la pente de la digue. Quoi! m'a-t-il répondu en témoignant son étonnement de mon ignorance, est-ce que vous ne connaissez pas des choses si communes? *Ce sont des œufs de jument.* Sont-ils à vendre? quel en est le prix? lui ai-je demandé avec empressement. Ils ne sont pas à moi, m'a-t-il repris; cependant je puis vous dire ce qu'ils coûtent : on les vend ordinairement cinq pagodes (2) la pièce, et si vous voulez

(1) C'étaient de grosses citrouilles que Badaud avait vues.
(2) Environ cinquante francs.



Imp. Ch. Delâtre.



je m'intéresserai pour vous auprès du propriétaire, pour qu'il vous en donne un des plus gros à ce prix. Ainsi, seigneur gourou, ajouta Badaud en finissant son récit, voilà une belle occasion pour vous procurer à bon marché un cheval d'excellente race; à mon avis, il vaut beaucoup mieux pour nous acheter un cheval encore dans l'œuf, qu'un cheval déjà tout formé. Ce dernier pourrait être vicieux, ou d'un mauvais naturel, tandis qu'il nous sera facile de façonner et d'élever comme il nous plaira un jeune poulain qui n'a pas encore vu le jour; nous pourrons lui faire prendre les plis et les allures que nous voudrons.

Le récit de Badaud fut entendu avec des transports de joie par Paramarta et ses disciples. Ces derniers furent tous de son opinion. Aussitôt Lourdaud fut adjoint à Badaud pour l'accompagner et l'aider à porter l'œuf de jument; et le gourou ayant remis à Badaud cinq pagodes pour en acheter un des plus gros œufs, le renvoya sans délai au lieu où il avait vu les œufs précieux, lui recommandant bien de faire toute hâte, de peur que s'il perdait du temps en route, le propriétaire ne vînt à disposer ailleurs de ses œufs, et qu'ils ne manquassent une occasion favorable de se procurer à si bon marché un excellent cheval.

Quelque temps après que Badaud et Lourdaud se furent mis en route, il se présenta à l'esprit du disciple Idiot une objection, qu'il proposa aussitôt à résoudre à Paramarta et aux autres disciples restés auprès de lui.

Nous avons envoyé, dit-il, deux de nos gens pour nous acheter un œuf de jument. Voilà qui est fort bien, en supposant qu'ils nous l'apportent; mais pour avoir un cheval de cet œuf, il faudra auparavant le faire éclore; pour le faire éclore, il faudra le couver : or comment couver un œuf d'un pareil volume? Badaud nous a dit lui-même que ces œufs étaient si gros qu'un homme aurait peine à en embrasser un avec ses deux bras, et quand vous mettriez vingt poules sur un œuf de cette taille, elles ne suffiraient pas pour le couver; d'ailleurs il ne serait pas possible de les faire rester. Quels moyens avez-vous donc pour couver cet œuf et le faire éclore? Pour moi, je n'en vois aucun.

Paramarta et ses disciples furent si embarrassés par cette objection inattendue, et si en peine d'y trouver une solution, qu'ils restèrent long-temps la bouche close et les yeux tout grands ouverts à se regarder les uns les autres en silence, et avec un air tout déconcerté.

Le gourou se retira seul pour réfléchir en

particulier sur cette difficulté et tâcher d'y trouver une solution. Enfin, après trois heures de profondes réflexions, il revint, et rassemblant de nouveau les disciples encore tout déconcertés : J'ai mûrement réflechi, leur dit-il, sur la difficulté qui m'a été proposée par l'un de vous, je n'aperçois qu'une seule voie pour l'aplanir, il faut absolument que l'un de nous se charge de couver lui-même l'œuf de jument que vos deux confrères sont allés acheter. Si ce moyen ne nous réussit pas, je n'en vois pas d'autre.

Lorsque les disciples entendirent la proposition de leur maître, ils baissèrent tous la tête, couverts de confusion, et furent long-temps sans lui répondre.

A la fin, l'un d'entre eux rompant le silence : Quant à moi, dit-il, vous devez tous savoir qu'il m'est impossible de me charger d'une occupation si pénible ; c'est moi qui suis obligé d'aller chaque jour à la rivière plusieurs fois pour en apporter le tirtam (eau bénite) nécessaire pour purifier le mata et laver nos dieux domestiques. Je n'ai pas plutôt rempli cette tâche qu'il me faut aller au loin chercher le bois pour le feu et les autres usages. Tout mon temps se trouve si bien employé, qu'il me reste à peine assez de loisir pour prendre mes repas ; jugez, d'après

cela, si je puis me charger du soin de couver l'œuf de jument.

Je ne puis m'en charger non plus, dit un des autres; j'ai assez d'autres occupations sans cela. C'est moi qui suis chargé de faire la cuisine et d'apprêter à manger non-seulement aux personnes de la maison, mais encore aux allans et venans, dont le nombre est souvent considérable; jour et nuit, je suis obligé d'être auprès du feu pour faire chauffer de l'eau, faire cuire du riz, apprêter deux ou trois espèces de ragoûts ou sauces, broyer sur une pierre le piment, la moutarde, le poivre, le gingembre, l'anis, et tous les autres ingrédiens qui entrent dans mes ragoûts, et faire des gâteaux de diverses espèces. Après que tout cela est fini, je me retire à demi rôti par l'ardeur du feu, et j'ai à peine pris quelques heures de repos qu'il faut vite me lever pour recommencer la même besogne : si accablé d'ouvrage, comment pourrais-je me charger de couver l'œuf de jument?

Le couvera qui voudra, dit le troisième, mais ce ne sera pas moi; vous connaissez tous la multitude d'affaires que j'ai sur les bras et qui me laissent à peine un instant de repos dans la journée. A peine levé, il me faut aller à la rivière, où, après avoir soulagé la nature, je dois

me frotter et me purifier les dents, me bien rincer la bouche; me laver le visage, les bras, les mains et les pieds, me nettoyer en détail toutes les parties du corps, m'orner le front avec de la pâte de sandal (1). Ma toilette finie (qui me retient un long espace de temps), je vais au jardin de fleurs; là, je fais choix des plus belles, j'en remplis une corbeille et je les apporte au mata; il faut ensuite les attacher ensemble, et en faire plusieurs guirlandes dont j'orne nos dieux domestiques; je suis, outre cela, obligé d'assister et d'aider à tous les sacrifices que notre gourou fait plusieurs fois le jour. Dites-moi, après cela, si une personne, surchargée de tant d'affaires importantes, peut encore entreprendre celle de couver un œuf de jument.

Les diverses excuses que venaient d'alléguer les trois disciples pour se dispenser de la charge de couver l'œuf de jument, parurent si plausibles au gourou Paramarta, qu'il ne put faire autrement que de les approuver. Tout ce que vous venez de me dire est très-juste, leur dit-il, et les deux autres disciples que nous avons députés

(1) Toutes ces pratiques, et un grand nombre d'autres encore, sont usitées et font partie de la bonne éducation parmi les Indiens.

pour acheter l'œuf de jument, ne sont pas moins que vous surchargés d'autres affaires, ils ne peuvent pas non plus se charger de le couver.

En effet, l'un d'eux a la charge de recevoir les étrangers et les visites qui viennent presque journellement au mata, de tenir la conversation avec eux, d'écouter leurs plaintes et de terminer leurs différends: c'est plus d'occupation qu'il n'en faut pour remplir tout son loisir.

L'autre ne manque pas non plus de besogne, puisqu'il a le département des provisions; il faut qu'il coure de village en village, de marché en marché, pour nous acheter les toiles pour nos vêtemens, et les provisions pour notre nourriture. Ainsi chacun de vous, en particulier, a assez d'affaires pour se dispenser de l'entreprise très-importante de couver l'œuf.

Quant à moi, je n'ai presque rien à faire de toute la journée, ainsi je me charge d'employer mon loisir à couver l'œuf moi-même. Pour cela, je le tiendrai constamment serré entre mes bras. Je l'appuierai bien doucement sur ma poitrine; je soufflerai assidument dessus avec mon haleine, et pendant tout le temps de l'incubation, je ne me nourrirai que d'alimens fortement épicés avec de l'ail, du piment, du gingembre, de la cannelle, de l'*assa-fœtida*, et d'autres substances

échauffantes, afin de me procurer le degré de chaleur convenable pour le faire éclore. Il m'en coûtera, à la vérité, de me livrer à un pareil régime, pour mener à fin une entreprise aussi difficile; mais peu m'importe: pourvu que je voie éclore le poulain, je serai content, et je me croirai amplement dédommagé de mes fatigues et de mes peines.

Pendant que Paramarta et ses disciples faisaient toutes ces réflexions, et roulaient tous ces projets dans leur esprit, Badaud et Lourdaud arrivèrent à l'endroit où l'on vendait les œufs de jument, c'est-à-dire à la digue sur la pente de laquelle Badaud avait vu auparavant les grosses citrouilles qu'on lui avait fait croire être des œufs de jument. Ils furent ravis de joie en apercevant qu'ils s'y trouvaient encore, car ils avaient fort appréhendé qu'on n'en eût disposé ailleurs durant leur absence. Le propriétaire était à peu de distance, ils l'abordèrent, et lui dirent, en montrant beaucoup d'empressement, qu'il fallait absolument qu'il leur vendît un de ses plus gros œufs de jument.

Oh! oh! répondit d'un ton de surprise celui à qui ils s'adressaient, savez-vous bien que ces œufs sont d'une qualité supérieure, et que nulle part ailleurs on n'en trouve de semblables?

Je les vends très-cher, et vous ne m'avez pas l'air de gens à pouvoir faire cette dépense.

Quoi! répondirent les acheteurs, croyez-vous que c'est la première fois de notre vie que nous marchandons des œufs de cette espèce? Nous prenez-vous pour des sots? Nous connaissons fort bien le prix de ces œufs, on les a par-tout pour cinq pagodes la pièce. Donnez-nous-en donc un des plus gros, et recevez nos cinq pagodes.

Cinq pagodes! reprit le propriétaire, je pourrais les vendre beaucoup plus cher à cause de leur excellente qualité; cependant comme vous me paraissez de braves gens qui n'aimez pas à marchander, par égard pour votre franchise et vos bonnes dispositions, je veux bien consentir à vous en donner un des plus beaux pour ce prix, mais à une condition : c'est que vous ne direz nulle part que vous les avez eus à si bon marché; car si on venait à savoir dans le public que je vous ai donné un œuf de jument de cette qualité et de cette taille pour cinq pagodes, on se moquerait de moi par-tout, et cela pourrait d'ailleurs nuire beaucoup à mon commerce.

Après que les acheteurs eurent promis au propriétaire un secret inviolable, le premier leur choisit une des plus grosses citrouilles qu'il pût trouver, reçut les cinq pagodes, et congédia

ses acheteurs en les invitant à emporter vite cet œuf de jument.

Lourdaud, aidé de son confrère Badaud, chargea avec beaucoup de peine la citrouille sur sa tête, et ils se mirent en route pour retourner au mata, transportés de joie l'un et l'autre d'avoir réussi au-delà de leur attente dans leur négociation.

Pendant qu'ils faisaient route ensemble, Lourdaud portant l'œuf de jument sur sa tête, et Badaud marchant devant lui pour lui montrer le bon chemin, ils se mirent à citer diverses sentences et proverbes pour se féliciter mutuellement de l'heureux marché qu'ils venaient de faire. Lourdaud ouvrit la conversation par ces paroles:

Ah! ah! dit-il, nos pères ont bien eu raison de dire que *celui qui fait pénitence travaille à son bonheur*. Nous voyons maintenant de nos propres yeux l'accomplissement de cette maxime, et nous ne saurions douter que ce ne soit par le mérite de la pénitence austère à laquelle se livre notre vertueux gourou, que nous avons aujourd'hui trouvé l'occasion d'avoir, pour la somme modique de cinq pagodes, un cheval qui, dans peu, en vaudra plus de cinquante.

Il n'y a pas le moindre doute à ce que tu viens



de dire, repartit Badaud: Nos ancêtres n'ont-ils pas dit aussi *qu'il n'y à de profit que dans la pratique de la vertu, et que tout le reste n'est que vanité?* Cela signifie qu'on n'éprouve des douceurs et des avantages que dans la vertu, et que toutes les autres jouissances sont accompagnées d'amertumes. Nous sommes maintenant témoins nous-mêmes de la vérité de ce proverbe, et ce sont, nous n'en saurions douter, les vertus éclatantes de notre gourou qui nous ont fait trouver à un si bas prix un objet d'une aussi grande valeur.

Rien de plus certain, reprit Lourdaud: N'entendons-nous pas dire tous les jours que *celui qui sème de la bonne semence recueillera de bon grain*, et voici une preuve que celui qui pratique le bien, reçoit le bien pour récompense?

En s'entretenant ainsi en proverbes, Badaud et Lourdaud avaient déjà fait une bonne partie du chemin; ils vinrent à passer sous un arbre touffu, dont les branches descendaient fort bas. Comme ils marchaient très-vite, et qu'entièrement absorbés par la conversation sérieuse dans laquelle ils se trouvaient engagés, ils ne faisaient attention à aucun des objets extérieurs qui les environnaient, celui qui portait la citrouille ne pensa pas à se baisser en passant sous une des

plus basses branches; heurtée fortement contre la branche, la citrouille fit perdre l'équilibre au porteur, qui tomba par terre d'un côté, tandis que la citrouille tomba de l'autre auprès d'un buisson, et se fendit en plusieurs parties.

Par hasard, un lièvre était gîté dans le buisson auprès duquel tomba la citrouille; l'animal, réveillé et épouvanté par le bruit, prit la fuite à l'instant.

Badaud et Lourdaud virent en même temps leur citrouille éclater en morceaux et le lièvre sortir du buisson et se sauver de toute sa vitesse: pleins de surprise et d'admiration: Le voilà! s'écrièrent-ils, le voilà, le petit poulain qui est sorti de l'œuf, et qui cherche à nous échapper! Courons vite après lui, et tâchons de l'attraper, dussions-nous y perdre la vie.

Aussitôt ils se mirent à courir de toutes leurs forces après le lièvre: la route que ce dernier avait prise était une campagne toute couverte de bruyères; mais les deux disciples, acharnés à sa poursuite, ne faisaient aucune attention aux ronces et aux buissons au milieu desquels il leur fallait passer, ni aux épines et aux cailloux sur lesquels ils posaient leurs pieds nus; ils couraient toujours à perte d'haleine après le lièvre, et ne cessèrent de le poursuivre que lorsque la

peau des jambes, toute déchirée par les ronces, la plante des pieds toute couverte de longues épines et meurtrie par les cailloux, les vêtemens en lambeaux, le cœur palpitant avec une vitesse telle qu'il n'eût pas été possible d'en compter les battemens, les oreilles bouchées par l'excès de la fatigue, les intestins presque adhérens à l'épine du dos, les cuisses et les jambes toutes dégoutantes de sang, et le corps couvert de sueur, ils perdirent tout d'un coup la respiration, et tous deux tombèrent par terre sans connaissance, et entièrement épuisés de fatigue et de souffrances.

Après avoir repris haleine pendant quelque temps, ils se relevèrent déterminés à reprendre la poursuite du lièvre; ils le cherchèrent longtemps des yeux, mais en vain, leur petit poulain avait déjà disparu. Ne sachant quelle route il avait prise, force leur fut de se désister de sa poursuite. Alors, quoique à leur grand regret, ils tournèrent leur attention à arrêter le sang qui ruisselait de leurs jambes toutes déchirées par les ronces; et après avoir arraché quelques-unes des plus longues épines qui leur étaient entrées dans la plante des pieds, ils reprirent la route de leur mata, où, clopin clopant, ils arrivèrent enfin fort tard, tout couverts de honte, accablés

de souffrances, et épuisés de faim; car ils étaient à jeun depuis trois jours.

Ils ne se virent pas plutôt de retour au mata, que ramassant tout ce qu'il leur restait de forces, leur premier mouvement fut de se rouler par terre, de se frapper la poitrine, de s'arracher les cheveux, et de donner plusieurs autres signes de désespoir, faisant en même temps retentir le mata de leurs cris et de leurs lamentations.

L'alarme aussitôt se répandit dans le couvent. Paramarta et ses autres disciples accoururent tout effrayés; et ne comprenant rien aux grimaces dont ils étaient témoins, voyant en même temps les deux disciples les pieds enflés, les cuisses et les jambes déchirées et encore dégoutantes de sang, les vêtemens tout lacérés, leur consternation ne fit qu'augmenter; ils essuyèrent les larmes des deux affligés, les serrèrent étroitement entre leurs bras, et après leur avoir donné mille témoignages d'amitié et de compassion, ils leur demandèrent avec beaucoup d'empressement ce qu'ils avaient, et quels malheurs leur étaient survenus; ils les conjuraient en même temps de se calmer et de ne pas augmenter leurs maux par ces signes alarmans de désespoir.

Après que les deux disciples eurent été encouragés par cette réception bienveillante, Ba-

daud prenant la parole, raconta dans le plus grand détail, et sans omettre la moindre circonstance tout ce qui leur était arrivé depuis leur départ jusqu'à leur retour au mata. Son récit fut fort long: lorsqu'il l'eut achevé, s'adressant au gourou du ton d'un homme qui a vu s'échapper de ses mains un bien qu'il croyait tenir: Ah! si vous aviez-vu, s'écria-t-il, quelle espèce de cheval nous avons perdue, vous jugeriez si nous avons tort de nous désespérer. De ma vie je n'en ai vu de semblable. Quelle vivacité! quelle ardeur! quelle vitesse! quel emportement!

Au moment même où l'œuf en tombant par terre s'est brisé, nous en avons vu sortir un petit poulain, d'environ une coudée de longueur, bien proportionné dans sa taille, de couleur cendrée, qui, dressant aussitôt deux belles oreilles, retournant sur son dos sa petite queue, et allongeant tout-à-la-fois les quatre jambes, s'est mis à courir ventre à terre. Ses mouvemens étaient si prompts, qu'à peine pouvait-on distinguer s'il courait ou s'il volait; en un mot, quoique petit poulain à peine sorti de l'œuf, il est impossible d'exprimer la vivacité et l'ardeur qu'il faisait paraître.

Quand Badaud eut fini de parler, le gourou

acheva de le tranquilliser, et lui dit, avec un air d'indifférence: J'ai perdu, il est vrai, cinq pagodes; mais d'après ce que vous venez de raconter du naturel de ce poulain, je ne regrette pas mon argent; car si, en sortant de la coquille, il a fait paraître déjà tant de vivacité et d'emportement, que sera-ce quand il sera devenu grand et qu'il aura poussé ses dents? Personne alors ne pourra l'approcher: quant à moi, je ne veux pas d'un pareil cheval, quand même on me le donnerait pour rien. Si je l'avais, je n'oserais jamais le monter, ou si j'avais l'imprudence de le faire, il me renverserait quelque part et me tuerait. N'ayez donc plus d'inquiétude à ce sujet; allez vite panser vos blessures, et prendre ensuite le repos et la nourriture qui vous sont nécessaires après tant de fatigues et de souffrances.

FIN DE L'AVENTURE SECONDE.

AVENTURE TROISIÈME.

Voyage de Paramarta monté sur un Boeuf de louage.

Quelques jours après l'aventure de l'œuf de jument, le gourou Paramarta fut obligé d'entreprendre un voyage de plusieurs jours, et comme il ne se sentait pas la force de soutenir les fatigues d'une si longue route, il ordonna à ses disciples de lui procurer une monture de louage, ces derniers louèrent un vieux bœuf sans cornes, et convinrent avec le propriétaire de lui donner chaque jour un fanon d'or pour lui et pour son bœuf. Le jour fixé pour le départ étant arrivé, il fallut se mettre en route; mais ayant été retenus au mata une partie de la journée pour faire les préparatifs du voyage et pour différentes autres affaires, ils ne purent partir que fort tard dans la matinée.

C'était la saison des plus violentes chaleurs de l'année; et l'ardeur du soleil paraissait en-

core augmentée ce jour-là par un calme-plat. Ils eurent à traverser une plaine sablonneuse et pelée, où il était impossible de trouver même un arbuste qui pût donner assez d'ombre pour mettre le corps d'une personnne à l'abri des ardeurs du soleil. Le vieux Paramarta ne tarda pas à se sentir presque entièrement suffoqué par la chaleur extrême à laquelle il était exposé; son corps devint bientôt semblable à la tige mourante de la plante *passoun-kirey* (1), et la respiration venant à lui manquer tout d'un coup, il allait tomber en défaillance lorsque ses disciples s'apercevant de cet état de faiblesse, le reçurent entre leurs bras, le descendirent et l'étendirent par terre tout de son long, sans connaissance, et presque sans aucun signe de vie.

Dans l'embarras cruel où ils se trouvaient, ils ne savaient quel moyen prendre pour le rappeler à ses sens; la chaleur était si violente qu'ils ne pouvaient pas le laisser sur la place où il était étendu, couché sur un sable brûlant et exposé aux plus vives ardeurs du soleil de midi,

(1) Sorte de plante ainsi nommée, dont la tige, toujours inclinée et sèche, la fait paraître dans un état continuel de mort.

sans le mettre en danger de perdre bientôt la vie; d'un autre côté ils n'apercevaient dans le voisinage aucun arbre, pas même un buisson à l'ombre duquel ils pussent le placer pour le rafraîchir et lui rendre l'usage de ses sens. Enfin ils s'avisèrent de l'expédient suivant : ils firent arrêter le bœuf, et placèrent le gourou couché tout de son long sous son ventre, afin que l'ombre du bœuf pût garantir le malade des ardeurs du soleil. Paramarta ainsi couché à l'ombre du bœuf qui lui servait de parasol, ses disciples l'environnèrent, et avec le bout des toiles dont ils étaient vêtus, ils l'éventèrent pendant longtemps. Ce dernier se sentit soulagé par ces soins et reprit peu-à-peu l'usage de ses sens. Bientôt une petite brise fraîche qui s'éleva tempéra un peu la chaleur de l'atmosphère, et le gourou, entièrement revenu à lui, remonta sur le bœuf et continua sa route à la faveur de ce petit vent frais.

Sur le soir, au coucher du soleil, ils arrivèrent sans autre accident à un petit village, où ils s'arrêtèrent pour passer la nuit, et lorsqu'ils se furent tous rendus à la chauderie du village (1), le conducteur du bœuf demanda le

(1) Espèce de hangar public où logent les voyageurs : ce

prix de sa journée, et les disciples de Paramarta lui présentèrent un fanon d'or; mais il refusa de le recevoir en donnant des signes de mécontentement et déclarant que ce n'était pas assez.

Quoi! répondirent les disciples, n'est-ce pas là le salaire dont nous sommes convenus avant le départ? De quoi te plains-tu donc et qué signifient tes murmures?

Ce fanon, repartit le conducteur est, à la vérité, le salaire juste de mon bœuf, comme monture; mais ne croyez pas en être quittes pour cela. Mon bœuf vous a servi de monture; mais ne vous a-t-il pas aussi servi de parasol? Sans l'ombre de mon bœuf, votre gourou n'existerait plus à présent. Je prétends donc, outre le fanon convenu pour mon bœuf et pour moi, recevoir un autre salaire pour l'ombre de mon bœuf, qui, en servant de parasol à votre vieux gourou, lui a sauvé la vie.

Quelle injustice! s'écrièrent en colère les disciples de Paramarta : a-t-on jamais vu dans le monde quelqu'un demander un salaire pour l'ombre d'un objet? Tu peux aller porter tes plaintes auprès de tels arbitres que tu voudras;

---

même lieu sert aussi de temple et de salle d'audience publique. Voyez *Mœurs de l'Inde*, tome Ier., page 458.

mais tu ne recevras pas de nous une seule cache au-dessus de la paye dont nous sommes convenus.

De parole en parole, la querelle entre le conducteur du bœuf et les disciples de Paramarta s'anima à un tel point, et ils criaient si fort en disputant, que l'alarme se répandit dans tout le village : hommes, femmes, enfans, tout le monde, pour être témoin de cette scène, accourut au lieu d'où partait le bruit. Le chef du village, homme de la tribu *Pally* (1), s'étant placé entre les plaideurs, s'offrit pour leur servir d'arbitre, et terminer leur querelle. Les deux partis lui rapportèrent au long le sujet de la constestation, et leurs prétentions mutuelles : le pally, leur ayant imposé silence, leur demanda d'un ton grave et sérieux s'ils s'en rapportaient finalement au jugement impartial qu'il désirait rendre pour les mettre d'accord. On convint de se soumettre à sa décision, et avant de prononcer son arrêt, il préluda par la comparaison suivante :

J'étais moi-même, dit-il, en voyage il y a quelques années : un soir, j'arrivai à une chauderie où je voulus me reposer et passer la nuit. Cette

(1) Nom d'une basse caste dans le pays tamoul.

chauderie offrait non-seulement aux voyageurs un lieu de repos; mais ils y trouvaient encore, dans le gardien, un cuisinier qui, pour leur argent, préparait leur repas. Dans ce moment, on faisait cuire pour des voyageurs un excellent ragoût de mouton si bien assaisonné, que le parfum qui s'en exhalait se répandait dans toute la chauderie, et flattait agréablement l'odorat. J'aurais bien désiré en manger ma part; mais n'ayant pas de quoi payer, je ne pus satisfaire mon envie. J'avais apporté avec moi une petite provision de riz cuit, enveloppée dans un linge, pour manger dans la route. Je m'approchai de l'endroit où l'on faisait cuire le ragoût de mouton, et montrant au cuisinier mon riz empaqueté dans mon linge, je lui demandai d'un air humble s'il ne me serait pas permis d'exposer quelque temps à la fumée qui s'exhalait de son excellent ragoût, le linge dans lequel était enveloppé mon riz, afin que le riz qui y était contenu pût au moins s'imbiber de ses vapeurs, puisque je n'avais pas les moyens de me procurer une partie de sa substance.

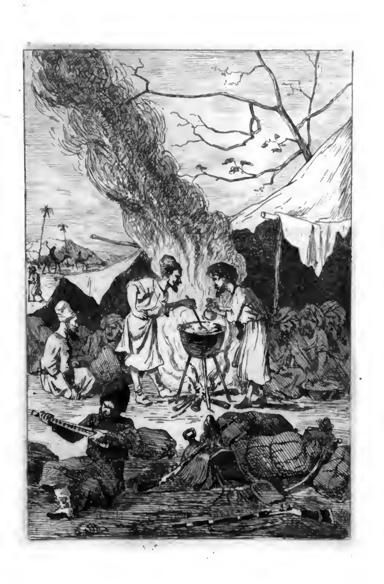
Le cuisinier, plus complaisant que ne le sont ordinairement les gens de cette profession, acceda fort poliment à ma demande. Je pris tout de suite le linge dans lequel était enveloppé

mon riz cuit, et le tenant suspendu au-dessus du ragoût de mouton, je le tournai et retournai dans tous les sens, afin que le riz s'imbibât le plus possible de l'excellente vapeur du ragoût; ce que je continuai de faire jusqu'à ce que le mouton, étant assez cuit, fût retiré du feu. Alors je m'assis dans un coin de la chauderie, où je mangeai tranquillement mon riz, qui me parut excellent, quoiqu'il n'eût été assaisonné que de ces vapeurs.

Le lendemain matin, comme je me disposais à continuer ma route, le gardien de la chauderie m'arrêta et me dit d'un ton résolu qu'avant mon départ je devais lui payer la fumée de son ragoût de mouton, avec laquelle j'avais assaisonné mon riz de la veille.

Que dites-vous là? lui répondis-je avec étonnement et tout en colère. A-t-on jamais vu quelqu'un demander de l'argent pour de la fumée? Je refusai de payer et je criai tout haut à l'injustice : mon adversaire, de son côté, me prit au collet et me dit qu'il ne me lâcherait pas que je ne lui eusse payé les vapeurs de son ragoût. Enfin, ne pouvant nous accorder, nous en appelâmes l'un et l'autre au chef du village pour terminer le différent.

Heureusement le chef de ce village était un



homme très-équitable. C'était une de ces personnes rares qui pèsent tout rigoureusement à la balance de la plus stricte justice, sans se laisser gagner par des présens ou d'autres considérations d'intérêt. C'était d'ailleurs un homme à talens, possédant parfaitement le *Darma-Sastra* (1), et versé dans toutes les sciences, comme vous l'allez voir dans le jugement qu'il porta sur mon affaire :

« Ceux qui ont mangé le ragoût de mouton doivent payer avec de bon argent.

» Celui qui a avalé les vapeurs ou la fumée qui s'exhalait du ragoût de mouton, doit payer avec les vapeurs ou l'odeur de l'argent. »

Prenant ensuite un petit sac d'argent qu'il avait sur lui, il s'approcha de mon adversaire, le prit d'une main par la nuque du cou, et de l'autre lui frotta rudement le nez, disant en même temps : Sentez mon ami, sentez ; et voilà votre salaire pour l'odeur ou les vapeurs de votre ragoût de mouton.

En voilà assez, en voilà assez, lui dit mon adversaire ; vous me déchirez l'oreille ; je suis satisfait ; laissez-moi retourner en paix chez moi.

---

(1) Ouvrage célèbre chez les Indiens, et contenant les règles de leur Jurisprudence.

Avez-vous compris ce que je viens de dire? continua le pally; avez-vous entendu le jugement que porta ce chef de village dans mon affaire? Son arrêt vous paraît-il équitable ou non? Eh bien! je m'en vais juger votre affaire de la même manière; écoutez bien :

« Pour avoir monté sur le bœuf, il faut payer avec de bon argent.

» Pour s'être reposé à l'ombre du bœuf, il faut payer avec l'ombre de l'argent. »

Voilà mon arrêt; mais comme le soleil est déjà couché, nous ne pouvons pas produire à présent l'ombre de l'argent. Cependant, comme l'un vaut bien l'autre, au lieu de l'ombre nous paierons le conducteur avec le son de l'argent.

A ces mots, le juge prit un petit sac d'argent d'une main, et de l'autre saisissant le conducteur du bœuf par une oreille, il fit tinter durant quelque temps le sac d'argent en le frottant rudement contre l'autre oreille, disant en même temps : Écoutez bien ce son, mon ami; écoutez-le bien ; et voilà votre paiement pour l'ombre de votre bœuf.

C'est assez, s'écria le conducteur, c'est assez; vous me déchirez l'oreille; je suis content; lâchez-moi donc; et laissez-moi retourner chez moi en paix avec mon bœuf.

Le gourou s'adressant, à son tour, au conducteur du bœuf, lui dit : Je n'ai plus besoin de tes services, et je ne veux pas en ma compagnie d'un homme qui m'expose à d'aussi injustes querelles : ainsi tu peux t'en aller avec ton vieux bœuf, et moi je continuerai ma route à pied et à petites journées.

S'étant ensuite tourné vers l'arbitre, il le remercia d'avoir terminé la querelle avec équité et à son avantage, et lui ayant donné son *assirvahdam* (bénédiction), il le renvoya.

FIN DE L'AVENTURE TROISIÈME.

AVENTURE QUATRIÈME.

Le Cheval pêché à la ligne.

Le lendemain, Paramarta et ses disciples, voulant continuer leur route, se levèrent de grand matin, et se mirent en marche au chant du coq, pour profiter de la fraîcheur. Cependant, comme le vieux gourou ne pouvait pas aller vite, ils se trouvèrent surpris par la chaleur du soleil avant d'avoir fait un *cahdam* (1) de chemin : dans la crainte de se trouver exposés de nouveau aux accidens de la veille, ils s'arrêtèrent à l'ombre de quelques arbres voisins de la route, pour s'y reposer jusqu'à ce que le vent frais de l'après-midi s'élevât, et leur permît de continuer leur chemin sans danger. S'étant assis sous ces arbres, le disciple Idiot se sépara des autres pour aller se laver les pieds (2) auprès d'un étang voisin.

(1) Espace d'environ trois lieues.

(2) Façon honnête de s'exprimer parmi les Indiens, pour

Sur le bord de cet étang était bâti un temple; vis-à-vis la porte du temple, un dévot avait fait placer un cheval de terre cuite (1) pour accomplir un vœu qu'il avait fait dans un temps de maladie; et l'étang se trouvant rempli jusqu'au bord d'une eau très-limpide, l'image du cheval de terre était parfaitement représentée dans le fond de l'eau.

Idiot observa long-temps en silence et avec étonnement ce phénomène; il ne pouvait en deviner la cause; cependant, après avoir mûrement médité sur ce qui pouvait l'occasionner, il se rappela enfin que l'image des corps extérieurs se réfléchit par l'eau, et jugea que ce qu'il voyait pourrait bien n'être que l'ombre ou la représentation du cheval de terre qui se trouvait sur le bord de l'étang. Il resta convaincu que ce qu'il avait pris pour la réalité n'était en effet qu'une image, lorsque, ayant comparé le cheval qu'on voyait dans l'eau, avec celui qui était sur le bord, il vit que la couleur

---

dire qu'ils vont vaquer aux besoins naturels, étant dans l'usage, après y avoir satisfait, de se laver les pieds et toutes les parties inférieures.

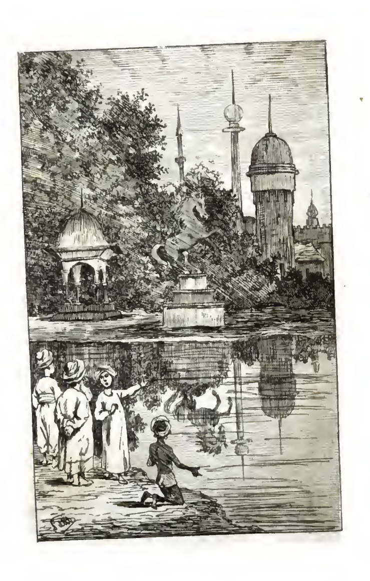
(1) Des figures de chevaux et autres animaux, faites en terre cuite, sont placées à l'entour des temples indiens.

et les dimensions de l'un et de l'autre étaient à-peu-près semblables.

Sur ces entrefaites, il s'éleva un petit vent, qui, peu-à-peu devenant plus fort, augmenta au point d'agiter assez violemment la surface de l'eau, en même temps l'ombre du cheval parut aussi s'agiter et remuer. Idiot remarqua ce changement; mais voyant que le cheval de terre restait toujours immobile, tandis que celui qu'on apercevait dans l'eau continuait de s'agiter, il changea d'opinion, et se persuada qu'il s'était trompé dans son premier jugement. Si le cheval qu'on aperçoit dans le fond de l'eau, se dit-il à lui-même, n'était que la représentation de celui qui est placé sur le bord de l'étang, il ne remuerait pas, ne s'agiterait pas comme il le fait; car l'image devrait être aussi immobile que l'objet réel : il faut donc que le cheval qui s'agite dans l'eau soit tout différent de celui qui reste passif et immobile sur le bord.

Cependant il voulut être plus sûr de la vérité; il prit une grosse pierre et la jeta avec violence sur la surface de l'eau, à l'endroit même où paraissait la représentation du cheval; il poussait en même temps des cris, et faisait des gestes de la main, comme s'il eût voulu l'épouvanter et le forcer de changer de place.





Imp. Ch. Delâtre.

La pierre, en tombant sur l'eau, augmenta considérablement l'agitation des vagues. Le cheval parut s'agiter à proportion et sembla se débattre, trépigner, sauter, ruer, se cabrer et donner toutes les autres marques d'un cheval irrité. A ces signes, Idiot ne douta plus un instant que ce qu'on apercevait dans le fond de l'eau ne fût réellement un cheval vivant; il courut tout transporté de joie annoncer cette nouvelle à Paramarta et aux autres disciples, et concerter avec eux les moyens de se rendre maîtres de ce cheval.

Après qu'il leur eut rapporté en détail ce qu'il avait observé, les moyens qu'il avait pris et les expériences qu'il avait faites pour s'assurer que le cheval qu'on voyait dans l'eau était différent de celui qui était placé sur le bord de l'étang, Paramarta et ses disciples demeurèrent tous convaincus de la vérité du fait, et aucun d'eux ne parut douter qu'il n'y eût effectivement un cheval vivant dans l'eau. Dans cette persuasion, ils se levèrent tous, et suivirent Idiot au bord de l'étang; et comme la surface de l'eau continuait d'être agitée par le vent, ce dernier leur fit observer l'ombre du cheval qu'on voyait remuer et s'agiter avec l'eau; et leur faisant ensuite remarquer le cheval de

terre immobile sur le bord de l'étang, il les convainquit tous, sans qu'il restât dans leur esprit l'ombre du doute, que le cheval qui s'agitait dans l'eau devait être tout différent de celui qui était placé sur le bord, puisque l'un était immobile et l'autre sans cesse en mouvement.

Paramarta et ses disciples, convaincus de la justesse du raisonnement sans réplique d'Idiot, entrèrent tous dans le projet que ce dernier leur avait suggéré de se rendre maîtres de ce cheval, pour qu'il pût servir de monture à leur vieux gourou. Il ne s'agissait plus que d'inventer les moyens de le prendre; mais ils n'étaient nullement d'accord : quelques-uns étaient d'avis qu'une partie d'entre eux plongeât dans l'eau pour le lier avec des cordes, et le forcer ensuite de sortir; mais ce parti, quoique le plus sûr et le plus prompt, paraissait trop périlleux et aucun d'eux ne possédait assez de courage pour l'exécuter. Quelques autres pensaient qu'il serait plus prudent et moins hasardeux de pêcher le cheval à la ligne. Ce dernier avis prévalut, et tous les disciples réunis se disposèrent à le mettre à exécution.

Voici comment ils formèrent leur ligne : au lieu d'hameçon, ils prirent une grosse faucille, et pour amorce du riz cuit qu'ils avaient pré-

paré pour le voyage, et qu'ils fixèrent en l'enveloppant autour de la faucille avec un vieux chiffon; n'ayant point de corde pour attacher leur ligne, ils se servirent du turban à moitié usé de leur gourou.

Tout étant ainsi disposé, ils s'approchèrent de l'étang et jetèrent dans l'eau la faucille enveloppée du paquet de riz. Cette masse, en tombant sur la surface de l'eau, l'agita violemment et produisit de grosses vagues; l'ombre du cheval s'agita aussi dans le même sens que l'eau et parut le faire avec tant de violence et d'impétuosité, que les disciples, saisis de frayeur et craignant que le cheval ne vînt se jeter sur eux, abandonnèrent la corde de la ligne et prirent aussitôt la fuite : il n'y eut qu'Idiot, qui eut assez de courage pour ne pas lâcher prise et pour rester à son poste; il continua de tenir long-temps seul le turban au bout duquel était attachée la faucille.

Bientôt les gros poissons qui vivaient au fond de l'étang vinrent en troupes de tous les côtés, attaquèrent le gros paquet de riz et l'eurent dévoré en un instant; la faucille, débarrassée de ce paquet et du chiffon qui l'enveloppait, descendit au fond de l'eau et alla s'accrocher à une grosse racine d'arbre qui traversait l'étang d'un

bout à l'autre. Idiot tenait encore seul la ligne: s'apercevant qu'elle opposait une forte résistance, il s'imagina que le cheval avait mordu à l'hameçon, et se tournant vers les autres disciples qui l'observaient de loin, il leur fit signe de la main de venir vite à son secours. Ces derniers revinrent, saisirent tous ensemble le bout du turban, et sentant que la ligne opposait en effet de la résistance, aucun d'eux ne douta que le cheval n'eût réellement mordu à l'hameçon; transportés de joie de ce succès, et se croyant déjà en possession du cheval, ils tiraient de toutes leurs forces. Tout-à-coup, le turban, déjà à moitié usé, cède à leurs efforts, se rompt par le milieu, et voilà nos pêcheurs qui perdent l'équilibre et qui tombent tous ensemble à la renverse, leur ligne et leur cheval restant submergés au fond de l'eau.

Un brave homme qui passait près de-là, avait vu tout ce manége et l'avait observé quelque temps en silence sans y rien comprendre; après leur chute, il s'approcha d'eux et leur demanda à quelle espèce de jeu ils s'amusaient là. Les disciples lui racontèrent au long pourquoi ils avaient entrepris de pêcher à la ligne le cheval qu'on apercevait dans l'eau, comment ils s'y étaient pris pour pouvoir s'en rendre maîtres,

et comment la corde de leur ligne s'était malheureusement rompue par le milieu, au moment où ils se croyaient déjà en possession du cheval.

L'homme à qui ils s'adressaient connut par leur récit l'excès de leur stupidité, et voulant les détromper : Simples que vous êtes, leur dit-il, ne voyez-vous pas que le cheval qu'on aperçoit dans l'eau n'est autre chose que l'image du cheval de terre qui est placé sur le bord? Si vous en doutez, ajouta-t-il, je vais vous en convaincre sur-le-champ, malgré votre stupidité. Prenant en même temps la pièce de toile dont il se couvrait les épaules, il la mit à travers le cheval de terre, et formant ainsi un obstacle à ce que l'image allât se dépeindre dans l'eau, le cheval qu'on y voyait au fond disparut à l'instant.

Les disciples de Paramarta, convaincus par cette expérience, qu'ils avaient effectivement fait une méprise, cherchèrent à s'excuser auprès de cet homme, en lui exposant les motifs qui leur faisaient chercher avec tant d'ardeur l'occasion de se procurer sans beaucoup de dépense un cheval qui pût servir de monture à leur gourou déjà vieux et infirme. Ils lui firent le détail des contradictions et des contre-temps qu'ils avaient déjà éprouvés, à ce sujet, non-

seulement dans la pêche qu'ils venaient de faire sans aucun succès, mais encore dans l'aventure de *l'œuf de jument* qu'ils avaient auparavant acheté cinq pagodes, et qui s'était cassé en route. Ils lui rapportèrent aussi l'épreuve cruelle à laquelle ils avaient été exposés la veille sur la route, lorsque leur maître avait manqué de perdre la vie, suffoqué par la chaleur; et enfin les difficultés qui leur avaient été suscitées par ce fripon de conducteur du bœuf sur lequel était monté leur gourou.

L'honnête passant reconnut, par le récit de toutes ces aventures, l'esprit et le genre des personnes à qui il avait affaire. Vivement touché de leur stupidité, et voulant leur rendre les services qui dépendaient de lui, il leur dit: J'ai chez moi un cheval boiteux, qui est à votre service; il est vieux, mais pour des gens comme vous, c'est tout ce qu'il faut. Je prétends vous en faire présent. Suivez-moi donc jusqu'au village voisin, et venez vous reposer cette nuit dans ma maison.

FIN DE L'AVENTURE QUATRIÈME.

AVENTURE CINQUIÈME.

Le Voyage à cheval.

Le brave homme conduisit chez lui Paramarta et ses disciples, et leur ouvrit d'abord sa maison pour s'y reposer, en attendant l'heure du souper. Leur hôte n'était pas, à la vérité, un homme riche, mais c'était un honnête homme; il se plaisait sur-tout à exercer l'hospitalité envers les étrangers, et il le faisait toujours avec générosité et désintéressement; lorsque l'heure du repas fut venue, il les fit servir et les régala de son mieux.

Ils passèrent toute la nuit dans sa maison, et le lendemain, de bon matin, leur hôte envoya un de ses gens pour amener le cheval qu'il leur avait promis la veille, et qui paissait tranquillement autour des fossés du village; il le fit traîner auprès du gourou Paramarta, et pria celui-ci de l'accepter en présent, comme une marque de son attachement et de son amitié. Avant d'aller

plus loin, il n'est peut-être pas hors de propos de faire une courte description de ce cheval. Vingt-cinq ans passés, un œil de moins, et une oreille coupée jadis au ras de la tète pour arrêter les progrès d'un ulcère; c'étaient là de légers défauts, s'il n'eût été boiteux d'un des pieds de devant, et si, pour embellir le tout, ses deux pieds de derrière n'eussent été tournés en dehors, de manière que les deux jarrets se heurtaient en marchant, et que les deux jambes formaient un triangle lorsqu'elles posaient à terre.

Cependant le gourou et ses disciples passèrent aisément sur tous ces petits défauts, en pensant que le cheval ne leur coûtait rien ; et ils furent tous transportés de joie de voir que l'objet qu'ils désiraient depuis si long-temps avec tant d'ardeur, était enfin en leur possession.

Aussitôt que le cheval leur eut été livré, les disciples l'entourèrent, et le considérèrent long-temps en silence et avec admiration. Rangés de chaque côté de l'animal, l'un d'eux lui passait la main sur le dos et sur les autres parties du corps en le frottant; l'autre lui levait sucessivement les jambes, les tordait, et les faisait plier en différens sens pour donner de l'élasticité aux nerfs; un troisième, lui prenant la queue, en démêlait les crins les uns après les autres, et les

peignait avec le plus grand soin. Un quatrième lui tirait doucement l'oreille, lui frottait la tête, lui essuyait les yeux et les narines : le cinquième lui apportait des poignées d'herbe fraîche, et les lui mettait dans la bouche.

Après avoir prodigué au cheval tous ces soins, il fallut l'accoutrer pour le monter; mais comme il n'était pas possible de se procurer dans le lieu où ils étaient un harnois convenable à la dignité d'un gourou, ils furent obligés de se contenter, pour le moment, d'une vieille selle en lambeaux dont leur fit présent celui qui leur avait donné le cheval. Cette selle n'avait point de croupière; ils en firent une en entrelaçant ensemble trois ou quatre branches de lierre; ils avaient trouvé un mauvais mors, les brides manquaient, ils y suppléèrent en y attachant des cordes de paille qu'ils firent sur-le-champ; ils avaient aussi trouvé des étriers également sans courroies, et pour s'en procurer, un des disciples courut vite au bourg voisin, d'où il apporta deux de ces gros nerfs de bœufs avec lesquels on attache ces animaux à la charrue, et qui servirent à suspendre les étriers à la selle.

Lorsque le cheval eut été ainsi harnaché, Paramarta, ne voulant pas, pour la première fois

de sa vie qu'il allait à cheval, s'exposer à des accidens fâcheux, en se mettant en route à contre-temps, consulta le pourohita ou astrologue du village pour connaître l'heure et le moment du jour les plus favorables pour le départ : aussitôt que ce dernier les lui eut annoncés, le gourou se disposa à monter à cheval. C'était un spectacle nouveau : aussi tous les habitans du village, hommes, femmes et enfans, étaient-ils assemblés pour en être témoins; et au moment où les disciples de Paramarta prirent ce dernier entre leurs bras pour le placer sur le dos de leur pauvre rosse, tous les assistans battirent des mains et firent retentir l'air de leurs acclamations.

Après que les cinq disciples eurent ajusté leur vieux gourou sur le cheval le mieux qu'il leur fut possible, et lui eurent donné les instructions nécessaires pour lui apprendre à garder l'équilibre, l'un d'entre eux, prenant la corde de paille dont ils avaient fait une bride, tirait le cheval par-devant de toutes ses forces; l'autre, se plaçant par-derrière, le forçait d'avancer, en le poussant d'une main, et lui appliquant de l'autre de grands coups de courroies : deux autres se tenaient, l'un à droite et l'autre à gauche, les bras levés, et prêts à recevoir le gourou s'il fût venu à tomber. Ce



Imp. Ch. Delâtre.



dernier, pour garder l'équilibre, se cramponnait fortement d'une main au pommeau de la selle, et de l'autre à la crinière du cheval. Enfin le cinquième des disciples précédait le cortége de quelques pas, et criant de toutes ses forces, avertissait les passans de se tenir sur leurs gardes, de laisser la route libre au grand gourou Paramarta, dont il chantait à haute voix les louanges, et les invitait à rendre en passant à cet illustre personnage l'honneur et les hommages qui lui étaient dus.

Ils continuèrent ainsi leur marche triomphale durant quelques heures. Arrivés devant une douane, le douanier les arrêta, et demanda qu'on lui payât le péage du cheval, qui se montait, dit-il, à cinq fanons d'or.

Que dites-vous là? répondirent les disciples de Paramarta, tout stupéfaits de la demande du douanier. Vous moquez-vous de nous? A-t-on jamais vu exiger quelque part des droits de péage pour un cheval monté par un gourou; et d'ailleurs ce cheval est-il une balle de marchandises pour nous arrêter ainsi au milieu de notre route, et vouloir nous obliger de payer la douane? Ce cheval est un présent qui nous a été fait ce matin par une personne charitable, qui, voyant que notre pauvre gourou était déjà

avancé en âge, et ne pouvait plus marcher qu'avec peine, a eu compassion de lui, et le lui a donné pour lui servir de monture. Oserez-vous, après cela, nous demander des droits de péage? Quelle injustice est-ce là!

Les disciples eurent beau crier, disputer et se plaindre, le cœur d'un douanier est inaccessible à la pitié: ce dernier voyant qu'on faisait difficulté de le satisfaire, saisit la bride du cheval, et dit qu'il ne le lâcherait pas qu'on n'eût payé les droits du gouvernement, ajoutant, d'un ton colère et résolu : Ici, je ne connais personne.

Les disciples continuèrent encore long-temps à crier contre le douanier, employant tantôt les prières, tantôt les menaces; mais tout fut inutile, et ce dernier refusa constamment de lâcher le cheval jusqu'à ce qu'on lui eût payé les cinq fanons d'or qu'il exigeait; à la fin, voyant qu'il n'y avait pas d'autre moyen de se tirer d'affaire, ils lui donnèrent ce qu'il demandait. Le gourou naturellement n'était pas généreux, Dieu sait quelle mine il fit en déboursant les cinq fanons! Qu'avais-je besoin de ce cheval? dit-il en grondant; si je voyageais comme j'avais coutume de faire auparavant, je ne me verrais pas exposé à de si fâcheuses aventures, ni à de pareilles dépenses. Lui et ses disciples, l'esprit tout occupé

des contradictions et de l'injustice qu'ils venaient d'éprouver, continuèrent leur route en silence, et arrivèrent bientôt à une chauderie située à quelque distance de la douane, où ils descendirent pour se reposer.

Paramarta rencontra dans cette chauderie un voyageur qui venait d'y arriver; il engagea la conversation avec lui, et lui raconta l'injustice criante dont venait de le rendre victime un coquin de douanier, qui, sous prétexte de prétendus droits de péage pour le vieux cheval boiteux et borgne qu'il montait, lui avait volé cinq fanons d'or. Il exhala sa douleur en plaintes amères sur l'injustice et la mauvaise foi qui régnaient généralement parmi les hommes. Quoi! dit-il, sans égard pour ma dignité sacrée de gourou, on ose m'enlever, par violence et sans remords, cinq fanons sous des prétextes aussi frivoles! La conduite qu'on a tenue aujourd'hui envers moi sans qu'aucun des spectateurs ait témoigné même la pensée d'intervenir en ma faveur, diffère-t-elle de celle des voleurs de grand chemin, qui emploient la violence pour dépouiller les passans de ce qu'ils possèdent. Quelle iniquité! Quelle mauvaise foi! Un argent qu'on a obtenu si injustement sera-t-il profitable à celui qui l'a reçu? Les pièces d'argent qu'on m'a

arrachées sur la route ne seront-elles pas autant de charbons ardens qui consumeront tout vivant celui qui les a ravies sans pudeur? Si celui qui boit l'amourtam (ambroisie) a de la peine à vivre, comment vivra celui qui avale à longs traits le poison?

Après que Paramarta eut déchargé une partie de sa bile par ces plaintes amères, et par beaucoup d'autres semblables, le voyageur à qui il s'adressait prit la parole à son tour, et essaya de le consoler par des réflexions philosophiques.

Ah! seigneur gourou! lui dit-il, quelle morale prêchez-vous là? On s'aperçoit bien à vos discours que vous êtes un homme qui avez vécu dans la retraite, et qui n'avez aucune connaissance du monde. Ignorez-vous donc que nous vivons maintenant dans les temps les plus rigoureux du cahly-yougam (1), de cet âge de malheur, où tout a dégénéré ici-bas; où le vice seul régne sur la terre; où la probité est inconnue parmi les hommes, et où l'argent tient lieu de toutes les vertus?

---

(1) Le quatrième et dernier des âges fabuleux des Indiens, celui où nous vivons maintenant; sa durée doit être de quatre cent trente-deux mille ans, desquels environ cinq mille sont déjà écoulés.

Ah! dans l'état de corruption où sont arrivés aujourd'hui les hommes, leur Dieu, c'est l'argent; leur gourou, c'est l'argent; leur caste, leur parenté, c'est l'argent et encore l'argent! Un homme sans argent est un homme mort au monde. Ce mot *l'argent* a un pouvoir si merveilleux sur l'esprit des hommes de nos jours, que si on le prononçait tout haut à l'oreille d'un mort, il reprendrait vie, je crois, et se lèverait sur-le-champ pour dire : *J'en veux aussi.*

Vous avez bien raison, interrompit le gourou, et je reconnais par ma triste expérience combien est vrai tout ce que vous me dites là : l'argent a tant d'empire sur les hommes, que si on en mettait sur un tas d'ordures les plus sales et les plus puantes, la plupart d'entre eux ne rougiraient pas de le ramasser même avec la langue, s'il le fallait.

Et qui plus est, repartit le voyageur, c'est qu'en le faisant, ils n'auraient pas honte de soutenir que cet argent ramassé sur un tas d'ordures sent bon; car, je vous le répète, dans les temps où nous vivons, les hommes ne regardent pas aux moyens : pourvu que l'argent vienne, cela leur suffit; qu'il vienne par des voies honnêtes ou déshonnêtes, justes ou injustes, tout leur est égal.

Après que Paramarta et le voyageur eurent long-temps moralisé ensemble, le premier, s'apercevant qu'il se faisait déjà tard, voulut profiter de la fraîcheur du soir pour continuer sa route; il remonta sur sa vieille rosse, et partit accompagné de ses cinq disciples. Ils arrivèrent, au coucher du soleil, à un village, où ils voulurent passer la nuit, et là ils lâchèrent le cheval pour qu'il pût aller paître durant la nuit dans les environs.

Le lendemain matin, comme ils se préparaient à continuer leur route, un des disciples sortit du village pour amener le cheval; mais après l'avoir cherché long-temps de tous côtés, il revint sans avoir pu le trouver. Les cinq disciples allèrent à sa recherche, et après avoir couru de côté et d'autre sans pouvoir découvrir ce qu'il était devenu, on apprit enfin qu'il était dans le village même enfermé dans l'étable d'un laboureur, qui, l'ayant trouvé, le matin, paissant dans son champ, s'en était saisi et refusait de le rendre.

Paramarta et ses disciples accoururent pour réclamer leur propriété; mais le laboureur refusa opiniâtrément de leur rendre le cheval, disant qu'ayant passé toute la nuit dans son champ à paître ses jeunes plantes, le dommage qu'il lui avait causé était au-dessus de la valeur

du cheval, et qu'il était décidé à le retenir comme une faible compensation de la perte qu'il en avait reçue.

Paramarta alla porter ses plaintes au chef du village, et celui-ci, ayant fait venir le laboureur, obtint de lui, en partie par prières et en partie par menaces, qu'il rendît au gourou son cheval, après avoir reçu en argent une indemnité à-peu-près égale au dommage qu'il avait souffert.

On nomma aussitôt des experts pour aller sur les lieux examiner le dommage occasionné par le cheval, et ces derniers, à leur retour, affirmèrent que ce qu'il avait mangé, ce qu'il avait arraché et ce qu'il avait foulé aux pieds, causerait au propriétaire une perte de huit ou dix fanons d'or. Cependant, par égard pour la dignité du gourou, et en considération des pertes et des dépenses auxquelles il dit avoir été déjà exposé à l'occasion du cheval, on réduisit l'amende à quatre fanons qu'on l'obligea de payer sur-le-champ; ce qu'il ne fit pas de fort bonne grâce, comme on s'en doute bien. Quand le cheval lui eut été rendu, se tournant vers ses disciples: Depuis que j'ai ce maudit cheval, leur dit-il avec humeur, je suis poursuivi par toute sorte de malheurs; je n'en veux plus, et je

continuerai d'aller à pied comme auparavant. Ses disciples et les habitans du village l'engagèrent instamment à renoncer à un pareil dessein : Voyager à pied, lui dirent-ils, ne convient nullement à votre haute dignité ; d'ailleurs, songez que vous êtes à présent avancé en âge, et par conséquent incapable de soutenir les fatigues d'une longue route; il vous faut absolument garder votre cheval.

Sur ces entrefaites, un vallouven (1), qui était présent, et qui avait été témoin de tout ce qui s'était passé, s'approcha, et ayant imposé silence à tous les assistans, s'adressa à Paramarta : Seigneur gourou, lui dit-il, si vous voulez m'honorer de votre confiance, je suis prêt à dissiper toutes vos inquiétudes, en arrêtant la cause de vos malheurs : d'après ce que vous venez de raconter, je n'ai aucun doute que votre cheval ne soit frappé d'un sort jeté par quelqu'un de vos ennemis secrets. Ce maléfice est la seule cause de toutes les mésaventures qui vous poursuivent depuis que cet animal vous appartient; et s'il n'est pas promptement détruit, attendez-vous à éprouver encore bien d'autres contre-

(1) Sorte de pariah dont plusieurs font métier de conjurer les sorts. *Mœurs de l'Inde*, tome Ier., page 68.

temps; mais si vous consentez à me donner cinq fanons d'or, pour cette modique somme, seule et dernière dépense que vous ayez à faire, je me charge de délivrer votre cheval de ce maléfice et vous n'aurez plus rien à craindre.

Le gourou, quoique peu disposé à faire de nouvelles dépenses, céda cependant aux avis et aux sollicitations de ses disciples, et consentit à faire encore celle-ci dans l'espoir que ce serait la dernière.

Le vallouven, après avoir reçu les cinq fanons, s'approcha du cheval et tourna plusieurs fois autour de lui, faisant en même temps toutes les grimaces et les contorsions d'un conjureur; tantôt il lui tâtait les différens membres depuis la tête jusqu'à la queue; tantôt il lui arrachait le poil en diverses parties du corps; quelquefois il levait la tête en l'air avec des yeux égarés; d'autres fois, il la baissait, et les regards fixés sur la terre, il paraissait méditer profondément: sortant ensuite de sa rêverie, il regardait fixément le cheval avec des yeux hagards, criant tout haut : Ah! oh! om! hram! croum! et prononçant d'autres mots baroques.

A la fin, après avoir fait bien des grimaces, il s'arrêta tout d'un coup d'un air pensif du côté de la seule oreille qui restait au cheval, et l'ayant

prise plusieurs fois entre ses mains, il se tourna tout-à-coup vers les spectateurs, qui l'observaient avec un respectueux silence, et leur dit, dans un transport de joie : *J'ai enfin découvert le sort !* Il réside dans cette oreille, et pour l'enlever, il faudra couper l'oreille à rase tête.

Il ordonna aussitôt qu'on creusât un trou profond dans la terre, à quelque distance, pour y enterrer l'oreille avec le maléfice dont elle était atteinte ; et s'étant fait apporter une faucille, il commença par la bien aiguiser, après quoi il s'approcha du cheval, le fit lier, et lui coupa rase tête, avec sa faucille, la seule oreille qui lui restait. Aussitôt qu'il l'eut coupée, il la porta, en courant de toutes ses forces, vers le trou qu'on venait de creuser, et l'y ayant vite déposée, il la couvrit bien de terre, afin que le maléfice qui y était fixé ne pût pas s'échapper, et aller s'attacher à quelque autre objet.

Le lendemain matin, le gourou remonta sur sa vieille rosse sans oreilles ; mais fatigué de tant de contradictions, au lieu de continuer son voyage, il reprit la route de son mata, où il arriva enfin sans autre accident.

FIN DE L'AVENTURE CINQUIÈME.

AVENTURE SIXIÈME.

La Prédiction du Brahme Pourohita (1).

Paramarta, de retour à son mata, ne rêvait plus qu'aux mésaventures et aux accidens qu'il avait éprouvés dans son dernier voyage à cheval; son inquiétude allait tous les jours s'augmentant, et il ne pouvait goûter de repos : J'étais au comble de la joie, se disait-il fréquemment en lui-même, et je croyais être parvenu au plus haut degré de bonheur dont on puisse jouir en ce monde, lorsqu'on me fit présent de ce cheval; mais maintenant quand je considère les affronts et les contre-temps auxquels j'ai été exposé dans ma route à son occasion, je m'aperçois que je ne fus de ma vie plus malheureux que depuis que je l'ai en ma possession.

Tout occupé de ces idées tristes, il assembla

(1) C'est le nom qu'on donne aux brahmes qui se mêlent d'astrologie et qui président aux fêtes et autres cérémonies des Indiens. Voyez *Mœurs de l'Inde*, tome Ier., page 180.

un jour ses cinq disciples pour leur faire part des sentimens qui l'agitaient, et du dessein qu'il avait formé au sujet du cheval; il débuta par leur faire un long sermon de morale, dont voici le sens :

Mes chers enfans, leur dit-il d'un air triste et d'un ton mélancolique, à mesure que j'avance en âge, je m'aperçois de plus en plus, chaque jour, de la vanité des biens de ce bas monde. Je comprends aujourd'hui mieux que je ne l'eusse jamais fait auparavant, que toutes ses jouissances ne sont que de fausses jouissances, et que tout le bonheur qu'on y cherche, n'est qu'un bonheur trompeur. Je connais maintenant, par ma triste expérience, qu'on n'éprouve dans cette vie aucun bien qui ne soit mêlé de maux; qu'on n'y goûte aucune douceur qui ne soit accompagnée d'amertume, et qu'on n'y jouit d'aucun contentement qui ne soit suivi de peines. En effet, lorsque je reçus en présent le cheval que je possède, rien ne pouvait égaler ma joie, et je m'imaginais que je n'avais plus rien à désirer dans ce monde; mais hélas! combien j'ai expié mes vaines espérances, et que de peines et d'afflictions ont accompagné le bonheur que je m'étais promis! Vous avez été vous-mêmes les témoins de mes tribulations, sans qu'il soit nécessaire de vous en faire ici le détail. Ah! pour

une goutte de miel qu'on goûte dans cette vie, combien de coupes de fiel à avaler! Nos pères ont bien eu raison de dire qu'on ne trouve pas de riz, quelque fin soit-il, qui ne soit enveloppé de sa gousse, ni de fruit, quelque agréable qu'il soit au goût, qui ne soit accompagné de peau et de noyau.

J'ai mûrement réfléchi sur l'origine et la cause de mes derniers malheurs, et je n'en ai pu découvrir d'autres que ce maudit cheval que je reçus en présent avec tant de joie. Les contre-temps sans nombre qui m'ont assailli depuis que je l'ai, m'ont convaincu que garder un cheval était contraire à mon destin, et que je n'étais pas né pour étaler un pareil faste. Un homme tel que moi, qui a mené jusqu'à présent une vie retirée et obscure, ne doit pas, à la fin de sa course, témoigner le désir de la pompe et de l'éclat; et je suis décidément déterminé à me défaire de ce cheval, et à le renvoyer à son premier maître.

Les disciples avaient prêté une oreille attentive à l'éloquent et touchant discours de leur maître; ils lui firent des remontrances respectueuses, mais vives, contre la résolution qu'il avait prise. Quel dessein avez-vous conçu là? lui dirent-ils; renoncez vite à un pareil projet, et secouez tous les vains scrupules qui vous l'ont fait concevoir. Bien loin que l'usage de ce che-

val ne soit pas conforme à votre condition, ou à la volonté des Dieux comme vous vous l'êtes vainement imaginé, nous osons soutenir que ce sont les Dieux eux-mêmes qui vous l'ont donné en présent au moment que vous vous y attendiez le moins. En effet, est-ce un cheval acheté à prix d'argent, ou sollicité de quelque autre manière? Non; il vous est venu par hasard, c'est-à-dire par la volonté des Dieux : voudriez-vous maintenant agir en opposition à la volonté des Dieux? Quel péché ne serait-ce pas, et à combien de maux ne nous exposerait-il pas à l'avenir?

D'ailleurs, ajoutèrent-ils, tous les accidens auxquels nous avons été exposés jusqu'ici à l'occasion de ce cheval, venaient du sort jeté sur lui par quelque ennemi secret. Maintenant que le vallouven a enlevé le maléfice en coupant l'oreille du cheval où il était fixé, nous n'avons plus rien à appréhender pour l'avenir.

Paramarta ne put résister aux argumens persuasifs et aux sollicitations pressantes de ses disciples; renonçant donc sur-le-champ au dessein qu'il avait formé : Eh bien! leur dit-il, qu'il soit fait comme vous venez de dire; je consens à garder le cheval, puisque ce parti vous paraît le meilleur; cependant, afin de prévenir à l'avenir les aventures fâcheuses qui nous ont aupa-

ayant occasionné tant de peines et de dépenses, il ne faut plus désormais laisser le cheval libre; il faudra le tenir attaché dans l'enceinte des murs du mata. Pensez donc à lui construire sans délai une étable où il puisse être à son aise et à l'abri des injures de l'air.

A ces mots, le disciple nommé Badaud se levant de sa place : Une étable sera bientôt prête, dit-il, et si mes confrères veulent un peu m'aider, aujourd'hui même, avant le coucher du soleil, nous en aurons construit une dans un des coins du mata; et sans en dire davantage, il se ceint les reins d'une corde, prend d'une main une hache et de l'autre une serpe et se rend sur-le-champ auprès d'un gros atty-mara qui se trouvait à quelque distance de-là, sur la grande route; ayant grimpé dessus, il fit choix d'une des plus grosses branches, s'assit dessus à califourchon, et se mit en devoir de la couper; mais il faut observer qu'il la coupait à rebours, c'est-à-dire qu'en la coupant, il était assis en dehors, la face tournée vers le tronc de l'arbre, et le dos vers la cime de la branche, en sorte que cette dernière tombant, il devait nécessairement tomber avec elle.

Un brahme *pourohita* qui vint à passer par hasard sur la route, s'aperçut de la bévue de

cet homme, et voulant charitablement l'avertir : Que fais-tu donc là? lui dit-il, prends garde à toi, et place-toi dans le sens opposé; ne vois-tu pas qu'en coupant la branche dans la position où tu es, tu vas tomber avec elle, et que tu cours risque de te casser le cou?

Badaud n'eut pas plustôt entendu les paroles du brahme, que se tournant vers lui en colère : Qui t'a envoyé pour me prédire des malheurs? lui cria-t-il, et en même temps il prit la serpe qui était attachée à sa ceinture, et la lui jeta à la figure. Le brahme esquiva le coup, et s'en alla au plus vite, disant comme il se retirait : Si cette brute a envie de se casser le cou, ce sont ses affaires, qu'est-ce que cela me fait?

Badaud continua de couper la branche, toujours assis dans la même position; à la fin la branche plie, casse, tombe, et selon la prédiction du brahme, Badaud tombe avec elle. Cependant il en fut quitte pour la peur et ne fut pas blessé de sa chute, il se releva aussitôt; et se rappelant la prédiction du brahme : *Ammamma* (1)! s'écria-t-il, ce brahme est un

(1) Sorte d'exclamation fort commune parmi les Indiens : c'est l'expression d'une vive admiration ou d'un grand étonnement.



Imp. Ch. Delâtre.

homme très-savant; il faut que ce soit un grand pourohita, puisque tout ce qu'il m'a prédit est arrivé; son savoir astrologique lui a appris tous les événemens futurs; j'ai eu grand tort de ne pas suivre ses conseils, et plus encore de me conduire vis-à-vis de lui aussi brutalement que je l'ai fait; il faut que j'aille vite lui faire mes excuses, et que je tâche en même temps d'apprendre de lui quelque autre événement futur.

A ces mots, il se mit à courir après le pourohita, qui était déjà à quelque distance, et qui, le voyant revenir à lui en courant, n'était pas sans inquiétude: Que me veut donc cet animal? se disait-il; il a déjà manqué une fois de me fendre la tête, vient-il à présent pour m'assassiner? Cependant ses inquiétudes se dissipèrent lorsque Badaud, s'approchant de lui d'un air humble, lui fit un respectueux *namascara* (1); il lui témoigna ensuite sa sincère douleur de ce qui s'était passé, et son regret de n'avoir pas su profiter de ses sages avis; lui prodigua plusieurs louanges extravagantes sur son prétendu savoir

(1) C'est ainsi qu'on appelle le salut adressé aux brahmes: ce salut se fait en joignant les mains, les portant au front, et inclinant en même temps la tête.

prophétique; et lorsqu'il eut fini ses complimens, il lui dit : Maintenant que je suis convaincu par ma propre expérience que vous êtes doué du don de prophétie, et que par le moyen de vos calculs astrologiques vous connaissez tous les événemens futurs, j'ai une grâce à demander à votre excellence, je vous supplie instamment de ne pas me la refuser. Je suis un des disciples du fameux gourou Paramarta; voilà déjà un grand nombre d'années que je suis voué à son service; c'est un personnage vertueux, et j'ai toujours eu pour lui autant d'attachement que le meilleur des fils peut en avoir pour le plus tendre des pères. Cependant comme il est déjà fort avancé en âge, et que nous appréhendons que sa fin ne soit proche, je vous prie de me tranquilliser sur ce point, en me disant au juste combien d'années il a encore à vivre et à quelles marques nous pourrons connaître avec certitude que sa dernière heure approche. Je vous prie, seigneur pourohita, de satisfaire ma curiosité sur ce point; car si vous avez su prédire avec tant de précision ma chute de l'arbre, il ne doit pas vous en coûter davantage de prédire la durée de la vie et l'heure de la mort de mon vieux gourou.

Le pourohita n'avait pas de réponse prête à

une question si inattendue, il usa de plusieurs détours pour l'éluder et pour se dispenser de faire une réponse directe sans cependant vouloir rien perdre de la haute opinion que Badaud avait formée au sujet de son prétendu savoir prophétique. Comme ce dernier continuait de le presser, et ne voulait pas le laisser partir qu'il ne lui eût donné une réponse satisfaisante, le brahme, pour se tirer de l'embarras où il se trouvait, lui dit, d'un ton grave et solennel : Eh bien, puisque vous me poussez à bout, je vais vous satisfaire, écoutez bien : *La froideur du derrière est un signe de mort.* Ainsi lorsque votre gourou aura cette partie du corps froide, vous pourrez juger par là que l'heure de sa dissolution approche.

Badaud, satisfait de cette réponse, remercia l'astrologue, et lui ayant fait un très-respectueux *namascara*, il reçut son assirvahdam.

De retour auprès de la branche d'arbre qu'il avait coupée, il en prit ce qui lui était nécessaire, et le transporta au mata, répétant souvent dans la route, dans la crainte de l'oublier, la sentence du pourohita : *La froideur du derrière est un signe de mort!*

En arrivant, il trouva ses confrères déjà occupés à la construction de l'étable pour le che-

val; il leur livra la branche d'arbre qu'il avait apportée, et se rendit sans délai auprès du gourou pour lui faire part de ses aventures. Les premières paroles qu'il prononça en se présentant devant lui furent celles-ci : *La froideur du derrière est un signe de mort!* Le gourou cherchait en vain à comprendre le sens de cette phrase, prononcée avec la plus grande emphase par son disciple; celui-ci, pour le lui expliquer, lui rapporta d'abord la prédiction du brahme concernant sa chute de l'arbre, prédiction que l'événement avait justifiée d'une manière si précise. Convaincu par cette preuve du savoir prophétique du pourohita, il lui avait fait les plus vives instances pour qu'il lui fît connaître avec précision le jour et l'heure de la mort du gourou Paramarta; et l'astrologue, après cette réponse : *La froideur du derrière est un signe de mort!* avait ajouté que lorsque le gourou aurait cette partie du corps froide, le moment de sa dissolution serait proche.

Paramarta avait écouté le récit de Badaud avec le plus vif intérêt, et avec les marques du plus grand étonnement; se tournant vers ses disciples qui s'étaient tous rassemblés autour de lui pour entendre le rapport de Badaud : On ne peut disconvenir, leur dit-il, que ce brahme pourohita

ne soit un habile homme dans la science astrologique, puisqu'il sait prédire avec tant de précision les événemens futurs; et je n'ai pas le moindre doute que la prédiction qu'il a faite au sujet de ma mort ne s'accomplisse aussi exactement que celle qu'il a faite à Badaud avant sa chute. Afin donc de n'être pas exposés à des méprises sur cet article important, il faut bien retenir tous la sentence qu'il a prononcée à ce sujet : *La froideur du derrière est un signe de mort!* La belle sentence! qu'elle est élégante! qu'elle est expressive! Pour ne pas l'oublier, il la faut mettre par écrit, et il en faut garder chacun une copie.

De mon côté, en attendant avec résignation l'accomplissement de cette prédiction, j'userai de toutes les précautions pour empêcher que la froideur ne gagne la partie désignée, et dès ce jour j'abandonnerai la pratique de me laver les pieds (1), afin qu'on ne puisse pas me reprocher d'avoir moi-même accéléré l'heure de ma mort. Après cela, que la volonté des Dieux soit faite et que mon destin s'accomplisse!

---

(1) *Voyez* la note 2, page 278.

FIN DE L'AVENTURE SIXIÈME.

AVENTURE SEPTIÈME.

La chute de Cheval.

Le gourou Paramarta continuait toujours d'être soigneux à tenir chaude la partie du corps mentionnée dans la prophétie du brahme pourohita, et dont la froideur devait être pour lui l'annonce d'une mort prochaine. Sur ces entrefaites, il fut obligé d'entreprendre un voyage qui devait durer quelques jours. Il monta donc à cheval et se mit en route, accompagné de ses cinq disciples; mais aucun d'eux ne savait le chemin, et le second jour ils s'égarèrent et furent obligés de reprendre la route de leur mata. Comme ils y retournaient par des sentiers peu fréquentés, le gourou passa sous un gros arbre dont les branches descendaient fort bas; son turban s'accrocha à une de ces branches, et tomba; mais pensant bien que ses disciples qui l'entouraient le ramasseraient sans qu'il fût nécessaire de le leur dire, Paramarta continua sa



Imp. Ch. Delâtre.

route en silence; ceux-ci, de leur côté, voyant que leur maître ne leur ordonnait rien à ce sujet, laissèrent le turban à l'endroit où il était tombé; à une certaine distance, le gourou demanda son turban : Votre turban? répondirent les disciples, nous ne l'avons pas, il est resté où vous l'avez laissé tomber; nous ne l'avons pas ramassé, vous ne nous en avez pas donné l'ordre.

Le gourou les gronda sévèrement sur leur peu d'esprit et leur manque d'attention : Allez vite chercher mon turban, leur dit-il d'une voix colère, et une fois pour toutes, je vous ordonne de ramasser désormais tout ce qui tombera de cheval.

Le disciple Hébété courut vite à l'endroit où était le turban : il l'y trouva encore, le prit et revint sans délai rejoindre ses confrères. Peu de temps après, il s'aperçut que le cheval se disposait à expulser le résidu de sa digestion; il approche vite le turban du gourou qu'il tenait encore à la main, et reçoit, sans en rien perdre, tout ce que rejettèrent les intestins du cheval. Or, vous noterez que celui-ci avait, la veille, mangé une si grande quantité d'herbes fraîches, qu'il s'en était suivi une diarrhée complète. Lors donc que le turban fut bien rem-

pli de ces ordures, le disciple appelant le gourou : Seigneur! seigneur! lui dit-il, arrêtez-vous un moment, voici quelque chose qui est tombé du cheval et que je vous apporte conformément à vos ordres.

Paramarta tourna la tête et s'arrêta pour recevoir ce que lui apportait son disciple; mais lorsqu'il vit son turban plein de fiente de cheval : *Tchy! tchy* (1)! s'écria-t-il, qu'avez-vous ramassé-là? Pouvez-vous avoir aussi peu d'esprit? Jetez vite ces ordures et courez laver mon turban.

Les disciples, étonnés de s'entendre encore gronder, dirent à leur maître d'un ton d'assez mauvaise humeur : Comment faut-il donc nous conduire pour vous plaire? Il n'y a qu'un instant, vous vous fâchiez contre nous pour avoir omis de faire une chose que vous n'aviez pas commandée, et à présent vous nous grondez pour avoir exactement suivi vos ordres! Ne nous avez-vous pas enjoint tout-à-l'heure de ramasser tout ce qui tomberait de cheval?

Il y a des objets, reprit le gourou, qui méritent d'être ramassés, et d'autres qui ne le méri-

---

(1) Sorte d'exclamation fort commune parmi les Indiens pour exprimer du dégoût, de l'aversion.

tent pas; il faut ramasser les uns et laisser tomber les autres.

Nous n'avons pas assez de talent, repartirent les disciples, pour faire le discernement que vous venez d'indiquer en termes généraux : ainsi donc pour que nous ne soyons plus exposés à l'avenir à encourir votre colère par des méprises qui pourraient vous être désagréables, faites-nous une liste des objets qui doivent être ramassés, afin que nous puissions connaître ceux qui ne doivent pas l'être.

Le gourou trouva raisonnable l'avis de ses disciples et se fit aussitôt apporter un stylet à écrire, et une feuille de palmier, sur laquelle il écrivit une liste des effets qui devaient être ramassés s'ils venaient à tomber. Il donna cette liste aux disciples et leur ordonna de s'en tenir à ce qu'elle indiquait et de ne faire ni moins ni davantage.

Les disciples promirent de se conformer exactement à la liste, et ils continuèrent tous leur route en paix : à quelque temps de là, ils arrivèrent à un petit fossé plein de boue qu'il fallut traverser. Pour un cheval ordinaire ce n'était point un mauvais pas; mais la vieille rosse que montait Paramarta fut incapable de s'en tirer, et au premier pas qu'elle fit dans le fossé, quoi-

que son pied ne fût enfoncé dans la boue que jusqu'au milieu de la sole, il ne lui fut pas possible de l'en tirer, et elle tomba d'un côté et le cavalier de l'autre. Le pauvre gourou restait étendu tout de son long, à la renverse, sans avoir la force de se relever, à cause de son grand âge.

Les disciples voyant que le cheval se débattait violemment pour se relever, tandis que le gourou restait tranquillement étendu immobile au milieu de la boue, jugèrent que c'était le cheval qui souffrait le plus et qui devait être le premier secouru : ce fut donc lui qu'ils aidèrent d'abord à se relever, et ce ne fut qu'après avoir fait franchir le fossé au cheval, qu'ils se rendirent auprès de leur maître. Celui-ci commençait déjà à s'impatienter de ce qu'on le laissait si longtemps étendu sur la boue, et les appelait à grands cris à son secours. Les disciples l'entourèrent, et celui qui avait la liste écrite des objets à ramasser s'ils venaient à tomber, la sortit de son petit sac de voyage, avertit les autres disciples de ramasser avec ordre, les uns après les autres, les divers objets à mesure qu'il les énoncerait, et fit la lecture de sa liste :

« Si mon turban vient à tomber, vous le ramasserez.



» Si la toile dont je me ceins les reins vient à tomber, vous la ramasserez.

» Si la toile dont je me couvre la tête et les épaules vient à tomber, vous la ramasserez.

» En un mot, si quelqu'un des vêtemens et autres objets que je porte sur moi viennent à tomber, vous les ramasserez. »

Les disciples, se conformant littéralement à la teneur de cette liste, mirent leur maître entièrement nu, et le laissant étendu à la place où il gisait, s'en allaient emportant avec eux tous ses vêtemens.

Le gourou les voyant partir, les rappela vite et leur dit de le relever; les disciples refusèrent de le faire, disant que son nom ne se trouvait pas sur la liste qu'il leur avait donnée. Paramarta usa tour-à-tour de prières et de menaces pour vaincre leur obstination et les engager à le relever; mais tout fut inutile, les disciples refusèrent constamment de se rendre à ses sollicitations; pour justifier leur refus, ils lui apportèrent la liste : Voilà vos ordres, disaient-ils; lisez cette liste, nous nous y sommes conformés exactement. Si vous aviez envie qu'on vous relevât après votre chute de cheval, il fallait l'écrire sur la liste; ne l'ayant pas fait, nous agirions contre vos propres ordres, et nous serions

répréhensibles si nous vous relevions. Vous nous avez déjà grondés vivement deux fois aujourd'hui dans des circonstances où nous n'avions aucun tort, nous ne voulons pas nous exposer à être grondés une troisième fois sur un sujet où tout le tort serait de notre côté.

Paramarta, voyant que ses disciples n'entendaient pas raison et paraissaient disposés à le laisser étendu à la renverse sur la boue, se fit apporter son stylet à écrire, demanda la liste, et y ajouta au bas en grosses lettres ces mots :

« Et si le gourou Paramarta votre maître vient à tomber, vous le ramasserez. »

Après cela, les disciples ne firent plus de difficulté ; ils prirent leur maître entre leurs bras et le transportèrent au-delà du fossé. Comme il avait tout le dos couvert de boue, ils le conduisirent à un étang voisin, où ils le lavèrent à l'eau froide ainsi que ses vêtemens, dont ils le revêtirent sans leur donner le temps de sécher. Après quoi, ils le remirent sur le cheval, et ils reprirent tous la route du mata où ils arrivèrent enfin très-fatigués de leur marche à travers les champs et les déserts, et le gourou Paramarta sérieusement malade de sa chute et des suites.

FIN DE L'AVENTURE SEPTIÈME.

AVENTURE HUITIÈME.

Accomplissement de la prédiction de Pourohita. Mort du Gourou Paramarta.

Comme Paramarta avait été vivement effrayé par sa chute de cheval, et que ses disciples et lui avaient l'esprit tout-à-fait troublé par cet accident, aucun d'eux n'avait pensé à la prédiction du pourohita. Lorsque le gourou demeurait étendu à la renverse dans la boue, et quand on le lava à l'eau froide, on ne fit pas attention aux suites funestes qui pourraient en résulter pour la partie mentionnée dans la prophétie du brahme. Ce ne fut que quelque temps après qu'il fut remonté à cheval que le gourou, sentant que le froid avait gagné cette place, se rappela la prédiction du pourohita, et commença à éprouver les plus vives alarmes. Cependant il dissimula ses craintes autant qu'il put, et parvint au mata sans qu'aucun de ses disciples s'aperçût du chagrin qui le dévorait intérieurement; il alla se coucher de bonne

heure, l'esprit très-vivement frappé de la prédiction de l'astrologue, et sa santé réellement altérée par la chute qu'il avait faite. Cependant cette dernière considération ne l'affectait pas à beaucoup près autant que la première; il ne put fermer l'œil un instant, et passa la nuit dans la plus violente agitation, se tournant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Son imagination lui rappelait sans cesse la prédiction du brahme, et s'apercevant que la partie mentionnée dans la prophétie ne se réchauffait pas, il croyait fermement qu'il ne lui restait que quelques heures à exister, et que ce jour-là devait être le dernier de sa vie. C'est ainsi qu'il passa la nuit dans les plus vives alarmes sans pouvoir goûter un seul instant de repos.

Lorsqu'il fut grand jour, il appela ses disciples. La nuit cruelle qu'il avait passée avait altéré ses traits; les disciples s'aperçurent de ce changement au premier abord, et lui voyant les sens égarés, le visage pâle, les joues enfoncées, les yeux hagards, et toujours fixés sur le même objet, les lèvres livides, la bouche sèche, la respiration gênée, sans qu'ils pussent deviner la cause d'un changement si subit et si alarmant, ils furent tous saisis de frayeur et se regardèrent long-temps les uns les autres en silence et d'un air consterné.

Le gourou, les regardant enfin avec des yeux mourans, et poussant un profond soupir : Mes enfans, leur dit-il, ma dernière heure est venue; préparez vite ce qui est nécessaire pour mes obsèques; ne perdez pas de temps, car il ne me reste plus que quelques momens à vivre.

La consternation des disciples ne fit qu'augmenter en entendant ces paroles de leur gourou, et l'entourant, tous, les yeux baignés de larmes, ils le supplièrent instamment, d'une voix entrecoupée de sanglots, de leur raconter quel malheur lui était survenu, et quelle était la cause du changement subit et alarmant qui s'était opéré durant la nuit sur toute sa personne.

Sur cela, le gourou, poussant encore un profond soupir, s'écria : *La froideur du derrière est un signe de mort!* Avez-vous oublié, ajouta-t-il, cette sentence de l'astrologue, et l'application qu'il en a faite à mon sujet? Hier après ma chute de cheval, je suis resté long-temps étendu à la renverse sur la boue; le froid a saisi la partie indiquée dans la prédiction du brahme, et cette froideur s'est augmentée considérablement lorsque vous m'avez lavé le corps avec de l'eau fraîche. Cependant, comme j'avais alors l'esprit tout occupé de ma chute, et des dangers que j'avais courus en tombant, ainsi que des

contrariétés que vous me fîtes éprouver avant de me relever, je ne pensai pas à la prédiction fatale qui me menaçait, ni aux précautions que j'avais promis de prendre pour en retarder l'accomplissement; ce n'est qu'assez long-temps après que vous m'eûtes remis à cheval que sentant que cette partie du corps continuait de rester froide, je songeai alors à la prophétie du brahme. Cette pensée se présentant continuellement à mon imagination, durant la nuit il m'a été impossible de fermer l'œil, et l'esprit vivement agité de l'idée de ma dissolution prochaine, je n'ai pu goûter un instant de repos. Voilà la cause du changement que vous avez remarqué en moi; tous les symptômes se trouvent conformes à la prédiction du brahme, et vous devez être tous convaincus ainsi que moi que ma dernière heure est proche; hâtez-vous donc, je vous le répète encore, de faire les préparatifs de mes funérailles.

Les disciples avaient prêté une oreille attentive au récit que leur maître venait de leur faire d'une voix mourante et souvent entrecoupée de soupirs; leur inquiétude ne fit que s'accroître, et lorsqu'ils comparaient tous ces symptômes avec la prophétie, les alarmes de leur gourou ne leur paraissaient que trop fondées.

Cependant, faisant tous de violens efforts pour dissimuler les craintes qu'ils éprouvaient intérieurement eux-mêmes, ils tâchèrent d'inspirer du courage et de la confiance à leur maître : ils s'y prirent pour cela de diverses manières ; mais l'imagination du malade était si vivement frappée de l'idée de sa fin prochaine, que tout ce que ces derniers purent lui dire de plus encourageant ne fit pas la plus légère impression sur son esprit.

Voyant qu'ils ne pouvaient rien gagner par cette voie, et s'apercevant en même temps que l'état du gourou allait s'empirant d'un moment à l'autre, ils prirent un autre parti. Il y avait dans le village un homme, appelé Bouffon, qui tenait un rang assez distingué parmi les habitans, et qui, depuis long-temps, était ami de Paramarta; son père, qui se nommait Jovial, était, de son vivant, le premier chef du village. Les disciples de Paramarta, connaissant l'empire que Bouffon avait sur l'esprit de leur maître, se rendirent tous ensemble chez lui; ils lui firent part de l'état désespéré auquel se trouvait réduit le gourou, et le conjurèrent instamment de venir sans délai avec eux, pour les aider de ses secours et de ses avis.

Bouffon suivit sur-le-champ les disciples, et

après s'être fait rapporter en détail toutes les circonstances qui avaient donné lieu à l'état alarmant du malade, il entra dans la chambre où était couché ce dernier, et en l'abordant il parut prendre la plus vive part aux maux du vieillard : Que vous est-il arrivé, seigneur gourou? s'écria-t-il. Quelle maladie cruelle vous a donc si vite réduit à la dernière extrémité? Quelles sont les douleurs qui vous accablent? D'où vient un si grand abattement? Qu'avez-vous? Qu'éprouvez-vous? De quoi manquez-vous? Mon cher gourou! mon cher père! mon cher seigneur! dites-moi donc ce que je puis faire pour vous soulager.

En prononçant ces paroles de consolation, Bouffon se baissant près du visage du gourou, lui essuyait avec un mouchoir les yeux, le nez et la bouche; lui prenait tout doucement la barbe et le menton, et lui donnait plusieurs antres marques d'amitié et d'affection; mais Paramarta, les sens égarés, paraissait insensible à tout, et à chaque phrase que Bouffon lui adressait, il ne répondait que par ces paroles entrecoupées : *La froideur du derrière est un signe de mort!*

Bouffon, voyant qu'on ne pouvait tirer d'autre réponse du gourou mourant, crut pouvoir guérir son imagination en paraissant entrer dans

ses sentimens. Dans cette persuasion, il lui tint ce langage : Eh! bien, dit-il, je conviens avec vous que la prédiction de l'astrologue doit s'accomplir; mais si vous voulez vous confier à moi, je me charge d'en transférer l'accomplissement, de vous sur lui, et par le moyen et la vertu du sacrifice du pilon, je me crois en état de vous délivrer des malheurs qu'il vous a prédits et de les faire tomber sur lui seul. Où est le brahme qui a prédit votre mort? Où est-il? Qu'on me le montre vite, afin que je puisse faire sans délai le sacrifice du pilon sur lui, et vous délivrer des maux qui vous menacent.

Paramarta se sentit un peu encouragé par les dernières paroles de Bouffon, et le fixant avec un air qui marquait quelque confiance : Tu viens de présenter, lui dit-il, le sacrifice du pilon comme un moyen de détourner les malheurs qui nous menacent : y a-t-il un sacrifice ainsi nommé? C'est la première fois de ma vie que j'entends parler de cette espèce de sacrifice : dis-moi ce que tu entends par là.

Bouffon, satisfait que son début eût déjà fait une impression favorable sur l'esprit du gourou, prit de nouveau la parole : Il n'est pas étonnant, seigneur gourou, qu'une personne de votre condition, qui vit continuellement dans la retraite,

n'ait pas connaissance de ce sacrifice du pilon, parce que, pour l'accomplir, il faut le concours d'un grand nombre de circonstances favorables, intérieures et extérieures, qui se rencontrent rarement réunies : cela fait qu'il ne se pratique pas souvent; cependant le fait est qu'il se pratique quelquefois, comme vous l'allez voir par l'exemple suivant, auquel je vous prie de vouloir bien prêter une oreille attentive.

Il y avait autrefois un chitty (marchand), attaché à la secte de Siva, dont il avait fait sa divinité protectrice, et auquel il témoignait sa dévotion, en faisant beaucoup de largesses aux pandarams (1); quelque part qu'il rencontrât ces pénitens, il les invitait à venir chez lui. Sa maison en était souvent pleine; mais quelque grand qu'en fût le nombre, il n'en renvoyait jamais aucun sans lui avoir servi à manger, ou fait d'autres aumônes; ce chitty n'avait point d'enfans, et c'était principalement le désir d'obtenir de la postérité par le mérite de ses bonnes œuvres, qui le rendait si dévot envers les pandarams. Sa femme, qui n'avait pas, à beaucoup près, une foi aussi vive que lui, et qui était d'ailleurs obligée, elle seule, de faire la cuisine,

(1) Sorte de religieux mendians de la secte de Siva.

et de servir à manger au grand nombre de personnes que son pieux mari amenait journellement à la maison, n'était rien moins que contente de ces nombreuses et fréquentes visites des pandarams. Cependant, comme elle connaissait les dispositions de son mari, et qu'elle savait que les remontrances qu'elle pourrait lui faire à ce sujet ne produiraient aucun bon effet, elle se contentait de murmurer en secret sans oser manifester son mécontentement; mais à la fin ne pouvant plus supporter les dérangemens auxquels ces visites multipliées l'exposaient chaque jour, elle eut recours à un stratagème pour tâcher au moins d'en diminuer le nombre.

Un jour, son mari allant au marché pour des affaires de commerce, rencontra dans la rue un pandaram qui lui demanda l'aumône; je n'ai pas à présent, lui dit-il, le temps de vous écouter; mais allez-vous-en à la maison : vous trouverez ma femme, vous lui direz que c'est moi qui vous ai envoyé, et vous attendrez là jusqu'à mon retour.

Le pandaram accepta avec plaisir l'invitation de ce marchand, et se rendit aussitôt à sa maison. Il y trouva la femme, et lui rapporta qu'il venait de la part de son mari; mais lorsque la femme du chitty vit ce pandaram, et qu'elle re-

connut qu'il n'était pas du nombre de ceux qui avaient coutume de venir : Je suis charmée de votre visite, lui dit-elle; et en même temps apportant une natte qu'elle étendit sur l'estrade de sa maison : Asseyez-vous là, ajouta-t-elle, et reposez-vous jusqu'à ce que mon mari revienne du marché.

Le pandaram assis, la femme du chitty commença à balayer sa maison, ensuite elle en aspergea bien toutes les parties avec de l'eau dans laquelle était délayée de la bouse de vache (1); cela fait, elle se lava bien le visage, les bras et les jambes, s'orna le front en y imprimant de la poudre de sandal, et les autres parties visibles du corps, en les frottant de poudre de safran. Elle n'eut pas plus tôt fini sa toilette et les autres préparatifs nécessaires, qu'elle alla prendre le pilon avec lequel on pile le riz, et l'apporta d'un air solennel et respectueux vis-à-vis de l'endroit où était assis le pandaram. Elle alla ensuite au foyer, et en ayant apporté deux poignées de cendre de bouse de vache, elle commença par s'en frotter un peu au front, et après cela elle

(1) C'est de cette manière que les maisons des Indiens sont purifiées des souillures qui peuvent y avoir été imprimées par les allans et les venans. Voyez *Mœurs de l'Inde*, tome Ier., page 208.

en enduisit bien le pilon, de manière qu'il en était tout blanc; un moment après, elle plaça ce pilon au milieu de la maison, et se retirant à une petite distance, elle l'adora en se prosternant trois fois devant lui. S'étant relevée, elle s'approcha, les mains jointes, et d'un air respectueux, de ce pilon, et marmota quelques mantrams (prières) devant lui. Toutes ces cérémonies achevées, elle reprit le pilon, et le frottant bien, elle enleva les cendres dont il était enduit, et le remit à sa première place.

Le pandaram, qui avait observé avec attention et en silence toutes les cérémonies que venait de pratiquer cette femme en l'honneur d'un pilon, fut saisi du plus grand étonnement. Dès qu'elle eut fini : Je viens de voir, lui dit-il, des choses toutes nouvelles pour moi; jusqu'à ce jour je n'avais pas été témoin du sacrifice que vous venez de faire; je n'en avais entendu parler nulle part. Faites-moi donc le plaisir, madame, de me dire ce que signifient le sacrifice de cendres, les prières et les adorations que vous venez d'adresser à ce pilon: cet instrument de ménage serait-il un de vos dieux domestiques?

La cérémonie que je viens de faire, lui répondit la femme du chitty, est particulière aux femmes de notre caste; nous l'appelons le sacri-

fice du pilon, et nous la pratiquons de temps en temps. Après avoir prononcé ces mots, elle dit d'un ton de mauvaise humeur au pandaram de la suivre dans l'intérieur de la maison; car, ajouta-t-elle en changeant de ton, et parlant tout bas, de manière pourtant que le pandaram pût entendre distinctement ce qu'elle disait : Le sacrifice du pilon n'est pas encore fini, et afin que tu ne l'oublies pas, je veux l'accomplir sur tes épaules, pour t'ôter à toi et aux gens de ton espèce l'envie de venir rôder par-ici.

Lorsque le pandaram entendit ces dernières paroles, saisi de frayeur, et ne doutant pas que cette femme n'eût en effet formé le dessein d'accomplir sur sa tête ou sur ses épaules le sacrifice du pilon, il se leva bien vite; mais au lieu de la suivre dans l'intérieur de la maison comme elle l'y invitait, il prit le chemin de la porte, et se sauva de toutes ses forces.

Peu de temps après son départ, le chitty revint chez lui, et demanda à sa femme ce qu'était devenu le pandaram qu'il avait envoyé à la maison.

Sa femme, dissimulant ce qui s'était passé, lui répondit : Pour cette fois-ci, il faut avouer que vous avez envoyé une jolie espèce de pandaram! je crois que celui-là était fou. Dès qu'il

est entré, il m'a demandé le pilon avec lequel on pile le riz, pour l'emporter: Je ne puis vous le donner, ai-je répondu, sans la permission de mon mari; il est à présent au marché, il reviendra bientôt; tenez voilà une natte, asseyez-vous en attendant qu'il vienne: sur cela, votre pandaram s'est mis en colère, et s'est aussitôt sauvé.

Tu as eu tort de te conduire ainsi, dit le chitty à sa femme; on ne doit jamais mécontenter les pandarams, et quoi que ce soit qu'ils demandent, il faut le leur accorder. Donne-moi donc vite ce pilon, que je le lui porte moi-même. Le marchand prit le pilon, et s'étant informé du chemin qu'avait pris le pandaram, il courut après lui. De si loin qu'il l'aperçut: Arrêtez, pandaram! lui dit-il, arrêtez-vous! voici le pilon dont vous avez besoin. Ce dernier, voyant venir à lui le chitty, un pilon à la main et courant, ne douta nullement qu'il ne vînt dans le dessein d'achever sur ses épaules avec ce pilon le sacrifice que sa femme n'avait pas eu le temps d'accomplir auparavant à la maison : c'est pourquoi au lieu de s'arrêter, comme le lui criait le chitty, il se sauva de toutes ses forces. Le marchand, le voyant fuir, s'imagina qu'il était réellement fou, comme sa femme le lui avait dit, et d'ailleurs, son âge et son gros ventre ne lui permet-

tant pas de courir aussi vite que lui, il cessa de le poursuivre, et retourna chez lui.

Cette ruse produisit l'effet que la femme du chitty s'en était promis. Cette histoire ayant été divulguée dans les environs, les visites des pandarams discontinuèrent, et aucune personne de cette condition n'osa plus remettre les pieds dans la maison du marchand, dans la crainte d'y être accueillie par le sacrifice du pilon.

Lorsque Bouffon eut fini son histoire, à laquelle Paramarta avait prêté une oreille attentive : Eh! bien, seigneur gourou! lui dit-il, avez-vous entendu ce que je viens de raconter? Voilà ce qu'on appelle le *Sacrifice du pilon*, et si vous me le permettez, j'irai, dès ce moment même, faire ce même sacrifice sur les épaules du brahme qui a prédit votre mort, et je ferai par là tomber sur lui seul tous les malheurs qu'il vous a annoncés.

Aussitôt que Bouffon eut fini son récit, Paramarta, sortant de l'espèce de léthargie dans laquelle il était tombé, se mit à rire, et fixant le premier avec un visage riant, il lui dit : Ce n'est pas à tort qu'on t'a donné le nom que tu portes, tu as toujours quelque histoire amusante à rapporter, ou quelque anecdote pour faire rire.

Bouffon ayant connu par l'air gai du gourou qu'il avait gagné sa confiance, et fait une im-



Imp. Ch. Delâtre.

pression favorable sur son esprit, espéra qu'il ne lui serait plus difficile de le guérir de sa maladie presque entièrement imaginaire; prenant donc un ton plus sérieux: Je conviens, seigneur gourou, lui dit-il, de la justesse de la prédiction du brahme, que lorsque la partie du corps dont elle fait mention devient froide, c'est effectivement un signe de mort; mais il faut distinguer deux espèces de froideur, l'une qui procède d'une cause extérieure, lorsqu'un corps froid est appliqué à un corps chaud, et l'autre qui procède de la disposition intérieure du corps. La première espèce de froideur n'est pas ordinairement dangereuse; et comme c'est de celle-là que vous êtes atteint, vous n'avez rien à craindre. En effet, ayant été si long-temps étendu à la renverse sur la boue, et ayant été lavé après cela avec de l'eau froide, et revêtu ensuite d'habillemens mouillés, il n'est pas surprenant que le froid ait gagné la place en question ; il le serait au contraire qu'elle fût chaude. N'ayez donc plus d'inquiétude à ce sujet; revenez de votre mélancolie, et faites vite allumer du feu pour réchauffer la partie froide, ou bien allez l'exposer pour cela durant quelque temps au soleil, et soyez attentif, à l'avenir, à ne pas vous étendre à la renverse sur la boue, et à ne pas vous

laver à l'eau froide. Si malgré toutes ces précautions, et sans l'intervention d'aucune cause extérieure, le froid vient à gagner la partie dont parle la prédiction du brahme, c'est alors et non auparavant que vous aurez à en appréhender l'accomplissement.

Ces raisons, auxquelles Paramarta ni aucun de ces disciples n'avaient eu assez de pénétration pour faire attention, leur parurent à tous si justes et si convaincantes, qu'elles dissipèrent aussitôt les alarmes du gourou : celui-ci revint peu-à-peu de sa profonde mélancolie, et eut bientôt repris l'appétit, les forces et la gaîté qu'il avait auparavant.

Quelque temps après ce fâcheux accident, il en survint un autre à-peu-près de la même espèce, mais qui eut des suites bien plus funestes que le premier. Une nuit, lorsque le gourou dormait, il survint un orage qui déchargea une grande quantité de pluie, et comme le toit du mata n'était pas bien couvert, l'eau tomba en différens endroits, et sur-tout à la place où était couché Paramarta; cependant comme il dormait d'un profond sommeil, il ne s'aperçut de rien. La natte sur laquelle il était couché fut bientôt toute mouillée par les gouttes d'eau qui tombaient du toit. Cependant il continua de

dormir sans interruption sur ce lieu humide jusqu'au lendemain matin. En se réveillant, il s'aperçut que sous lui tout était froid, et il s'imagina que si la natte était froide et humide, c'était à la froideur de son corps qu'il fallait l'attribuer : Pour le coup, s'écria-t-il après quelques momens de réflexion, ma dernière heure approche; il n'y a pas moyen, cette fois, d'attribuer cette froideur à une cause extérieure, puisque je n'ai été ni étendu à la renverse sur la boue, ni lavé avec de l'eau froide: la froideur que je sens, et qui s'est même communiquée à la natte sur laquelle j'étais couché, ne peut donc provenir que de la disposition intérieure de mon corps. Ainsi la prédiction du brahme pourohita, confirmée par l'explication qu'en a donnée Bouffon, doit maintenant s'accomplir, et ma fin ne saurait être éloignée.

Après avoir roulé durant quelque temps ces idées mélancoliques dans son esprit, le gourou appela ses disciples, leur fit part du sujet de ses alarmes et des raisons sur lesquelles elles étaient fondées. Ces derniers, qui n'avaient pas assez de jugement pour deviner que la cause de la froideur et de l'humidité du dos du gourou, ainsi que de la natte sur laquelle il était couché, provenait de la pluie tombée la nuit, furent

de la même opinion que leur maître, et convinrent tous que l'époque de l'accomplissement de la prophétie de l'astrologue était enfin arrivée.

Malheureusement, lorsque cet accident survint, Bouffon n'était pas dans le village pour en expliquer la cause, et tous ceux qui approchaient le gourou étant gens aussi bornés que les cinq disciples, personne ne fut capable d'assigner à la froideur qui l'avait saisi d'autre cause que la nécessité de l'accomplissement de la prédiction du pourohita.

Paramarta se disposa donc à mourir, et comme tous ceux qui l'entouraient étaient fermement persuadés que l'époque de sa mort était réellement venue, et que tout ce qu'on pourrait faire ne saurait prolonger sa vie, personne, cette fois, ne s'empressa de le soulager ou même de le consoler. Aussi son imagination étant très-vivement frappée de l'idée de sa dissolution prochaine, son état alla s'empirant de jour en jour; il ne prenait aucune nourriture, était dans une agitation continuelle, et ne pouvait dormir un instant; enfin il tomba bientôt dans un délire continuel, durant lequel il ne cessait de répéter la sentence : *La froideur du derrière est un signe de mort!*

Parvenu au dernier degré de faiblesse, il

tomba un jour dans une syncope qui le laissa sans aucun signe extérieur de vie et qui dura long-temps. Ses disciples, croyant qu'il était réellement mort, l'entourèrent tous pour pleurer et célébrer le deuil, en donnant les marques extérieures d'affliction usitées dans cette circonstance : après avoir témoigné leur douleur à la manière ordinaire, ils s'empressèrent de laver le cadavre (1), afin de finir vite la cérémonie des funérailles. Pour cet effet, ils remplirent d'eau un grand bassin qui était dans le mata, et y portèrent le gourou, dont l'évanouissement durait encore. Dans le temps qu'ils le lavaient, la froideur de l'eau, le frottement, le mouvement, l'exposition au grand air, firent sur lui une révolution favorable, et il commença à revenir de sa syncope, et à donner des signes de vie. Ses disciples s'en aperçurent; mais tous furent d'avis que ces signes de vie venaient à contre-temps, et que leur maître ne devait pas penser à vivre lorsque l'heure de sa mort était venue. Dans cette persuasion, ils lui enfoncèrent la tête dans l'eau et le suffoquèrent.

---

(1) Cette pratique de laver les cadavres avant de les enterrer ou de les brûler, est universellement suivie par les Indiens de toutes les castes.

Après l'avoir ainsi tué, ils procédèrent à faire ses obsèques, et toutes les cérémonies préparatoires accomplies, ils le portèrent au bûcher, faisant retentir l'air, dans les endroits à travers lesquels ils passaient, de leurs pleurs et de leurs sanglots; ils les interrompaient cependant de temps en temps et faisaient de courtes pauses, durant lesquelles ils entonnaient tous ensemble et chantaient en chorus la sentence du brahme pourohita: *Hassana-sihdam-djiva-nachanam! La froideur du derrière est un signe de mort!*

FIN DES AVENTURES DU GOUROU PARAMARTA.

CONTES DIVERS.

CONTE PREMIER.

Les quatre Sourds.

Un berger sourd gardait son troupeau à quelque distance de son village, et quoiqu'il fût déjà midi, sa femme ne lui avait pas encore apporté son déjeûner; il n'osait pas quitter ses moutons pour l'aller chercher, de peur que, durant son absence, il ne leur survînt quelque accident : cependant la faim le pressait, il fallait prendre un parti.

Un taleyary (1) coupait de l'herbe pour sa vache auprès d'un ruisseau voisin. Le berger va le trouver, quoique avec répugnance; car bien que les gens de cette profession soient préposés pour faire respecter les propriétés et garder le pays contre les voleurs, ils sont la

(1) C'est le nom qu'on donne aux valets de village.

plupart de grands voleurs eux-mêmes. Il le prie donc d'avoir l'œil sur son troupeau, durant le court espace de temps nécessaire pour aller prendre son repas, et l'assure que, revenant sans délai, il le récompensera généreusement à son retour.

Le taleyary était aussi sourd que le berger, et n'avait rien entendu de ce que ce dernier lui avait dit; il lui répondit d'un ton colère: Quel droit as-tu donc sur l'herbe que je viens de couper? Faut-il que ma vache meure de faim pour faire vivre tes moutons? Non, tu n'auras pas mon herbe! Laisse-moi tranquille et va te promener. Et ces dernières paroles furent accompagnées d'un geste expressif de la main, que le berger sourd prit pour une assurance que lui donnait le taleyary de veiller sur son troupeau durant son absence; là-dessus, le berger court au village, bien résolu de donner à sa femme une bonne correction, dont elle se souviendra long-temps, et qui l'empêchera de se permettre à l'avenir une pareille négligence.

Comme il approchait de la maison, il aperçut sa pauvre femme étendue par terre tout de son long sur le seuil de la porte; agitée de violentes convulsions, elle se roulait sur le pavé et souffrait des coliques terribles, suite d'une

indigestion de pois crus dont elle avait mangé la veille une trop grande quantité : la nécessité de la secourir et de préparer ensuite lui-même son repas, le retint bien plus long-temps qu'il ne s'y était attendu. Cependant, comme il se méfiait beaucoup de celui à qui il avait laissé la garde de son troupeau, il fit toute la diligence possible pour s'en retourner. De retour auprès de ses moutons, qui paissaient tranquillement à peu de distance de l'endroit où il les avait laissés, la première chose qu'il fit fut d'en faire le dénombrement, et ayant trouvé son compte juste : Voilà un brave homme que ce taleyary, s'écria-t-il : c'est la perle des gens de sa profession; je lui ai promis une récompense, il mérite de la recevoir.

Il avait dans son troupeau une brebis boiteuse, mais fort bonne d'ailleurs; il la mit sur ses épaules, et la portant au taleyary, il lui dit : Tu as eu bien soin de mon troupeau durant mon absence, tiens, voilà une brebis dont je te fais présent pour tes peines.

Le taleyary voyant près de lui cette brebis boiteuse : Pourquoi m'accuses-tu, répondit-il d'un ton colère au berger, d'avoir cassé la jambe de cette brebis ? Je te jure que depuis ton départ je n'ai pas bougé de la place où tu

me vois, et que je n'ai pas approché de tes moutons.

Elle est jeune et grasse, quoique boiteuse, répliqua le berger, tu pourras t'en régaler avec ta famille et tes amis.

Je t'ai déjà dit, reprit le taleyary fort en colère, que je n'avais pas approché de tes brebis, et tu continues de m'accuser d'en avoir estropié une! Retire-toi, sinon je te frapperai; en disant ces mots, il leva la main et se mit dans une posture à exécuter sa menace. Le berger, voyant cela, se mit aussi en colère et se tint sur la défensive. Ils étaient sur le point de se saisir l'un l'autre lorsque un cavalier vint à passer auprès d'eux.

C'est la coutume parmi les Indiens qui se querellent de prendre le premier venu pour arbitre de leur différend; le berger courut vite saisir la bride du cheval, et dit à celui qui le montait : Arrêtez, je vous prie, un instant pour nous entendre, et pour décider lequel de nous deux a tort dans la querelle où vous nous voyez engagés : je veux faire présent d'une brebis à cet homme, qui m'a rendu service, et lui s'avance pour me frapper. Le taleyary prenant la parole à son tour : Ce stupide berger, dit-il, ose m'accuser d'avoir cassé la jambe à une de ses

brebis, tandis que je n'ai pas approché de son troupeau.

Le cavalier à qui ils s'adressaient était encore plus sourd qu'eux et n'avait pas entendu un mot de ce que ces derniers lui avaient dit; lui, à son tour, étendant la main pour les faire taire, leur dit : J'avoue que ce cheval ne m'appartient pas; chemin faisant, je l'ai trouvé comme abandonné au milieu de la route; j'étais pressé, et pour aller plus vite je suis monté dessus. Vous appartient-il? Prenez-le; sinon, laissez-moi continuer mon chemin, car je n'ai pas le temps de faire halte.

Le berger et le taleyary s'imaginant, chacun de son côté, que le cavalier donnait gain de cause à son adversaire, se mirent à crier plus fort qu'auparavant l'un contre l'autre, maudissant en même temps, tous les deux, celui qu'ils avaient pris pour arbitre de leur différent, et l'accusant d'injustice.

Sur ces entrefaites, arrive un vieux brahme qui suivait aussi cette route; celui-ci leur parut plus propre à décider leur querelle, ils l'arrêtèrent donc, le priant de les écouter un moment, et parlant tous les trois à-la-fois, ils lui exposèrent, chacun de son côté, le sujet de leurs plaintes; mais le brahme était plus sourd qu'au-

cun d'eux. Prenant la parole à son tour : Oui! oui! je vous entends; c'est elle, dit-il (il parlait de sa femme), c'est elle qui vous a envoyés ici sur ma route pour m'arrêter et m'engager à retourner à la maison; mais vous n'y réussirez pas. La connaissez-vous? Dans la troupe des diables, je défie qu'on en trouve un qui l'égale en méchanceté; depuis que, par mon malheureux destin, je l'ai achetée (1), elle m'a fait commettre plus de péchés que je ne pourrais en expier dans cent générations : je vais en pélerinage à *Cassy* (*Benarez*), afin de m'y baigner dans les eaux sacrées du Gange et d'obtenir par cette ablution sainte la rémission des péchés sans nombre que j'ai commis depuis le jour où j'eus le malheur de l'avoir pour femme; après cela, je vivrai d'aumônes, le reste de ma vie, dans un pays étranger. Ainsi il est inutile que vous me parliez d'elle; mon parti est pris, et tout ce que vous pourriez me dire de plus persuasif ne pourrait jamais m'engager à vivre plus long-temps dans la société d'un pareil démon.

Tandis que ces quatre sourds parlaient tous

(1) Acheter une femme ou se marier, sont deux termes synonymes parmi les Indiens.

à-la-fois, et qu'ils criaient à-tue-tête sans pouvoir s'entendre, le voleur du cheval vit venir de loin des gens qui s'avançaient à grands pas vers eux : craignant que ce ne fussent les propriétaires du cheval qu'il avait volé, il en descendit bien vite et prit la fuite.

Le berger, s'apercevant qu'il était déjà tard, et craignant pour son troupeau, qui s'était déjà écarté assez loin, retourna bien vite auprès de ses brebis, maudissant, comme il se retirait, les arbitres qu'il avait choisis pour juges, se plaignant qu'il n'éxistât plus de justice sur la terre, et attribuant tous les malheurs qu'il avait éprouvés, ce jour-là, à la rencontre d'un serpent, qui, le matin, comme il sortait de sa bergerie, avait croisé son chemin (1).

Le taleyary retourna à son faix d'herbe, et ayant trouvé auprès la brebis boiteuse, il la chargea sur ses épaules et l'emporta chez lui pour punir, dit-il, le berger de l'injuste querelle qu'il lui avait suscitée.

Quant au vieux brahme, il continua sa route jusqu'à la chauderie voisine, où il s'arrêta pour

(1) La rencontre d'un serpent qui croise quelqu'un dans son chemin, est considérée comme un très-mauvais augure parmi les Indiens.

passer la nuit. La faim et le sommeil apaisèrent à moitié sa colère durant la nuit, et le lendemain, de bon matin, les brahmes de son village, parens et amis, étant venus pour le chercher et le reconduire chez lui, achevèrent de calmer sa mauvaise humeur après lui avoir solennellement promis d'employer leurs bons offices auprès de sa femme pour la rendre plus soumise et moins querelleuse.

FIN DU CONTE PREMIER.

CONTE SECOND.

Le Berger et le Brahme Pourohita.

Un berger faisait paître ses moutons. Le soleil qui s'avançait sur l'horizon, ayant commencé à faire sentir l'ardeur de ses rayons, il se retira avec son troupeau à l'ombre d'un arbre touffu qui se trouvait auprès du grand chemin.

Pendant qu'il se reposait sous cet arbre, un brahme pourohita vint à passer par cette route, et comme c'était l'heure du jour où la chaleur était la plus violente, il s'approcha de l'arbre à l'ombre duquel le berger se reposait avec son troupeau, pour s'y reposer aussi; à son approche, le berger se leva par respect, s'approcha de lui, fit très-humblement le *namascara* (1) en prononçant les mots d'usage *sarané-aya* (salut respectueux, seigneur)! à quoi le brahme répondit

(1) C'est ainsi qu'on appelle le salut qu'on adresse aux brahmes. *Voyez* la note page 307.

par le mot gracieux *assirvahdam* (bénédiction)!

Après lui avoir rendu ces premiers devoirs de respect, le berger lui adressant la parole : Où va donc votre excellence? lui demanda-t-il; il faut que vous ayez des affaires bien pressantes pour vous mettre en route par une chaleur si violente?

Si je prends tant de peine, répondit le brahme, c'est parce que j'y trouve mon profit : dans un des villages voisins, on doit faire avec pompe l'inauguration d'une nouvelle statue de pierre; le moment favorable pour la consacrer sera aujourd'hui à quatre *nahly* et demi après le troisième *djahva* (1) (environ cinq heures du soir) : c'est moi qui suis le pourohita désigné pour animer cette statue et y faire descendre la divinité par la vertu des *mantrams*. Je vais donc pour m'acquitter de mon emploi, parce que je sais que je serai bien récompensé. Si de ton côté tu voulais donner quelque chose pour contribuer à cette bonne œuvre, les nouveaux Dieux que je vais fixer dans la statue se souviendraient de toi et t'accorderaient leur protection.

---

(1) Les Indiens divisent le jour et la nuit en quatre *djahva*, chacun composé de sept *nahly* et demi, équivalant à trois de nos heures.

Vous allez, seigneur, animer une statue de pierre et y faire descendre la divinité! reprit le berger avec un air de surprise. Je ne suis qu'un pauvre ignorant de *pâtre :* je savais bien que le pouvoir des brahmes s'étendait fort loin; mais j'ai ignoré jusqu'à présent qu'il allât jusqu'au point d'animer une pierre et de lui donner la vie. Puisque vous possédez un tel pouvoir, je ne suis plus surpris à présent qu'on vous applique les noms sublimes de *Dieux brahmes*, *Dieux de la terre!* Maintenant que je suis mieux instruit qu'auparavant de votre puissance surnaturelle, permettez-moi, seigneur pourohita, de profiter d'une occasion si favorable, pour solliciter une grâce auprès de votre excellence.

Il y a environ un mois qu'une maladie contagieuse a attaqué mes montons; j'en ai déjà perdu près de la moitié, et je suis menacé de perdre bientôt le reste. La nuit passée, deux des plus beaux sont encore morts subitement; la grâce que je vous demande, c'est, non pas de ressusciter ceux qui sont déjà morts, quoique j'imagine bien que cela ne serait pas au-dessus de votre pouvoir, mais seulement de retenir la vie dans ceux qui vivent encore, en les empêchant de mourir ainsi à contre-temps.

La faveur que je sollicite ne me paraît pas dé-

raisonnable ni au-dessus de vos forces; car, puisque vous possédez le pouvoir d'animer une statue de pierre qui n'a jamais eu ni mouvement ni vie, il doit vous être infiniment plus aisé de conserver l'un et l'autre dans des animaux déjà vivans.

Si votre excellence daigne me rendre un pareil service en arrêtant la mortalité de mon troupeau, je vous promets de mon côté de vous témoigner ma reconnaissance en vous faisant hommage, durant l'espace d'un an, de tout le lait qui sortira des mamelles de mes brebis.

L'astrologue, tout confus et interdit du langage du berger, et ne trouvant ni réponse ni défaite à ce que ce dernier venait de lui proposer, se leva de sa place, et jetant sur lui des regards de colère : Chien de *soudra!* stupide *pâtre!* lui dit-il en le quittant, il convient bien à un ignoble ignorant de ton espèce d'en agir ainsi familièrement avec une personne de mon rang en lui proposant des questions aussi impertinentes et aussi absurdes; et après l'avoir accablé d'un torrent d'injures grossières que le pauvre berger entendit avec patience et résignation, il continua sa route.

FIN DU CONTE SECOND.

CONTE TROISIÈME.

Les quatre Brahmes fous.

On avait publié, dans un district, un *samarahdana* (1), c'est-à-dire un de ces grands repas publics qu'on donne aux brahmes dans les occasions solennelles Quatre brames, partis chacun d'un village différent pour s'y rendre, se rencontrèrent par hasard sur la route, et lorsqu'ils surent qu'ils allaient tous pour assister au même repas, ils voulurent faire le voyage ensemble.

Chemin faisant, ils furent rencontrés par un soldat qui tenait la route opposée à la leur, et qui en passant les salua en joignant les mains, et prononçant les paroles usitées quand on salue les brahmes, *sarané-aya* (salut respectueux, seigneur)! A quoi les quatre brahmes répondirent tous à-la-fois par le mot ordinaire *assirvahdam* (bénédiction)! Le soldat, sans s'arrêter, poursuivit sa route, et les brahmes continuèrent aussi la

(1) En voir la description : *Mœurs de l'Inde*, t. I, p. 388.

leur jusqu'à ce qu'ils arrivassent auprès d'un puits, où ils s'arrêtèrent quelque temps pour se désaltérer et se reposer à l'ombre d'un arbre voisin. Dans le temps qu'assis sous cet arbre, leur esprit ne leur fournissait pas matière pour une conversation plus sérieuse, l'un d'eux, prenant la parole, dit aux autres : Il faut avouer que le soldat que nous avons rencontré tout-à-l'heure est un homme de discernement. Avez-vous remarqué comme il a su me distinguer des autres en me saluant poliment?

Ce n'est pas vous qu'il a salué, lui répondit celui qui était auprès de lui, c'est à moi seul qu'il a fait cette politesse.

Vous vous trompez l'un et l'autre, dit le troisième, c'est moi que le salut regarde, et une preuve de mon assertion, c'est que le soldat, en prononçant les mots *sarané-aya!* a jeté les yeux sur moi.

Il n'en est pas ainsi, dit le quatrième, c'est à moi seul que le salut s'adressait; sans cela aurais-je répondu à celui qui l'a fait par le mot *assirvahdam?*

Leur dispute s'échauffa à un tel point, qu'ils étaient prêts d'en venir aux mains, lorsque l'un d'entre eux, apercevant les suites qu'allait avoir leur querelle, imposa silence aux autres:

Pourquoi vous mettre ainsi inutilement en colère? Quand nous nous serons dit mutuellement bien des injures ou peut-être même battus, comme la canaille de *Soudras*, le sujet de notre dispute en sera-t-il mieux décidé? Qui peut mieux terminer notre différent que celui même qui y a donné lieu? Le soldat que nous avons rencontré et qui a prétendu saluer l'un d'entre nous, ne peut pas encore être fort loin: mon avis est donc que nous courions vite après lui, afin de savoir auquel de nous quatre il a adressé son salut.

Ce conseil parut très-sage aux autres, qui s'y conformèrent sur-le-champ, et courant tous ensemble après le soldat, ils l'atteignirent enfin tous hors d'haleine à plus d'une lieue de distance de l'endroit où ils l'avaient rencontré. De si loin qu'ils l'aperçurent, ils lui crièrent de s'arrêter, et s'étant approchés de lui, ils lui exposèrent le sujet de la dispute survenue entre eux à l'occasion de son salut, et le prièrent de la terminer en leur disant quel était celui qu'il avait prétendu saluer.

Le soldat ayant connu par ce récit l'esprit et les dispositions des personnes qui s'adressaient à lui, voulut s'amuser à leurs dépens: *Eh bien*, leur dit-il, *c'est le plus fou des quatre que j'ai*

prétendu saluer. Et sans leur en dire davantage, il leur tourne le dos et continue sa route; les brahmes reprirent aussi la leur, et la poursuivirent quelque temps en silence. Cependant, ils avaient tous ce salut si fort à cœur, que chacun d'eux commença bientôt à soutenir de nouveau qu'il lui appartenait exclusivement en vertu de la décision du soldat, chacun prétendant de son côté avoir la supériorité sur les autres en folie. Ce fut un procès de nouvelle espèce, et chacun d'eux soutenait sa cause avec tant d'opiniâtreté, qu'ils se virent encore une fois au moment d'en venir aux coups.

Cependant, celui qui avait auparavant donné l'avis de courir après le soldat, voyant où allait aboutir cette nouvelle querelle, en arrêta les suites par un nouveau conseil : Je ne me prétends pas, dit-il, moins fou qu'aucun de vous, et chacun de vous se prétend plus fou que moi et qu'aucun des autres. Après que nous nous serons accablés les uns les autres d'injures grossières, ou peut-être même de coups, en sera-t-il mieux décidé lequel de nous quatre l'emporte en folie? Croyez-moi, suspendons notre querelle; nous voilà à peu de distance de la ville de *Darmapoury*, allons-y, rendons-nous à la chauderie

(salle de justice) et prions les chefs du lieu de terminer notre différent.

Cet avis fut approuvé et suivi immédiatement. Ils se rendirent tous à la chauderie pour faire décider leur querelle par la voie de l'arbitrage. Ils ne pouvaient y arriver dans une circonstance plus favorable; les chefs du lieu, brahmes et autres, s'y trouvaient tous rassemblés; il ne s'était présenté ce jour-là aucune affaire à examiner, on donna tout de suite audience à ces étrangers.

Après avoir obtenu la permission d'exposer le sujet de leur différent, l'un d'entre eux prenant la parole, raconta en détail à l'assemblée l'histoire du salut du soldat, de sa réponse, de la contestation à laquelle l'un et l'autre avaient donné lieu, et finalement de la prétention absolue et exclusive que chacun d'eux croyait avoir à ce salut, comme plus fou que les autres.

Ce récit fit plusieurs fois éclater de rire toute l'assemblée; le chef, naturellement gai, fut charmé d'avoir trouvé une si belle occasion de se divertir. Prenant donc un air sérieux, il imposa silence, et s'adressa aux plaideurs :

Comme vous êtes tous quatre étrangers, leur dit-il, et inconnus dans cette ville, il n'est pas possible d'éclaircir votre procès par la voie des

témoins; le seul moyen donc que vous ayez d'éclairer vos juges sur vos droits, c'est que chacun rapporte un des traits de sa vie qui caractérise le mieux sa folie : ce n'est qu'après cela que nous pourrons décider lequel d'entre vous mérite la préférence et a les droits les mieux fondés au salut du soldat.

Les plaideurs consentirent tous à cette proposition; on fit signe à l'un d'eux de commencer et aux autres de garder le silence.

Je suis mal pourvu de vêtemens, comme vous le voyez, dit le premier; et ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que je me trouve revêtu de haillons. Apprenez quelle en est la cause. Un riche marchand de notre voisinage, fort charitable envers les brahmes, m'avait un jour fait présent de deux pièces de toile les plus fines qu'on eût jamais vues dans notre agrahra (1); je les montrai à tous les autres brahmes, qui me félicitèrent sur cette bonne acquisition, me disant qu'elle ne pouvait être que le fruit des bonnes œuvres que j'avais pratiquées dans une génération précédente. Avant de m'en revêtir, je les lavai selon l'usage pour les purifier des souillures

(1) On a déjà remarqué que c'était le nom qu'on donnait aux villages des brahmes.

qu'elles avaient contractées en passant par les mains du tisserand et du marchand ; et pour les faire sécher, je les suspendis par les deux bouts aux branches d'un arbre. Un maudit chien vint à passer dessous ; je ne pus m'apercevoir s'il les avait touchées ou non, j'interrogeai mes enfans qui jouaient à quelque distance ; mais ils me répondirent qu'ils n'avaient observé le chien que déjà passé, et à quelque distance des toiles, et qu'ils ne savaient pas s'il les avait touchées en passant par-dessous. Comment m'assurer du fait? Voici ce que j'imaginai : je me mis à quatre pattes, de manière à me trouver à-peu-près de la hauteur du chien, et je passai dans cette posture sous mes toiles. Ai-je touché? demandai-je à mes enfans qui m'observaient. Non, me répondirent-ils. A cette agréable nouvelle, je fis un saut de joie; cependant un moment après, une réflexion me vint : le chien avait la queue retroussée sur le dos, et par conséquent relevée au-dessus du reste du corps, le bout de sa queue pourrait bien avoir touché l'extrémité de mes toiles, et les avoir souillées par cet attouchement. Nouveau doute à éclaircir. Que ferai-je? Je m'attache une faucille à rebours sur le dos, et marchant de nouveau à quatre pattes, je repasse sous mes toiles. Pour le coup, la faucille a tou-

ché, s'écrièrent mes enfans qui se tenaient tout près. Je n'avais plus à douter que la queue du chien n'en eût fait autant, et n'eût souillé mes toiles par son attouchement. Aveuglé par le désespoir, je saisis mes toiles, et je les déchirai en lambeaux, maudissant mille fois et le chien et son maître.

Cette aventure se répandit, tout le monde me traita d'insensé. Quand même ce chien aurait touché tes toiles, et les aurait souillées par cet attouchement, me disait l'un, ne pouvais-tu pas les laver une seconde fois pour enlever la souillure? Au moins, ajoutait un autre, il fallait les donner à de pauvres soudras, plutôt que de les déchirer : après un pareil trait de folie, qui voudra désormais te fournir des vêtemens?

Leurs prédictions se trouvèrent justes, et depuis ce temps-là, lorsque je me suis avisé de demander à quelqu'un des toiles pour me vêtir: C'est sans doute pour les déchirer en pièces? m'a-t-on répondu.

Lorsqu'il eut fini son histoire, un des auditeurs lui dit : Il paraît, par votre récit, que vous savez bien courir à quatre pattes? Oh! très-bien, reprit-il; mais jugez-en vous-mêmes. Et mon brahme de se mettre à courir dans cette posture, et l'assemblée de rire jusqu'aux convulsions.

Cela suffit, lui dit alors le président : ce que vous venez de raconter, et ce que nous venons de voir prouvent beaucoup en votre faveur; mais, avant de rien décider, voyons les marques de folie de vos adversaires ; il fit en même temps signe à un des autres de parler, et celui-ci ne se fit pas attendre.

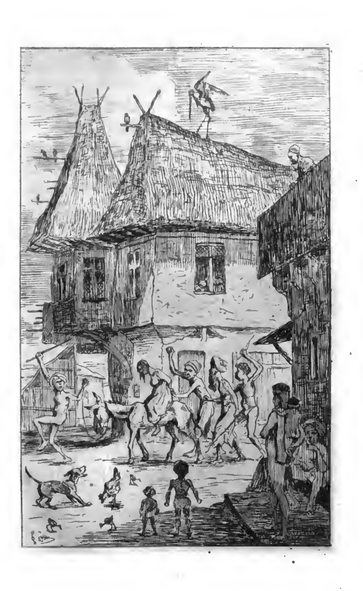
Si ce que vous venez d'entendre, dit-il, vous a paru fonder un juste droit en faveur de celui qui vient de parler, j'espère que ce que je vais rapporter établira mes droits bien au-dessus des siens, et fixera pour moi votre décision.

Un jour que je devais assister à un samaradahna (repas public) qu'on avait annoncé dans le voisinage, je m'étais fait raser la tête pour y paraître plus décemment. Je dis à ma femme de donner au barbier un sou pour son salaire; mais mon étourdie lui donne une pièce de deux sous. Je redemande au barbier ma pièce ou l'excédent, il ne me veut rien rendre ; la dispute s'échauffe, et déjà les gros mots commençaient à se faire entendre, quand le barbier propose un accommodement : Vous réclamez un sou, me dit-il, eh! bien, si vous voulez, pour ce sou je raserai la tête à votre femme. Bien dit, m'écriai-je; le moyen est parfait pour terminer le différent sans injustice ni d'une part ni d'autre.

Ma femme était présente : en entendant ces paroles, elle vit bien ce qui lui allait arriver, et voulut s'enfuir; mais je la saisis, et pendant que je la tenais assise par terre, le barbier lui rasa la tête. L'opération faite, elle courut vite se cacher, vomissant contre le barbier et contre moi un torrent d'injures. Mon homme décampa sur-le-champ; mais en route il rencontre ma mère et lui raconte ce qui venait de se passer: celle-ci, d'accourir à l'instant pour vérifier ce fait, et lorsqu'elle vit que le barbier ne lui avait dit que la vérité, elle resta quelque temps confuse et interdite, et ne rompit le silence que pour m'accabler d'imprécations et de menaces.

Le barbier publia par-tout cette aventure, et les méchans ne manquèrent pas d'ajouter à son récit qu'ayant surpris ma femme en flagrant délit dans les bras d'un autre homme, je lui avais fait raser la tête en punition de sa faute. On accourut en foule de tous les côtés; on amena même un âne pour y faire monter ma femme, et la promener en cet équipage dans le village, comme on a coutume de le faire pour les femmes qui ont manqué essentiellement à leur honneur.

Ce n'est pas tout, l'histoire parvint bientôt chez les parens de ma femme; son père et sa mère accoururent pour savoir ce qui en était.



Ch. Delâtre.

Jugez du tapage qu'ils firent lorsqu'ils virent leur fille tête rase, et qu'ils connurent le sujet qui avait donné lieu à une pareille ignominie; les injures et les malédictions pleuvaient sur moi, mais j'endurai tout avec patience : ils m'enlevèrent ma femme, et l'emmenèrent chez eux, en ayant grand soin de la faire partir de nuit, pour lui éviter la confusion d'être vue durant le jour dans l'état humiliant où elle se trouvait. Elle resta auprès d'eux quatre ans entiers sans qu'ils voulussent entendre parler d'accommodement; cependant ils finirent par me la rendre.

Ce contre-temps m'avait fait manquer le samaradahna, auquel je m'étais préparé par trois jours de jeûne; je fus bien fâché ensuite de n'avoir pu y assister, car j'appris qu'on y avait splendidement régalé tous les brahmes présens, et surtout que le beurre liquéfié y avait été servi avec profusion.

Peu de temps après, on publia un autre samaradahna, je ne manquai pas de m'y rendre; mais j'y fus reçu au milieu des huées de plus de cinq cents brahmes présens, qui, s'étant saisis de ma personne, me dirent qu'ils ne me lâcheraient pas que je ne leur eusse déclaré qui était le complice de l'adultère de ma femme, afin

qu'il pût être puni selon toute la rigueur des règles de la caste.

Je protestai solennellement de son innocence, et je leur rapportai le vrai motif pour lequel je lui avais fait raser la tête. Leur surprise ne fit qu'augmenter en entendant mon récit, et tous ceux qui composaient l'assemblée se regardant les uns et les autres avec étonnement : A-t-on jamais vu, se dirent-ils, faire raser la tête à une femme mariée, si ce n'est en cas d'adultère? Ou cet homme est un menteur, ou c'est un des plus grands fous qui existent sur la terre.

Vous penserez, j'espère, de même, et je me flatte que vous jugerez que ce trait de folie vaut bien au moins celui des toiles déchirées, dit-il en regardant d'un air moqueur celui qui avait parlé le premier.

L'assemblée décida que le trait de folie qui venait de lui être rapporté, méritait assurément d'être pris en considération dans la dispute dont il s'agissait; mais qu'avant de déterminer finalement lequel des quatre plaideurs devait l'emporter, il fallait entendre les deux autres.

Le troisième brûlait d'envie de parler, il n'eut pas plus tôt obtenu la permission de le faire, qu'il commença ainsi :

Je m'appelais autrefois Anantaya, à présent on

me donne par-tout le nom de Bétel-Anantaya: voici l'action qui m'a valu ce sobriquet.

Il y avait à peine un mois que ma femme, retenue jusqu'alors à la maison de son père à cause de sa jeunesse, était venue habiter avec moi; une nuit, en nous couchant, je m'avisai de lui dire, je ne sais à quel propos, que les femmes étaient des *babillardes;* elle me répondit qu'il y avait des hommes qui étaient plus babillards que les femmes. Je compris à son air que c'était à moi qu'elle faisait allusion; et vivement piqué de cette réponse: Eh! bien, lui dis-je, voyons lequel de nous deux parlera le dernier. Volontiers, répondit-elle; mais que donnera à l'autre celui qui perdra la gageure? Une feuille de bétel (1); repris-je; et, le pari fait, nous nous couchâmes sans prononcer une seule parole.

Le lendemain matin, comme on ne nous voyait pas paraître à l'heure ordinaire du lever, après avoir attendu quelque temps, on nous appela plusieurs fois, mais point de réponse; on cria beaucoup plus fort en heurtant violemment à la port; même silence de notre part. L'alarme se

(1) Les Indiens mâchent continuellement du bétel : on a trente ou quarante feuilles de cette plante pour la valeur d'un liard.

répand aussitôt dans la maison, on craint que nous ne soyons morts tous les deux subitement durant la nuit; on appelle vite le charpentier qui s'approche avec ses outils, et enfonce notre porte. En entrant, on ne fut pas peu surpris de nous voir l'un et l'autre éveillés, assis et bien portans, mais privés tous les deux de la parole.

Ma mère, saisie de frayeur, commença à jeter les hauts cris. Tous les brahmes du village, hommes et femmes, accoururent au nombre de plus de cent pour savoir le sujet d'une pareille alarme; tout le monde nous examina et chacun de raisonner à sa manière sur l'accident prétendu qui nous est survenu. Cependant le plus grand nombre était d'avis que notre état ne pouvait être que l'effet d'un sort jeté sur nous par quelque ennemi secret : en conséquence, on fait venir en toute diligence le plus fameux magicien du voisinage pour enlever le maléfice. Dès qu'il est arrivé, mon sorcier commence par nous tâter le pouls dans différentes parties du corps, et après mille grimaces dont le souvenir me fait encore rire toutes les fois que j'y pense, il déclare que notre état provient effectivement d'un sortilège dirigé contre nous; il nommait même le diable dont, selon lui, nous étions possédés ma femme et moi. Ce démon, disait-il, était d'un

naturel très-tenace, et ne lâchait pas prise facilement quand une fois il s'était emparé de quelqu'un, et il n'oublia pas d'ajouter qu'il en coûterait au moins cinq pagodes pour les dépenses des sacrifices nécessaires pour le chasser.

Un brahme de nos amis qui se trouvait là, soutint contre l'opinion générale, tant du magicien que des assistans, que notre état n'était qu'une maladie naturelle dont il avait vu de fréquens exemples, et s'offrit de nous guérir tous les deux sans qu'il en coûtât rien. Il se fit aussitôt apporter un petit lingot d'or qu'il mit dans un réchaud plein de charbons ardens, et quand il fut chaud à étinceler, il le prit avec des pincettes, et me l'appliqua d'abord sous la plante des pieds, ensuite au-dessus des genoux, aux deux coudes, sur l'estomac et sur le sommet de la tête. Je soutins ces horribles opérations sans témoigner le moindre signe de douleur, et sans proférer un seul mot, aimant mieux endurer toute sorte de peines, et la mort même s'il l'eût fallu, que de perdre mon pari.

Après m'avoir ainsi brûlé en pure perte : Essayons l'épreuve sur la femme, dit le médecin étonné, et un peu déconcerté de ma constance. En disant ces mots, il commença à lui appliquer sous les pieds le petit lingot d'or encore

tout brûlant; mais elle n'eut pas plus tôt senti les premières impressions du feu, qu'avec un mouvement convulsif : Appah! s'écria-t-elle(1), en voilà assez! et elle ajouta tout de suite, j'ai perdu la gageure; puis se tournant vers moi : Tiens, me dit-elle, voilà une feuille de bétel. Je te l'avais bien dit, répliquai-je, que tu parlerais la première, et que tu justifierais par ta propre conduite ma proposition d'hier soir, *que les femmes sont des babillardes*.

Tout les assistans, surpris de ce qui se passait, n'entendaient rien à ce que nous disions, ma femme et moi; je leur expliquai le pari que nous avions fait la veille en nous couchant.

Quand on eut entendu mon récit: Quoi! s'écria-t-on, est-ce donc pour ne pas perdre une feuille de bétel, que tu as répandu l'alarme dans la maison et dans tout le village? C'est pour si peu de chose que tu as eu la constance de te laisser brûler depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête? A-t-on jamais vu pareil trait de folie? Et depuis lors, on ne m'a plus nommé que Bétel-Anantaya.

L'assemblée, après avoir entendu cette histoire, fut d'avis que ce trait de folie lui donnait

(1) Sorte d'exclamation fort commune.

assurément de grandes prétentions au salut du soldat, mais qu'avant de porter un jugement définitif il fallait entendre le dernier des plaideurs.

La femme que j'avais épousée, dit celui-ci, était restée six ou sept ans à la maison de son père, à cause de sa grande jeunesse; nous eûmes enfin le plaisir d'apprendre qu'elle avait atteint la puberté, et ses parens ne tardèrent pas à avertir les miens que leur fille pouvait désormais remplir les devoirs du mariage et habiter avec son mari.

Ma mère se trouvait malheureusement indisposée dans ce moment, et mon beau-père habitant à une distance de cinq à six lieues de notre demeure, elle ne fut pas en état d'entreprendre le voyage pour m'amener ma femme; elle me permit donc de l'aller chercher moi-même, et me recommanda mille fois de me conduire convenablement, de ne rien faire, de ne rien dire qui pût trahir ma sottise: Te connaissant comme je le fais, me dit-elle en me congédiant, j'ai grand' raison de me défier de toi. Je promis de me conduire avec sagesse, et je me mis en route.

Je fus très-bien accueilli par mon beau-père, qui donna, à mon occasion, un grand repas à tous les brahmes du village, et après un séjour de trois jours chez lui, il me permit de m'en

retourner et d'emmener ma femme avec moi. Au moment du départ, il nous combla de ses bénédictions, nous souhaita une vie longue et heureuse, enrichie d'une nombreuse postérité, et quand nous nous séparâmes, il versa un torrent de larmes, comme s'il eût prévu le malheur qui allait bientôt arriver.

On était alors au solstice d'été, et le jour de notre départ, la chaleur était excessive. Nous avions à traverser une plaine sablonneuse de plus de deux lieues. Le sable, échauffé par l'ardeur du soleil, eut bientôt brûlé la plante des pieds de ma jeune femme, qui, élevée jusque alors trop délicatement à la maison de son père, n'était pas accoutumée à de si rudes épreuves; elle se mit d'abord à pleurer, et bientôt ne pouvant plus avancer, elle se jeta par terre, et refusa de se relever, disant qu'elle était résolue à mourir là.

Je m'assis à côté d'elle; j'étais dans un embarras cruel et ne savais quel parti prendre, lorsqu'un marchand vint à passer; il conduisait cinquante bœufs chargés de diverses marchandises: je lui racontai le sujet de mes peines, et le priai de m'aider de ses conseils et de m'indiquer quelque moyen pour conserver la vie de ma femme. Il me répondit que, par cette cha-

leur il était également dangereux pour une jeune femme aussi délicate de rester ou de marcher; que de toute façon la mort de ma femme était certaine, et que plutôt que de m'exposer à la douleur de la voir périr sous mes yeux, ou peut-être même à être soupçonné de l'avoir tuée, je ferais bien de la lui remettre; qu'il la ferait monter sur un de ses meilleurs bœufs, l'emmènerait avec lui et en prendrait le plus grand soin; qu'à la vérité je la perdrais, mais que, perte pour perte, il valait beaucoup mieux la perdre avec le mérite de lui avoir sauvé la vie, que de la perdre avec le soupçon de lui avoir donné la mort. Quant à ses joyaux, ajouta-t-il, ils peuvent valoir vingt pagodes, tenez, en voilà trente, et donnez-moi votre femme.

Les raisons de ce marchand me parurent très-plausibles; je pris donc l'argent qu'il m'offrait et lui livrai ma femme. Il la fit monter sur un de ses meilleurs bœufs, et continua sa route en grande hâte; je poursuivis aussi la mienne, et j'arrivai à la maison les pieds presque rôtis par la chaleur du sable sur lequel j'avais marché.

Où est donc ta femme? s'écria ma mère déjà effrayée de me voir revenir tout seul. Je lui racontai au long tout ce qui s'était passé depuis mon départ de la maison; je lui fis part de la

manière honnête dont j'avais été reçu et congédié par mon beau-père; je lui rapportai qu'ayant été surpris en route par la chaleur du midi, ma femme avait été sur le point d'être suffoquée par l'ardeur du soleil; que dans cette extrémité, pour la préserver d'une mort certaine, et ne pas m'exposer au soupçon de l'avoir tuée, je l'avais livrée à un marchand qui passait; en même temps je lui montrai les trente pagodes que j'avais reçues de lui.

Ma mère, entrant en fureur à ce récit, se mit à pousser contre moi des cris de rage: Malheureux! insensé! scélérat! me dit-elle, tu as vendu ta femme! tu l'as donnée à un autre! une *brahmmady* est devenue la concubine d'un vil marchand! eh! que diront ses parens et les nôtres, lorsqu'ils entendront le récit d'une pareille stupidité, d'un trait si humiliant de folie?

Les parens de ma femme ne furent pas longtemps sans apprendre la triste aventure arrivée à leur pauvre fille, ils accoururent chez nous en furieux; et ils m'auraient assurément assommé, ainsi que ma mère innocente, si nous ne nous fussions promptement évadés l'un et l'autre.

Ils portèrent l'affaire devant les chefs de la caste, qui tous, d'une voix unanime, me condamnèrent à payer une amende de deux cents pa-

godes comme une réparation d'honneur envers mon beau-père; on m'aurait même exclu de la caste pour toujours, si ce n'eût été un reste de considération que tout le monde conservait pour la mémoire de feu mon père, homme universellement respecté. On fit en même temps défense de jamais donner d'autre femme à un fou tel que moi, sous peine, pour celui qui le ferait, d'être ignominieusement chassé de la caste, et je suis ainsi condamné à rester veuf toute ma vie.

Maintenant, dit le narrateur en finissant, j'espère que vous ne jugerez pas ma folie inférieure à celle des personnes qui ont parlé avant moi, ni mes prétentions déraisonnables si j'ose m'attribuer le salut du soldat.

Les quatre brahmes entendus, il restait à juger. Les arbitres décidèrent qu'après des preuves si convaincantes de folie, chacun d'eux pouvait prétendre avec justice à la supériorité : Ainsi, dirent-ils, chacun de vous a gagné son procès; allez donc et continuez votre voyage en paix, s'il est possible.

Les plaideurs, satisfaits de cette décision, partirent à l'instant, criant chacun de leur côté : J'ai gagné! j'ai gagné mon procès!

FIN DU CONTE TROISIÈME.

CONTE QUATRIÈME.

Le Djangouma et son Disciple.

Un jour un lingamiste voulut faire le sacrifice ordinaire à son *lingam* (1), auprès d'un étang : il s'était détourné de quelques pas pour cueillir les fleurs qui devaient former son offrande ; pendant ce temps, un singe survient, enlève le lingam et se sauve, l'emportant avec lui sur les arbres voisins. Le lingamiste s'en aperçut, il voulut courir après le voleur; mais il ne put l'atteindre ni découvrir le lieu où il s'était caché. Après avoir cherché long-temps en vain, il revint tout confus auprès de son *djangouma* (2), et l'aborda la consternation peinte sur le visage et les larmes aux yeux : Ah ! seigneur gourou, lui

---

(1) On sait que le *lingam* est une idole infâme représentant les parties sexuelles, à laquelle les Indiens, et sur-tout ceux de la secte de Siva, offrent des sacrifices.

(2) C'est le nom qu'on donne aux prêtres de Siva.

dit-il d'un ton lamentable, il m'est arrivé un cruel malheur; j'ai perdu le Dieu que vous aviez vous-même suspendu à mon cou. Dans le temps que je me préparais à offrir à mon lingam le sacrifice ordinaire, un maudit singe est venu et l'a enlevé sans que je m'en aperçusse. Je l'ai cherché de tous côtés, mais il m'a été impossible de le trouver; je viens maintenant vous demander conseil et vous supplier de m'indiquer les moyens de réparer cette perte déplorable.

Malheureux! répondit le djangouma! tu as perdu ton lingam! ton dieu! Il ne pouvait rien t'arriver de pire dans le monde! Maintenant il ne te reste d'autre voie pour réparer ce malheur que de perdre la vie; après avoir perdu ton lingam, il faut mourir (1) voilà le seul moyen d'apaiser la colère du Dieu Siva, irrité contre toi.

On pense bien que cette terrible apostrophe du djangouma ne consola pas le lingamiste. Il paraissait profondément affligé de la sentence de mort qu'il venait d'entendre prononcer, et lorsqu'il eût repris ses sens : Est-ce donc ainsi,

(1) C'est une maxime encore soutenue par les *djangoumas* ou prêtres de Siva, que celui qui perd son lingam doit perdre la vie.

seigneur gouron, s'écria-t-il, que vous me condamnez à mourir à la fleur de l'âge, quand je ne suis atteint d'aucune maladie? Robuste et jouissant de la meilleure santé, comment me résigner à la mort? N'y a-t-il donc aucun moyen d'éviter ou au moins d'adoucir la sentence fatale que vous venez de prononcer contre moi? J'aurais pourtant si grande envie de vivre encore quelque temps de plus ou d'attendre au moins pour mourir que je sois malade!

Ton lingam perdu, repartit le djangouma d'un ton ferme et solennel, tu n'as aucun moyen de prolonger ta vie, il faut absolument que tu meures; seulement, tu peux choisir parmi les trois genres de mort que je vais t'indiquer : t'arracher toi-même la langue, ou te laisser suffoquer à la fumée d'encens, ou enfin, si tu le préfères, te submerger dans l'eau. Choisis donc sans retard entre ces trois genres de mort, et hâte-toi de remplir ton malheureux destin.

Le lingamiste, voyant qu'il n'y avait pas moyen de fléchir la sévérité du djangouma, baissa la tête d'un air pensif et consterné; enfin après quelques momens de réflexion : Eh bien, puisqu'il n'y a pas moyen d'éviter la mort, je me résigne à la volonté de Siva. Je mourrai puisqu'il le faut; cependant, des trois genres

de mort que vous venez de m'indiquer, m'arracher moi-même la langue, ou me laisser suffoquer à la fumée d'encens, me paraissent des supplices trop terribles, et je ne possède ni assez de courage ni assez de fermeté pour les subir. Je préfère mourir en me noyant dans l'étang. Je me plongerai petit à petit dans l'eau, et par ce moyen je perdrai pour ainsi dire la vie sans m'en apercevoir. Avant de mourir, j'ai une grâce à vous demander, c'est que vous veuillez bien m'accompagner jusqu'à l'étang pour m'encourager à la mort et me donner votre assirvahdam (bénédiction).

Le djangouma, satisfait des dispositions de son disciple, accéda volontiers à ses désirs, et le suivit jusqu'au bord de l'étang, dans lequel celui-ci s'avança avec beaucoup de fermeté. Le gourou le regardait de loin et l'exhortait à se soumettre courageusement à sa destinée. Il lui représentait le bonheur auquel il allait bientôt avoir part dans le *kailanam* (1). Le disciple s'enfonça petit à petit dans l'eau jusqu'au cou. Se tournant alors vers le djangouma : Seigneur gourou, lui dit-il, sur le point de mourir, encore une dernière grâce : daignez me prêter un instant

(1) Nom du paradis de Siva.

votre lingam, je veux l'adorer et lui offrir un dernier sacrifice, après quoi je mourrai content. Le djangouma ne se défiant de rien, consentit sans difficulté à cette nouvelle demande de son disciple. Celui-ci vint sur le bord recevoir le lingam de son gourou, et rentra dans l'étang. Quand il eut de l'eau jusqu'au cou, il laissa tomber, comme par accident, le lingam qu'il tenait entre ses mains, et se tournant vers le djangouma, il s'écria avec l'apparence d'une vive émotion : Ah seigneur! ah seigneur gourou! quel autre malheur! quel grand malheur! votre lingam est aussi perdu, il vient de m'échapper des mains et il est tombé au fond de l'étang. Quel événement cruel! que je plains votre destinée! car pour moi, si ce n'était l'attachement que je vous porte, cet accident, tout déplorable qu'il est, je devrais le bénir, puisqu'il va me devenir une source de bonheur en me procurant le précieux avantage de mourir en compagnie avec mon gourou, mon guide spirituel. Oui, seigneur gourou, nous mourrons ensemble, puisque nous avons perdu l'un et l'autre notre lingam; je mourrai avec vous et à vos pieds, et j'espère que vous voudrez bien me conduire à votre suite au paradis du Dieu Siva. En disant ces mots, le disciple s'approcha du djangouma, qui, pâle et trem-

blant, n'avait pas la force de prononcer une seule parole : il se prosterna devant lui et lui saisit les pieds, lui jurant qu'il ne le lâcherait pas, et qu'il voulait mourir avec lui.

Le gourou ne reprit ses sens que pour accabler d'injures et de malédictions son malin disciple. Cependant, après avoir déchargé sa bile, voyant qu'il n'y avait pas d'autre moyen de se tirer d'affaire que de se noyer avec son disciple ou d'absoudre ce dernier, il changea bientôt de langage, et le regardant d'un air plus calme : Après tout, lui dit-il, est-ce donc un si grand malheur que de perdre une petite pierre? Car, tout bien considéré, le lingam n'est autre chose qu'une pierre; et en faisant chacun la dépense de deux liards, nous pourrons nous en procurer un autre semblable à celui que nous avons perdu. Lâche-moi donc les pieds; lève-toi et suis-moi à mon mata où j'ai plusieurs lingams de rechange. Nous en prendrons chacun un, sans qu'il soit nécessaire de perdre la vie pour réparer la perte que nous avons faite.

FIN DU CONTE QUATRIÈME.

CONTE CINQUIÈME.

Appadjy, premier Ministre du Roi Krichna-Raya.

Avant les invasions musulmanes, du temps où les peuples de l'Inde jouissaient encore du bonheur de vivre sous des chefs de leur nation, une des plus riches provinces de ce vaste pays était gouvernée par un prince nommé Krichna-Raya. Ce bon roi mettait toute sa sollicitude à se concilier l'amour et le respect de son peuple, en s'appliquant à le rendre heureux. Pour y parvenir, il apportait le plus grand soin dans le choix de ses ministres et de ses confidens, et ne s'entourait que d'hommes dont la prudence et l'expérience connues lui étaient garans de leurs sages conseils. Appadjy, son premier ministre, jouissait particulièrement de sa confiance, parce qu'il avait l'art de lui présenter la vérité sous le voile d'allégories fines et agréables.

Un jour que dans le conseil il n'y avait pas d'affaire importante à discuter, le roi s'adressant

à son ministre favori : Appadjy ! lui dit-il, je veux te soumettre une question : j'entends dire partout que les hommes, dans leurs usages religieux et civils, ne se conduisent que machinalement et par routine, et qu'une religion ou une coutume, une fois établie, ou mise en vogue, est aveuglément suivie par la multitude, quelque ridicule ou quelque absurde qu'elle soit. Je désirerais vérifier la justesse de cette assertion, pour connaître si le ridicule appartient aux usages ou aux hommes qui les suivent (1).

Appadjy, avec sa modestie ordinaire, promit au roi de s'occuper de cette question et de lui donner réponse dans peu de jours.

Le roi congédia l'assemblée, et Appadjy se retira, l'esprit tout occupé de la question que son maître lui avait proposée. De retour chez lui, il fit appeler le berger qui veillait à la garde de ses troupeaux; c'était un homme d'un esprit lourd et grossier, comme le sont ordinairement les gens de cette classe : Berger, lui dit-il,

(1) Question proverbiale fort en usage dans le pays et connue de tout le monde : *Djatra-maroulo? Djéna-maroulo?* Sont-ce les usages qui sont ridicules ou bien les hommes qui les suivent ? A quoi l'on répond : *Djéna-maroulo*, ce sont les hommes qui sont ridicules.

il faut à l'instant quitter tes vêtemens de pâtre, et prendre le costume d'un pénitent; car tu vas jouer le rôle de sanniassy pour quelque temps. Commence donc par te barbouiller le corps avec des cendres; prends ensuite d'une main le bâton à sept nœuds, de l'autre, le vase dont se servent les gens de cette profession pour mettre leur eau (1), et porte sous ton bras la peau de gazelle, sur laquelle un sanniassy doit toujours s'asseoir (2). Dans cet équipage, tu te rendras sans délai à la montagne voisine : là, tu entreras dans la caverne qui se trouve au milieu de la montagne, et étendant par terre la peau de gazelle, tu t'asseoiras dessus dans la posture d'un pénitent, les yeux fixés sur la terre, les narines bouchées d'une main, et l'autre main appuyée sur le sommet de la tête : sois attentif à bien jouer ton rôle, et prends garde sur-tout de me trahir. Il peut se faire que le roi, accompagné de toute sa cour et d'une nombreuse suite, vienne te visiter dans cette caverne; mais qui que ce soit qui se présente, fût-ce moi, fût-ce le roi lui-même, sache que tu dois rester

(1) Ce vase est d'ordinaire une courge desséchée.

(2) Ces trois articles : un bâton de bambou à sept nœuds, une courge desséchée, et une peau de gazelle forment tout l'équipage d'un sanniassy indien.

immobile dans la posture que je viens de te prescrire; et quelque tourment qu'on te fasse endurer, quand bien même on t'arracherait tous les poils du corps les uns après les autres, souviens-toi de paraître entièrement insensible; de ne laisser échapper aucun signe de douleur, de ne pas prononcer une seule parole, de ne détourner tes regards sur personne, en un mot de présenter l'apparence d'un homme entièrement absorbé dans la méditation. Berger, tu as entendu mes ordres : si tu as le malheur de t'en écarter un instant, il y va de ta vie; si au contraire tu les exécutes fidèlement, une généreuse récompense t'est réservée.

Le berger d'Appadjy, accoutumé toute sa vie à faire paître les moutons, ne se sentait nullement tenté de changer sa condition pour celle de sanniassy; cependant le ton de son maître était si impératif, qu'il vit bien que toutes les représentations seraient inutiles; il fallut donc obéir, et se préparer à jouer le rôle de pénitent. Tous ses préparatifs faits, il se rendit à la caverne indiquée; et bien résolu d'exécuter les ordres de son maître, il y attendit l'événement.

Cependant Appadjy s'était rendu au palais; il y trouva le roi environné de tous ses courti-

sans, et s'étant approché d'un air grave et sérieux : Grand Roi! lui dit-il, pendant qu'environné de vos sages conseillers, vous vous occupez des moyens d'assurer le bonheur de vos peuples, pardonnez à mon zèle si je vous interromps pour vous annoncer que le jour est venu où, satisfaits de vos vertus, les Dieux ont voulu vous donner une preuve éclatante de leur protection et de leur faveur. Au moment où je vous parle, une grande merveille est cachée dans votre royaume, non loin de votre résidence. Au milieu de la montagne qui s'élève à peu de distance de votre capitale, se trouve une caverne : là, un pénitent, descendu sans doute du séjour du grand Vichnou, a daigné venir établir sa demeure; absorbé dans la contemplation des perfections de Para-Brahma, il est entièrement insensible à toutes les choses d'ici-bas; il n'a d'autre nourriture que l'air qu'il respire: et aucun des objets qui frappent les sens ne fait sur lui la moindre impression; en un mot, on peut dire que le corps seul de ce grand personnage habite ce monde terrestre, tandis que son âme, ses pensées et toutes ses affections sont étroitement unies à la divinité, et je ne doute pas que les Dieux, en l'envoyant visiter votre royaume, n'aient voulu vous donner une preuve éclatante de leur fa-

veur et de leur Bienveillance pour vous et pour vos peuples.

Le roi et ses favoris, qui avaient écouté avec le plus vif intérêt le discours d'Appadjy, furent tous saisis d'admiration et d'étonnement en entendant un récit si extraordinaire; et le prince, de l'avis unanime de tous ses courtisans, résolut d'aller sans délai rendre visite au prétendu pénitent pour obtenir la faveur de sa bénédiction. Il voulut faire cette visite dans tout l'éclat et avec toute la pompe de la royauté, accompagné de sa cour et escorté de ses troupes. Il fit en même temps sonner de la trompette dans sa ville royale pour annoncer aux habitans le sujet de sa visite et les inviter tous à le suivre. On ne tarda pas à se mettre en marche. Jamais cortége aussi brillant n'avait accompagné le roi; jamais multitude aussi innombrable ne s'était vue rassemblée. Le plaisir et la joie étaient peints sur tous les visages, et chacun se félicitait d'avoir vécu jusqu'à ce jour pour avoir le bonheur de contempler un des plus grands personnages qui eût jamais paru sur la terre.

Le roi arriva enfin avec son escorte à la montagne : aux approches de la caverne où il savait que le saint personnage, séparé de tout commerce avec le monde, vivait dans une union in-

time avec la divinité, il se sentit déjà saisi d'une crainte religieuse, et il ne toucha le seuil de ce lieu sacré qu'avec les marques du plus profond respect : bientôt il aperçut l'objet qu'il cherchait avec tant d'empressement; il s'arrêta quelque temps pour le contempler en silence; il vit une forme humaine assise sur une peau de gazelle, d'un côté une courge remplie d'eau, et de l'autre un bâton de bambou à sept nœuds. La tête inclinée et les yeux fixes dirigés vers la terre, les narines bouchées d'une main, le sommet de la tête couvert par l'autre main, le pénitent entièrement absorbé dans la méditation, avait le corps aussi immobile que le rocher sous lequel il avait trouvé un asile. A cette vue, le roi s'approcha dans un saint recueillement, et pénétré du plus profond respect, il se prosterna trois fois aux pieds du sanniassy et lui adressa la parole en ces termes :

« Grand pénitent, béni soit le destin qui m'a fait vivre jusqu'à ce jour pour me permettre de jouir du bonheur ineffable de voir vos pieds sacrés. Je ne sais d'où peut me venir une pareille félicité. Le peu de bonnes œuvres que j'ai pratiquées durant cette génération, ne peuvent pas me l'avoir méritée, et je ne saurais l'attribuer qu'aux vertus de mes ancêtres ou à quel-

ques œuvres d'éclat que j'ai peut-être pratiquées dans une génération précédente, et dont je n'ai pas le souvenir dans celle-ci. Quoi qu'il en soit, le jour où j'ai vu vos pieds sacrés est assurément le plus beau et le plus heureux jour de ma vie. Désormais je n'ai plus rien à désirer dans le monde, j'ai reçu la plus grande faveur qui puisse être accordée à un mortel : par cette vue, tous les péchés que j'ai commis dans cette génération et dans les générations précédentes me sont remis, et je suis désormais aussi pur que l'eau même du Gange. »

Le prétendu sanniassy entendit ce discours flatteur sans témoigner la moindre sensibilité et sans changer de contenance ni de posture. Cette impassibilité ne fit qu'accroître l'étonnement et l'admiration de la multitude qui l'entourait. Quel grand personnage, disait-on tout bas, qui ne daigne ni répondre à un si grand roi, ni même jeter sur lui un seul de ses regards! On a bien raison de dire que le corps seul de ce saint pénitent habite ce bas monde, et que son âme, ses pensées et toutes ses affections sont intimement unies à *Para-Brahma*.

Le roi Krichna-Raya ne pouvait se lasser d'admirer ce grand sanniassy ; il lui adressa encore quelques complimens aussi exagérés que celui

qu'on vient de rapporter. Il espérait fixer sur lui au moins un des regards du saint homme ; mais tout fut inutile. Le pénitent continua de rester immobile dans la même posture, comme un homme absorbé tout entier dans la contemplation.

Le prince se disposait à reprendre la route de de son palais, lorsque son ministre, auteur de cette comédie, l'arrêta : Grand roi, lui dit-il, après être venu si loin pour visiter le saint personnage qui va désormais devenir à juste titre l'objet de la vénération publique, le quitterez-vous sans avoir reçu de lui sa bénédiction ou quelque autre don qui puisse amener le bonheur sur le reste de vos jours? Ce pénitent, plongé dans la méditation, ne peut vous adresser la parole; cependant vous devez tâcher d'obtenir de lui quelque don, ne fût-ce qu'un des poils dont il a le corps tout couvert.

Le roi goûta l'avis de son premier ministre; il s'approcha du sanniassy, et lui arracha adroitement un des poils qui lui couvraient la poitrine. Je veux le conserver toute ma vie, dit-il; je le ferai enchâsser dans une boîte d'or que je porterai toujours suspendue à mon cou, comme le plus précieux de tous mes joyaux, ne doutant point qu'une pareille relique ne soit pour moi un talisman contre tous les accidens, et la ga-

rantie d'un bonheur certain pour le reste de ma vie.

Les ministres et les autres courtisans qui environnaient le roi voulurent l'imiter : ils s'approchèrent du pénitent l'un après l'autre, et chacun d'eux lui arracha un des poils de la poitrine, promettant, tous, de le conserver le reste de leur vie, et d'en faire le plus précieux de leurs ornemens. Dès qu'on sut ce que venaient de faire le roi et ses courtisans, l'escorte du prince et toute cette multitude presque innombrable qui l'avait accompagné voulut suivre cet exemple. Chacun prétendit emporter une relique du sanniassy. Ce pauvre homme se trouva bientôt environné par la foule, qui lui arracha l'un après l'autre tous les poils qu'il avait sur le corps. Mais il soutint cet horrible supplice saus proférer la moindre plainte, sans changer de posture et sans détourner les regards.

De retour dans son palais, le roi s'empressa de raconter à ses femmes la merveille dont il venait d'être témoin et leur montra la relique qu'il avait apportée, c'est-à-dire le poil qu'il avait arraché de la poitrine du sanniassy. Les reines considérèrent long-temps avec admiration la précieuse relique et témoignèrent le plus vif regret de ce que les lois rigoureuses imposées à

leur sexe ne leur eussent pas permis d'accompagner leur mari à la caverne; elles sollicitèrent, comme la plus grande des faveurs, la grâce de faire transporter ce pénitent dans le palais, pour avoir aussi le bonheur de le contempler et de choisir de leurs propres mains un des poils qui couvraient le corps de ce saint personnage.

Il fallut de grandes instances pour fléchir le roi; enfin il consentit aux désirs de ses femmes, et voulant, dans cette circonstance, honorer le sanniassy autant qu'il était en lui, il envoya sa cour et toutes ses troupes, infanterie et cavalerie, pour l'escorter. Quand on fut arrivé à la caverne, encore environnée de la multitude, qui se disputait les poils du sanniassy, quatre personnes des plus distinguées s'approchèrent de lui, et après lui avoir exposé le sujet de leur mission, prirent entre leurs bras le pénitent immobile et le placèrent dans un superbe palanquin, dans la même posture où il était dans sa caverne. Le berger fut ainsi emmené et promené avec pompe dans les rues de la ville, au milieu d'une foule innombrable, qui poussait des cris de joie et faisait retentir l'air des louanges du saint personnage.

Le pauvre pâtre était à jeun depuis deux jours; il avait enduré un supplice cruel; il s'était senti

arracher, les uns après les autres, tous les poils qu'il avait sur le corps. On pense bien qu'il était loin d'être satisfait de toute cette comédie; il ne fallait rien moins que la crainte de la colère de son maître, et l'espoir que cette farce jouée à ses dépens allait bientôt finir, pour le contenir et l'empêcher de déclarer ce qu'il était réellement. Qu'avais-je à faire, se disait-il en lui-même, de me charger d'un rôle qui m'expose à tant de souffrances? J'aimerais cent fois mieux, au milieu de mon troupeau, entendre les rugissemens des tigres des forêts, que d'entendre les cris de joie et les acclamations de cette multitude insensée. Auprès de mes moutons, à l'heure qu'il est, j'aurais déjà fait mes deux repas, et depuis deux jours je suis à jeun, ignorant encore quand et comment se terminera cette scène.

Pendant que le prétendu sanniassy s'abandonnait à ces tristes réflexions, on arriva au palais du roi, et il fut transporté dans un superbe appartement, où il ne tarda pas à recevoir la visite des princesses. Elles vinrent d'abord se prosterner à ses pieds les unes après les autres, et après l'avoir admiré quelque temps en silence, chacune d'elles désira posséder un de ses poils pour l'enchâsser dans une boîte d'or et le placer parmi ses plus précieux joyaux. Vainement en

cherchèrent-elles sur les parties visibles de son corps; la multitude presque infinie de dévots qui les avaient précédées, les avaient tous arrachés. Enfin, après avoir regardé sur toute l'étendue de son corps, elles en découvrirent par-ci par-là, dans les replis de sa peau, quelques-uns qui avaient échappé aux yeux de la foule. Leur dévotion satisfaite, elles admirèrent encore quelque temps le pénitent, toujours immobile et absorbé dans la méditation, et quand enfin elles se furent retirées, le roi ordonna que le sanniassy fût laissé seul pendant la nuit, pour jouir tranquillement du repos dont il devait avoir besoin après tant de fatigues et de souffrances.

Cependant Appadjy ne tarda pas à trouver les moyens de s'introduire, sans être vu, dans l'appartement où son pauvre berger avait été laissé, accablé de faim et de souffrances. Il se hâta de le consoler : Berger, lui dit-il, ton temps d'épreuve est fini; tu as bien joué le rôle que je t'avais prescrit, et je suis content de toi. Je t'ai promis une récompense, tu peux être certain que je tiendrai ma parole; en attendant, quitte cet extérieur de sanniassy pour reprendre tes vêtemens de berger, et va chercher le repos et la nourriture dont tu dois avoir un si grand besoin; demain matin, tu retourneras aux soins de ton

troupeau. Le berger ne se le fit pas répéter; il partit sur-le-champ par le passage dérobé que son maître lui montra, bien résolu de ne plus jamais être la dupe de pareilles jongleries.

Le lendemain matin, le roi, croyant retrouver le prétendu pénitent dans le lieu où on l'avait laissé la veille, se rendit avec les principaux de ses officiers pour lui réitérer les hommages de son profond respect. Quel fut leur étonnement lorsqu'ils trouvèrent qu'il avait disparu! Cependant ce dénouement inattendu ne fit qu'augmenter leur foi et leur dévotion. Dès-lors ils ne doutèrent plus que ce ne fût une divinité bienfaisante, qui, sous une forme humaine, avait daigné faire une visite passagère en ces lieux pour donner au roi et à ses peuples une marque particulière de protection, et qui, dans le silence de la nuit, était retournée dans le séjour de félicité d'où elle était descendue. L'histoire de son apparition et de sa disparition fit, durant quelques jours, le sujet de toutes les conversations à la cour, à la ville et dans tout le royaume. A la fin on s'ennuya de répéter toujours la même histoire, et elle paraissait oubliée, ou du moins ne s'en entretenait-on plus que comme de tout autre événement extraordinaire.

Un jour, Appadjy se trouvait à la cour, le roi lui rappela la question qu'il lui avait auparavant proposée. Appadjy, lui dit-il, eh! bien, qu'as-tu décidé? Qui doit-on accuser de ridicule, les usages ou les hommes? Est-il vrai que, dans leurs pratiques religieuses et civiles, les hommes ne suivent que la routine, qu'ils ne font que ce qu'ils voient faire aux autres? Et pourrais-tu me prouver qu'il suffit que quelqu'un donne le ton pour que la multitude suive aveuglément et sans réflexion la route qui lui a été tracée?

Appadjy n'attendait que l'occasion de parler; il entendit avec plaisir le roi lui rappeler cette question, et quand il eut reçu la permission de s'exprimer sans déguisement : Grand roi! lui dit-il, cette question est jugée sans retour, c'est vous-même qui l'avez résolue. Vous souvient-il d'une visite que vous n'avez pas dédaigné de faire, il y a quelques jours, à la caverne de la montagne voisine pour y voir le grand pénitent qui était venu y faire sa demeure? Eh! bien, ce saint homme, ce personnage illustre n'est rien de plus que le berger qui, depuis bien des années, est occupé à faire paître mes troupeaux, un rustre qui, par ses manières grossières et dégoûtantes, ne peut inspirer que du mépris pour sa per-

sonne. C'est pourtant à un pareil être que vous et toute votre cour avez rendu des honneurs divins, et cela sur mon seul témoignage. La multitude, sans autre examen, s'est décidée aveuglément d'après votre exemple ; et sans rien connaître de l'objet de sa dévotion, elle s'est livrée à tous les excès d'un zèle fanatique envers un pâtre et un homme sans naissance, sans éducation et presque sans raison. Reconnaissez, par cet exemple frappant, que la conduite des hommes, dans leurs pratiques religieuses et civiles, n'est en effet qu'une pure routine, et pardonnez-moi, si, par mon artifice, votre propre exemple a justifié la vérité de cet ancien proverbe : « Quelque ridicules que puissent paraître les coutumes et les usages, les hommes qui les suivent le sont encore davantage. »

Le roi Krichna-Raya, loin de s'offenser de la liberté dont son ministre avait usé pour lui découvrir la vérité d'une manière frappante sur un point aussi important, l'avança davantage dans son affection et sa confiance, et continua toujours de le regarder comme le plus fidèle de ses sujets et le meilleur de ses amis.

FIN DU CONTE CINQUIÈME.

CONTE SIXIÈME.

Le Jardinier devenu Ministre.

Dans la ville de *Mahda-Poura*, capitale d'une des provinces méridionales de l'Inde, régnait jadis le roi Indra-Raya. Ce prince avait naturellement les meilleures intentions, et désirait sincèrement faire le bonheur de ses sujets; mais malheureusement il était entouré de ministres aussi pervers qu'il était bon. Ceux-ci ne cherchaient que les moyens de s'enrichir aux dépens du peuple, qu'ils accablaient d'impôts exorbitans, et qu'ils persécutaient sans pudeur par des exactions et des cruautés de toute sorte. Pour empêcher que le bruit de leurs injustices criantes ne parvînt aux oreilles de leur maître, ils avaient eu soin de l'environner d'un grand nombre de vils suppôts, qui partageaient le produit de leurs rapines, et qui avaient ordre de ne laisser approcher du palais que les hommes vendus comme eux aux intérêts de ces coupables ministres.

Aussi le prince ne connaissait-il rien de l'état de son royaume que ce qu'il en apprenait par les faux rapports de ces ministres infidèles ou de leurs complices, qui tous avaient le plus grand intérêt à arrêter la vérité avant qu'elle n'arrivât jusqu'au pied du trône.

Tout le royaume était dans un état violent de fermentation, et les sujets de toutes les castes et de toutes les conditions criaient hautement à l'injustice et à la tyrannie.

Sur ces entrefaites, un jardinier qui vivait dans le voisinage de la ville royale, y vint un jour pour vendre au marché public sept concombres qu'il portait sur sa tête dans une petite corbeille. A peu de distance de la première porte de la ville, il passa devant une douane, où il fut arrêté par le douanier, qui lui demanda un de ses concombres, prétendant que c'était le droit qu'il avait coutume de lever sur cette espèce de denrée. Le jardinier le satisfait, et traverse la première porte; là, arrêté par la sentinelle, il donne un autre de ses concombres, comme un droit dû à la garde de la place. Il arrive à une autre porte, nouvelle arrestation par une autre sentinelle, qui lui prend encore un concombre, droit ordinaire, disait-il, dû au commandant de la place. Un peu plus loin, un

quatrième concombre lui est enlevé pour être servi, dit-on, à la table du prince; enfin, sous divers prétextes, ses sept concombres lui sont tous extorqués l'un après l'autre avant qu'il arrive à la rue du marché, où il ne parvint que sa corbeille vide.

On peut se figurer la juste indignation du jardinier quand il se vit ainsi dépouillé par des gens qui tous paraissaient les agens de l'autorité. Il jura d'en avoir raison et résolut de tenter tous les moyens de se faire rendre justice, d'abord, en s'adressant aux autorités secondaires, ou s'il ne pouvait réussir de ce côté, il était déterminé à redoubler d'efforts pour faire parvenir jusqu'au pied du trône la connaissance des indignes manœuvres employées par les ministres pour opprimer les peuples et s'enrichir des dépouilles de la nation.

Il commença par s'adresser au ministre de la police; celui-ci écouta à peine ses plaintes et répondit que des militaires se trouvant compromis dans cette affaire, il ne pouvait s'en mêler, et qu'il fallait s'adresser directement au *dalavahy* ou ministre de la guerre. Ce dernier, quand il sut que ce jardinier venait lui porter des plaintes sur quelque injustice commise envers lui, le fit attendre plusieurs jours avant de

lui donner audience. Cependant, vaincu par la constance de cet homme, qui ne se lassait pas de le suivre par-tout, il lui demanda un jour avec colère ce qu'il lui voulait. Le jardinier commença à lui raconter ses griefs; mais il n'était pas encore à la moitié de son récit que le dalavahy l'interrompant, lui dit avec humeur que cette affaire n'était pas de son ressort, qu'il n'avait qu'à s'adresser au premier ministre, qui seul avait le droit d'intervenir dans une affaire si compliquée.

Le jardinier ne fut pas découragé de se voir ainsi rebuté, il s'adressa au premier ministre et fut long-temps sans pouvoir obtenir audience; enfin, le ministre, fatigué de voir cet homme le suivre par-tout comme son ombre, lui demanda d'un ton brusque ce qu'il lui voulait, et pourquoi il s'attachait ainsi à ses pas. Le jardinier lui exposa en peu de mots l'injustice dont il avait été victime quelques jours auparavant, et les démarches inutiles qu'il avait déjà faites auprès du ministre de la justice et du dalavahy pour obtenir la réparation du tort qu'il avait éprouvé. A peine put-il terminer son récit, que le ministre avait entendu en donnant mille marques d'impatience. Il fut encore renvoyé, le ministre prétextant que le sujet de ses plaintes

se rapportant à une affaire majeure, excédait sa compétence, et qu'il fallait s'adresser directement au roi pour obtenir justice.

C'était ainsi que ces ministres corrompus avaient coutume de recevoir les plaintes des sujets du roi. Ils se renvoyaient les plaignans de l'un à l'autre, de sorte que tout le monde ayant fini par être instruit de leurs dispositions et du pacte inique formé entre eux pour opprimer le peuple, personne n'osait s'adresser à eux pour obtenir réparation.

Mais le jardinier n'était pas homme à perdre ainsi courage : voyant qu'il ne pouvait rien obtenir des ministres, il essaya de pénétrer jusqu'au pied du trône pour demander justice au roi lui-même, et pour lui démasquer en même temps les traîtres qui osaient abuser si indignement de sa confiance. Tous ses efforts pour faire parvenir la vérité aux oreilles du prince furent encore inutiles : les vils satellites qui environnaient ce dernier, vendus tous aux intérêts de ses ministres pervers, repoussaient si brutalement les personnes qui approchaient du palais dans l'intention de porter des plaintes au roi, que le jardinier ne put jamais trouver l'occasion de faire entendre les siennes. Voyant donc qu'il n'y avait aucun moyen de réussir par

cette voie, il eut recours à un autre expédient.

Il s'annonça au public comme ayant affermé du gouvernement le droit de percevoir un impôt sur tous les petits objets de consommation qui n'étaient pas encore taxés; et comme marque de sa charge de collecteur, il s'arma d'un gros bâton au bout duquel il fit mettre une pomme d'argent, où était gravé le sceau du prince.

Personne ne mit en doute la vérité de ce qu'annonçait cet homme, et l'on crut que le gouvernement cruel du pays, non content des taxes exorbitantes déjà levées sur tous les autres objets, avait en effet résolu de mettre le comble à ses injustes oppressions, en imposant tous les petits objets qui avaient jusqu'alors échappé à la taxe.

Le nouveau collecteur, armé de son gros bâton, alla établir sa demeure à une des principales avenues de la ville, et bientôt on ne le désigna plus dans le public que sous le nom de l'*homme au gros bâton*. Il avait résolu d'exercer son emploi en commettant des injustices si criantes, que le bruit en parvenant enfin aux oreilles du prince, ce dernier le fit appeler pour rendre compte de sa conduite; il comptait sur ce singulier moyen pour lui faire connaître la vérité.

Il commença d'abord par lever un impôt sur

divers petits objets, tels que la paille, l'herbe, le fumier et autres articles semblables, exempts de contribution auparavant; il augmenta cette taxe peu-à-peu; mais voyant que ce moyen ne répondait pas à ses vues et que le peuple se contentait de murmurer en secret, il imagina de taxer les choses les plus ordinaires et les plus indispensables; il mit donc un impôt sur l'eau et le feu, en sorte qu'on ne pouvait aller puiser de l'eau à l'étang, ni allumer du feu chez soi, pas même une lampe, avant d'en avoir payé la permission. Mais cette injustice fut encore supportée aussi patiemment. Il fallut chercher un autre genre de contribution; il condamna à une amende les personnes des deux sexes qui, en paraissant en public, n'avaient pas les yeux baissés et regardaient de côté et d'autre, et celles qui en marchant ne tenaient pas leurs bras croisés sur la poitrine, mais les laissaient pendre négligemment.

Il avait compté sur cette dernière espèce de vexation; il espérait qu'elle exciterait une insurrection. Trompé encore dans son attente, il voulut mettre le comble à ses exactions en imposant une taxe de cinq fanons d'or sur les cadavres: lorsqu'il mourait quelqu'un dans la ville ou aux environs, on était obligé de payer cinq fanons

à l'*homme au gros bâton*, pour avoir la permission de faire les obsèques.

Le jardinier continua durant long-temps de percevoir toutes ces taxes oppressives sans rencontrer d'opposition, et il amassa par ce moyen des richesses considérables, qu'il avait soin cependant de partager avec les ministres du roi, afin que ceux-ci n'apportassent pas d'obstacles à ses rapines.

Le roi avait coutume de faire de temps à autre une promenade nocturne dans la ville, pour connaître si tout était en ordre, et si les gardes étaient à leurs postes. Une nuit qu'il faisait ainsi sa ronde, il fut frappé par les cris d'une personne qui paraissait plongée dans une profonde douleur. Il s'approche d'une misérable chaumière qui faisait l'angle d'une rue et d'où sortaient les cris qu'il entendait; il s'arrête pour écouter, et reconnaît que ces pleurs et ces lamentations étaient celles d'une pauvre veuve, à qui une mort prématurée venait d'enlever son fils unique. Assise à côté du cadavre, elle exhalait sa douleur par des plaintes amères que lui suggérait son désespoir; elle accusait les dieux de lui avoir enlevé son unique appui, et répétait souvent ces paroles entrecoupées de sanglots: Te voilà donc mort, mon cher fils! et

moi je reste sans ressource et sans soutien dans le monde! Au moins, si, dans mon malheur, je pouvais te donner les derniers témoignages de ma tendresse maternelle! Si j'avais les moyens de te rendre les derniers devoirs, et de te faire des obsèques convenables; mais je ne possède pour tout bien dans le monde que trois fanons d'or, il faudra les donner à ceux qui enlèveront ton cadavre pour le porter au bûcher. Je déchirerai la moitié de la toile dont je suis revêtue pour t'en envelopper; je démolirai la chaumière que j'habite, et des débris je construirai la pile fatale sur laquelle doivent être consumées tes dernières dépouilles; mais les cinq fanons d'or qu'exige l'*homme au gros bâton*, qui les paiera? Qui voudra prêter pour cela de l'argent à une pauvre veuve sans ressource? Parce que je suis hors d'état d'acquitter les droits iniques qu'exige cet *homme au gros bâton*, il faudra donc que je laisse pourrir ton cadavre dans cette misérable chaumière, et que tu sois privé de l'honneur des funérailles! Grands dieux! que cette pensée est cruelle! N'y a-t-il donc plus de justice sur la terre, et faut-il que nous vivions sous un gouvernement aussi tyrannique? Qu'avons-nous fait aux dieux pour nous donner un prince aussi inique que celui sous lequel nous gémissons, qui

laisse impunément commettre en son nom les injustices les plus révoltantes dans tout son royaume? Sous quel règne une malheureuse veuve sans ressource s'est-elle jamais vue réduite par l'insatiable cupidité de ministres avides, au cruel désespoir de ne pouvoir pas même rendre les derniers devoirs à un fils chéri?

Le roi avait écouté avec la plus grande attention tout ce que dictait à cette pauvre femme l'excès d'une juste douleur. De quel étonnement ne fut-il pas saisi lorsque ces dernières paroles vinrent frapper son oreille! Tout ce qu'il avait entendu était pour lui une énigme inintelligible. Il ne pouvait deviner quel homme la veuve prétendait désigner sous le nom de l'*homme au gros bâton*, ni ce que signifiaient les cinq fanons d'or levés sur les cadavres; encore moins pouvait-il entendre de sang froid les plaintes amères que, dans son désespoir, cette malheureuse mère venait d'exhaler contre le prince et contre la tyrannie de son gouvernement : jusqu'alors il avait toujours cru, comme ses perfides ministres s'efforçaient de le lui persuader, que ses peuples vivaient heureux et contens. Avant de se retirer, il donna ordre à deux de ses gardes de remarquer la maison, et de lui amener cette femme au palais aussitôt qu'il ferait jour.

Le lendemain matin, dès que le jour parut, les gardes entrèrent dans la cabane de la veuve, qui se lamentait encore toute seule auprès du cadavre de son fils; ils lui annoncèrent qu'ils venaient de la part du roi avec ordre de la conduire sans délai en sa présence. La consternation de cette femme ne fit qu'augmenter lorsqu'elle entendit ces paroles des gardes : Que peut donc vouloir le roi à une infortunée veuve? leur dit-elle. Est-ce pour aggraver le poids de ma douleur qu'il m'appelle en sa présence, et quel temps choisit-il? Le moment où je me trouve accablée de la plus vive affliction, où je viens de perdre mon fils unique, le seul appui qui me restait dans ce monde! Le prince est-il d'accord avec les dieux pour accroître ma désolation?

Les gardes, inexorables, lui déclarèrent pour toute réponse qu'ils devaient exécuter leurs ordres, et qu'il fallait absolument qu'elle les suivît au palais du roi. Voyant qu'il n'y avait pas moyen de les fléchir, la veuve se laissa conduire, arrosant le chemin de ses larmes, et faisant retentir l'air de ses lamentations.

Arrivée en présence du roi, elle se prosterna tout de son long à ses pieds; elle poussait des sanglots, et n'avait pas la force de prononcer une seule parole. Le roi la releva avec bonté,

lui dit qu'il avait déjà connaissance du malheur qui lui était arrivé la nuit précédente, et après plusieurs paroles de consolation sur la perte de ce fils unique, il lui donna l'argent nécessaire pour faire avec décence les funérailles de ce dernier, et lui promit de prendre soin d'elle à l'avenir; mais en même temps il lui ordonna de lui déclarer sans le moindre déguisement le motif des plaintes amères qu'elle avait, dans sa douleur, laissé échapper contre le roi et son gouvernement, et sur-tout de lui apprendre quel était cet *homme au gros bâton* qui devait exiger d'elle sans pitié cinq fanons d'or, et pour quel objet étaient dus ces cinq fanons.

Encouragée par tant de témoignages de bonté inattendus, la veuve comprit qu'elle n'avait rien à appréhender en parlant le langage de la vérité à un prince qui faisait paraître des dispositions si bienfaisantes : elle rapporta au roi les vexations de tout genre exercées par les ministres sur toutes les classes de ses sujets, et principalement les impôts exorbitans dont ils accablaient le peuple. Elle ajoutait que toutes ces exactions étaient sur-tout devenues intolérables depuis qu'on avait placé à la porte de la ville un tyran connu dans le public sous le nom de l'*homme au gros bâton ;* que, non content de lever une contribu-

tion sur les plus petits objets, tels que la paille, l'herbe, le fumier, et même sur l'eau et le feu, cet homme avait mis le comble à ses injustices en imposant une taxe de cinq fanons d'or sur les cadavres; qu'avant d'obtenir la permission de rendre aux morts les derniers devoirs, il fallait lui payer cette somme, si l'on ne voulait voir le cadavre pourrir dans le lieu où il était exposé; c'était, continua-t-elle, l'impossibilité où elle se trouvait de payer cette somme, ne possédant pour tout bien dans le monde que trois fanons d'or, qui, jointe à l'excès de sa douleur, lui avait arraché des plaintes amères contre la tyrannie du gouvernement, et sur-tout contre l'*homme au gros bâton.*

Le récit de toutes ces injustices, qui arrivaient pour la première fois à la connaissance du roi, porta au comble son étonnement. Il avait cru jusqu'alors qu'aucun peuple sur la terre ne vivait aussi heureux que ses sujets. Il voulut s'assurer si ce que rapportait cette femme était vrai, et sur-le-champ donna ordre à quelques-uns de ses gardes, d'amener à l'instant devant lui l'homme connu dans le public sous le nom de l'*homme au gros bâton.* Conformément aux ordres de leur maître, ces derniers se rendirent à la place où cet homme, un gros bâton à la main,

dépouillait sans pitié les passans, et lui dirent qu'ils venaient de la part du roi pour l'emmener en sa présence.

Le jardinier vit avec joie que le bruit de ses injustices était enfin parvenu aux oreilles du prince, et qu'il allait avoir l'occasion de lui exposer l'état malheureux du royaume et les exactions des ministres pervers qui le tyrannisaient en son nom; mais il craignait que s'il se rendait au palais, ces derniers ne trouvassent les moyens de l'empêcher de parvenir jusqu'au pied du trône: De graves motifs, répondit-il aux gardes, ne me permettent pas de me hasarder à paraître en présence du roi; annoncez-lui que j'ai les secrets les plus importans à lui révéler; et que s'il daigne venir me trouver dans ma maison, il apprendra des choses qu'il est dangereux pour lui d'ignorer plus long-temps.

De retour au palais, les gardes rapportèrent fidèlement au roi la réponse de l'*homme au gros bâton*. Ce que ce premier avait déjà appris de la veuve et ce qu'il apprenait maintenant de ses gardes, ne lui laissèrent plus de doute qu'il ne régnât dans l'administration des affaires de son royaume la plus grande confusion et les plus affreux désordres; il se rendit sans délai à l'invitation de l'*homme au gros bâton*,

pour tâcher de dévoiler ce mystère d'iniquité.
Le jardinier, apprenant que le roi allait arriver, alla le recevoir dans une superbe maison qu'il avait fait bâtir du produit de ses rapines. Il le reçut avec les marques du plus profond respect, et l'introduisit dans un appartement orné avec la plus somptueuse élégance. Après qu'il eut adressé au prince ses premiers complimens, ce dernier lui demanda ce qu'il voulait de lui, et en même temps qui lui avait donné l'emploi qu'il exerçait, ainsi que le droit de vexer ses sujets par des injustices aussi criantes que celles dont on l'accusait.

C'était là ce que le jardinier attendait pour raconter au roi les vexations et les injustices atroces commises par les ministres, dans tout le royaume, sur toutes les classes de ses sujets. Il n'eut garde d'oublier l'aventure des sept concombres, les démarches qu'il avait successivement faites auprès de tous les ministres pour obtenir justice, et la manière dont ses plaintes avaient été reçues; les efforts qu'il avait ensuite tentés pour s'adresser directement au roi lui-même, mais inutilement, tous les gens qui entouraient ce prince n'étant que les vils suppôts de ces ministres corrompus, et ayant ordre de ne laisser approcher de la personne

de leur maître que les complices de leurs injustices; il ajouta que, déterminé à faire connaître, à quelque prix que ce fût, la vérité au roi son maître, il n'avait vu d'autre moyen de réussir que celui qu'il avait employé en s'annonçant au public comme ayant reçu du gouvernement le droit de mettre un impôt sur tous les petits objets non taxés jusqu'alors; qu'il avait résolu d'exercer des vexations et des injustices si criantes dans l'exécution de ce nouvel emploi, que le bruit de ses rapines pût enfin parvenir aux oreilles du roi, et lui fournir l'occasion de lui exposer l'état déplorable auquel ses avides ministres avaient réduit tous ses sujets par leur cupidité tyrannique. Il termina son récit en ajoutant que ces ministres d'iniquité l'avaient soutenu dans son emploi et avaient consenti à toutes ses injustices, à condition qu'il en partagerait le profit avec eux.

Le récit du jardinier fut pour le roi un coup de foudre; dans sa juste indignation, il fit aussitôt charger de fers ses perfides ministres, et leur enleva, pour les appliquer à des objets d'utilité publique, toutes leurs richesses mal acquises. En même temps il fit publier par-tout que ceux qui auraient des plaintes à porter contre l'administration du royaume, c'est-à-dire contre

ses ministres déjà dégradés, eussent à s'adresser directement à lui-même; qu'ils trouveraient à toute heure les portes de son palais ouvertes, et qu'il serait prêt, dans toutes les occasions, à écouter leurs plaintes et à leur rendre justice.

Dès que cette ordonnance eut été publiée, le peuple se rendit en foule devant le roi. Ce prince accueillit tous ses sujets avec la bonté d'un père, et ces pauvres gens ne pensaient plus à tous leurs maux passés. Il reconnut bientôt à tous ces rapports que les dénonciations du jardinier n'étaient que trop vraies, et que ces infidèles ministres avaient réellement réduit ses peuples à un état de misère et de désespoir dont il n'y avait pas d'exemple. Dès-lors il s'appliqua à faire oublier, par un gouvernement tout paternel, les injustices tant de fois commises en son nom. Convaincu qu'il ne pouvait trouver de ministre plus propre à l'aider à supporter le poids du gouvernement, que le jardinier même qui avait montré tant de sagacité et de constance pour parvenir à lui faire connaître l'état du royaume, il le fit son premier ministre. Le jardinier, à son tour, ne voulut pas profiter des richesses qu'il avait si injustement acquises; mais comme il ne pouvait les restituer au nombre presque infini de personnes

auxquelles il les avait enlevées, il les employa en bonnes œuvres qui devaient tourner à l'avantage des peuples, et en fit construire des temples, des chauderies, des étangs et d'autres objets d'utilité publique.

Le roi, secondé par ce fidèle ministre, obtint des dieux un long règne, et son unique soin fut toujours de rendre son peuple heureux sous un gouvernement équitable et paternel.

FIN.

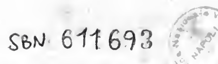


TABLE.

FIN DE LA TABLE.

FAUTES PRINCIPALES A CORRIGER.

Page 29, ligne 3 : BEDAIA, *lisez* BÉDACA.
Page 45, ligne 22 : y reposer, *lisez* s'y reposer.
Page 63, ligne 17 : condition où, *lisez* condition à laquelle.
Page 68, ligne 9 : *après* à la cour, *lisez* ajouta Carataca.
Page 95, ligne 6 : il rencontra, *lisez* il aperçut.
Page 107, ligne 3 : et en, *lisez* et de
Page 117, ligne 20 : *Mondra*, lisez *Mandra*.
Page 129, ligne 18 : dans un instant, *lisez* en un instant.
Page 136, ligne 10 : et Damanaca, *lisez* et à Damanaca.
Page 153, ligne 24 : *Parvata*, lisez *Patna*.
Page 224, ligne 6 : les trois pauvres, *lisez* les trois premiers pauvres.
Page 232, ligne 2 : du midi, *lisez* de midi.
Page 268, lignes 9 et 10 : louage, ces derniers, *lisez* louage. Ces derniers.
Page 268, ligne 15 : de la journée, *lisez* de la matinée.
Ibid., ligne 18 : fort tard dans la matinée, *lisez* fort tard.
Page 282, ligne 3 : du doute, *lisez* d'un doute.
Page 285, ligne 13 : à travers le cheval de terre, *lisez* au-devant du cheval de terre.
Page 288, ligne 4 : au ras de la tête, *lisez* à rase tête.
Page 319, ligne 2 : de Pourôhita, *lisez* du Pourohita.
Pages 320 à 328 : *au titre courant des pages paires, au lieu de* PRÉDICTION DE POUROHITA, *lisez* ACCOMPLISSEMENT DE LA PRÉDICTION.

